UNE

CONVERSION

PAR LE COMTE

G. DE RAOUSSET-BOULBON

35

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

Les Éditeurs se réservent tous droits de reproduction.

1855

PQ2385
.R34C6
1855

LC Control Number

tmp96 031353

Le comte G. de Raousset-Boulbon, le noble et intrépide aventurier dont le nom et les exploits héroïques remplissent depuis deux années les journaux américains, et qui vient de périr si malheureusement, avait laissé, avant de quitter la France, le manuscrit d'un roman intitulé : *Une Conversion*.

Ce roman, œuvre remarquable au point de vue littéraire, emprunte encore un intérêt saisissant à la déplorable fin de son auteur.

Nous avons cru que le moment était venu de publier

Une Conversion, autant pour satisfaire la juste curiosité du public que pour rendre un hommage sympathique à ce Français audacieux mort si loin de la France, à cet homme que la nature, la fortune, l'instruction, avaient comblé de tous leurs dons.

Le vainqueur d'Hermosillo était né en 1819, dans le département de Vaucluse, d'une ancienne et noble famille du pays; il était à peine âgé de trente-cinq ans lorsqu'il tombait, à Guaymas, sous les balles mexicaines.

LES ÉDITEURS.

UNE CONVERSION

I

LES LANGENAIS

Ami, tu m'as demandé le récit de l'aventure qui vient de mettre fin à mes longues folies : bien que ces choses ne soient pas de celles qui cherchent la publicité, je cède à ton désir.

Mais, dès les premières lignes, je m'aperçois que, sous peine d'être incomplet et mal compris, il faut me résigner à une confession de ma vie et de mes sentiments les plus secrets. Soit donc! je vais m'exécuter, heureux s'il peut en sortir un

enseignement pour ceux qui la liront après toi : ceci sera l'histoire de ma conversion.

Tu sais que ma famille est une des plus anciennes de la Bourgogne, où elle compte de très-belles alliances et s'est illustrée par d'honorables services. Si je te rappelle ces détails, c'est qu'ils sont nécessaires à l'intelligence du drame que tu vas lire, car j'attache, tu le sais, une médiocre importance à mon origine aristocratique. Il fut un temps, je l'avoue, lorsque j'entrai dans la vie par la porte de la fortune et du plaisir, où j'éprouvais une vaniteuse satisfaction à m'entendre appeler le marquis Gustave-Louis-Léon-Robert de Langenais-Tancarville ; épris pendant quelques années de la sonorité d'un titre et d'un nom, glorieux de la poussière de mes parchemins, j'eus les faiblesses de l'aristocratie, tout en dédaignant les qualités qui la devraient distinguer. Les années, la réflexion, l'expérience, l'étude, la nécessité de ne plus compter que sur moi, m'ont appris à considérer, selon sa valeur, la supériorité de convention que donne une haute naissance. Pourquoi serais-je fier d'un avantage que je dois au hasard? Tant d'incapacités le partagent avec moi! Au temps où nous vivons, c'est folie que de reconnaître une aristocratie supérieure à celle du mérite ; la plume de Lamartine, l'éloquence de Berryer, le pinceau

d'Ingres, le ciseau de Pradier, ne valent-ils pas toute l'illustration généalogique des plus grands noms? La noblesse est devenue un fardeau difficile à porter : je suis embarrassé bien plus que je ne suis glorieux de la mienne.

Tu sais comment mon excellent père me laissait orphelin à vingt-deux ans, avec une fortune assez belle, une éducation plus brillante que solide, et les passions que tu m'as connues. Je vins à Paris et j'y vécus sept ans de cette vie déplorable dont je rougis aujourd'hui. Bénis le ciel, mon ami, de n'avoir jamais passé sous ce terrible laminoir qui, chaque année, dévore tant d'existences à qui Dieu avait fait une part si belle.

Tu sais ce qu'on appelle à Paris la jeunesse dorée : faire de la nuit le jour, gaspiller en un repas de quoi nourrir cent familles, n'ouvrir jamais un livre, repousser toute idée sérieuse, se traîner aux pieds des courtisanes, bâiller à l'Opéra, essayer des habits, brocanter des chevaux, voilà sa vie, et c'est ainsi que j'ai vécu pendant sept années.

Cette pensée, mon ami, est pour moi un perpétuel sujet de honte ; je ne m'en consolerais pas si l'avenir ne me permettait de réparer le passé.

Dans une telle vie, la santé se perd, l'intelligence s'atrophie, le cœur se flétrit, et moi-même, quoique la jugeant ainsi, j'en ai subi jusqu'à un certain

point les désastreuses conséquences. Ton amitié s'attrista, lorsque nous eûmes la joie de nous rencontrer, il y a un an, en écoutant toutes les sottises que formulait mon cynisme; tu as dû me croire perdu sans ressource; réjouis-toi, car je fais amende honorable : ceci, je te le répète, est l'histoire de ma conversion.

Ma chute précéda de quelques jours celle de Louis-Philippe. L'année même de la Révolution, tous mes comptes soldés, il me restait, matériellement, une ruine complète, et, moralement, un lourd bagage de scepticisme.

Revenu dans ma province, afin de liquider mes affaires par la vente de mon patrimoine, je me flattais d'en sauver quelques débris; mais la Révolution avait tellement déprécié les immeubles de tout genre, que je me trouvai fort heureux de céder les miens pour une valeur égale à celle de mes dettes. Un usurier possède aujourd'hui le manoir de mon père, et c'est par ce triste chemin que s'en va journellement l'aristocratie héréditaire, si grande dans le passé.

Tu sais que des peintres distingués avaient encouragé plus d'une fois mes ébauches. Au jour de ma ruine, ce fut ma consolation et mon seul espoir. Solliciter un emploi du gouvernement n'entrait pas dans mon caractère : habitué à l'indépendance,

je préférais ne rien devoir qu'à moi-même. Bien que l'avenir m'apparût sombre et menaçant, je ne perdis pas courage, et je fis mes dispositions pour retourner à Paris. On va voir comment furent renversés tous mes projets.

Il ne me reste, de ma famille paternelle, qu'une vieille tante dont je ne t'ai jamais parlé. Madame la comtesse de Langenais-Tancarville est la sœur de mon père : c'est une chanoinesse fort à cheval sur ses titres de famille et jalouse à l'excès de ce qu'elle appelle l'honneur de son nom, honneur que nous n'entendons pas tout à fait de la même manière ; malgré mes folies, elle est demeurée pour moi d'indulgence et la bonté même. Ma tante habite Falaise ; c'est une petite femme pleine d'esprit et de finesse, que je voyais par goût tout autant que par affection. Voici, à peu près, la conversation que nous eûmes le jour où j'allai prendre congé d'elle.

— Eh bien, mon neveu, vous avez vendu Tancarville; vous avez payé vos dettes. Que vous reste-t-il?

— Ma tante, il me reste quelques milliers de francs, avec lesquels je retourne à Paris.

— Et que ferez-vous à Paris?

— Je travaillerai douze heures par jour dans un atelier de peinture, et, après un an d'études,

je serai peut-être assez fort pour gagner ma vie honorablement.

Ma tante fit un geste de dédain.

— Un Langenais peut faire gagner leur vie aux petites gens, mais il ne doit pas gagner la sienne.

— Ma foi, ma tante, si vous connaissez un moyen de me rendre ma fortune envolée, je ne demande pas mieux que de l'employer.

— Mon neveu, répondit-elle en accentuant ses paroles, quand on s'appelle Langenais, qu'on est marquis, qu'on a trente ans et une jolie tournure, en si pauvre état qu'on ait mis sa fortune, il est encore une ressource dont je suis étonnée qu'un homme d'esprit tel que vous ne pense point à s'aviser.

Je regardai ma tante d'un air interrogateur; elle continua :

— Il y a, dans ce pays, cinq ou six petites filles à marier, avec un million dans leur tablier : c'est de l'argent gagné dans la manufacture, mais gagné honnêtement. Croyez-vous que ces filles sans naissance ne seraient pas fort heureuses que vous acceptassiez leurs écus? Vous leur feriez encore beaucoup d'honneur; vous y mettriez du vôtre, mon neveu.

Le mot million tinta joyeusement à mon oreille; l'or a des rayonnements jusque dans son nom;

cependant je connaissais les gothiques préjugés de ma bonne tante, qui ne parlait de mésalliance qu'avec une dédaigneuse hauteur; puis, même au milieu de mes écarts, j'ai toujours considéré le mariage comme un acte sérieux. Enchaîner sa vie n'est point une bagatelle, se vendre pour un sac d'argent est une dégradation : ainsi me parlait le cœur quand il parvenait à secouer l'oppression de l'esprit.

— Mais, ma tante, dis-je avec un peu d'ironie, c'est une mésalliance que vous me conseillez là.

— Je ne vous conseille pas cela, mon neveu; je prends les choses au pire, et je vous fais voir qu'avant de barbouiller de la toile un Langenais peut facilement trouver un million pour payer ses dettes. Non, grâce à Dieu, vous n'en êtes pas réduit à une mésalliance ; la fille d'un manufacturier ne relèvera pas votre maison. Vous rentrerez, sans vous abaisser, dans l'état qui convient à votre nom.

Je me posai en point d'interrogation. Elle me regarda un instant par-dessus ses lunettes et continua :

— Vous savez que nous avons en Bourgogne des parents de notre nom?

— Oui, les Langenais-Vandoncourt, la tige de la famille, dont nous sommes une branche formée en 1517 par Robert de Langenais, qui épousa l'héritière de Tancarville.

Ma tante inclina la tête.

— Vous connaissez l'histoire de votre famille : c'est bien. La branche aînée est représentée aujourd'hui par le comte Langenais-Vandoncourt, sa fille et sa nièce. Le comte est un homme de soixante ans que j'ai connu à Londres pendant l'émigration. Il épousa, malgré mes avis, une Anglaise, une demoiselle Trompson, dont le père n'avait pas même le mérite d'être riche. Sa femme est morte en couches il y a vingt ans, lui laissant une fille qu'on dit fort bien. Son frère cadet, mieux avisé, se maria comme il convenait à un homme de son rang; il épousa une demoiselle de Sainte-Colombe, fort riche et de très-grande maison. Sa fille, qui est fille unique et orpheline, sous la tutelle du comte de Langenais, son oncle, est dès aujourd'hui à la tête de deux cent mille livres de rente : elle a vingt-deux ans.

Ma tante me regarda de nouveau par-dessus ses lunettes. Ainsi fait-elle toutes les fois qu'elle s'attend à produire un effet. Son idée me parut un peu trop paradoxale pour être acceptée sans discussion. Ma tante me devina, mais elle continua sans se déconcerter :

— Voilà, à moins que vous n'ayez mieux d'un autre côté, le mariage qui vous convient.

— Oui, deux cent mille livres de rente et un

nom considérable, une éducation probablement excellente, une fille sans doute présentable; j'y souscrirais volontiers; mais, pour se marier, ma tante, il faut être deux.

Ma tante reprit, sans se déconcerter, avec cette gravité persuasive qu'elle met en toutes ses paroles :

— Mon cher neveu, vous avez dissipé votre patrimoine; je ne vous en fais pas un reproche : ce sont des folies de gentilhomme. Je vous voyais faire depuis plusieurs années, et, connaissant bien d'avance l'inutilité de mes conseils, je me suis occupée de vous construire un radeau pour vous l'offrir après le naufrage.

— Comment donc, ma tante! m'écriai-je en riant, vous appelez cela un radeau! mais c'est bel et bien un vaisseau de ligne. J'étais embarqué sur cinq cent mille francs, tout au plus, c'était là le radeau. Mais vous arrangez tout ceci d'une façon charmante : quant à moi, je n'ai vu de ma vie les Langenais-Vandoncourt, et, quant à eux, à peine savent-ils que j'existe.

— Vous ne voulez donc pas me comprendre, mon neveu? Pendant vos fredaines, j'entretenais une correspondance avec Dijon, et la vieille tante a préparé le salut du jeune fou. Tout est convenu, ou peu s'en faut; vous n'avez qu'à porter là votre bonnet de nuit.

Ma tante allongea le bras et saisit sur sa table à ouvrage une lettre que je lui avais vu recevoir le matin.

— Tenez, me dit-elle, lisez ceci.

Je pris et je lus. Pendant ce temps, les yeux placides de ma tante me regardaient par-dessus leurs éternelles lunettes. Cette lettre, la voici ; elle contenait trois pages remplies de l'écriture lourde et haute particulière aux hommes de l'ancien temps :

« Ma chère cousine,

« Je pense, comme vous, que le mariage de ma nièce avec votre neveu convient à la famille. Sans doute, il est très-fâcheux que le jeune homme ait dissipé son bien, mais il le serait plus encore que la fortune des Vandoncourt s'en fût en des mains étrangères, tant qu'il reste un Langenais en ce monde. Depuis que vous m'en avez manifesté le désir, c'est-à-dire depuis cinq ans, j'ai beaucoup entretenu ma nièce de son cousin Robert. Rien n'était plus facile que de l'habituer à l'idée de ce mariage. Berthe possède au plus haut degré l'orgueil de son nom ; c'est déjà pour elle une satisfaction que de n'en point changer. En outre, elle a sur les droits et les devoirs de la famille des idées

absolues qui dominent tous les autres sentiments, même les plus intimes, qu'elle saurait leur immoler. Hier, selon votre avis, je lui ai demandé quelle était sa détermination : sans se prononcer, dès à présent, d'une manière affirmative, elle m'a laissé comprendre que telle serait sa réponse. Les réflexions qu'elle demande à faire ne sont qu'une question de forme. D'après le portrait que vous m'avez fait de notre jeune marquis, ma nièce sera ravie de concilier ce qu'elle appelle ses devoirs de famille avec les désirs bien naturels de la femme.

« Je dois vous prévenir qu'il y a des concurrents nombreux, fort riches et de grande maison. Berthe aura vingt-deux ans bientôt : c'est une très-belle personne, d'une instruction, d'un esprit et d'un caractère éminemment supérieurs. Ajoutez à cela deux cent mille francs de rente, qui seraient augmentés de moitié, si nous n'avions conservé la vieille habitude de ne pas trop exiger des fermiers, et vous comprendrez qu'on doit nous rechercher beaucoup, nous, nos terres, nos prés et nos forêts. Malgré cela, que votre neveu soit sans crainte. Bien qu'il n'ait plus que la cape et l'épée, il lui reste, aux yeux de sa cousine, un mérite incomparable : c'est d'être le dernier rejeton mâle des Langenais, de même qu'elle est la seule héritière.

« Vous voilà fixée, ma chère cousine; j'ai fait

avec plaisir ce que je désirais comme vous ; ma nièce sera, je n'en puis douter, la femme de votre neveu. Je ne lui reproche point ses folies. Cheval de race, il a jeté ses gourmes ; en homme d'honneur qu'il doit être, il aura, dans l'avenir, la sagesse qui, seule, peut rendre sa femme heureuse. Telle est la conviction sans laquelle je m'opposerais de tout mon pouvoir à ce mariage.

« Malgré quelques excentricités de caractère qui ne conviennent guère à ce temps de république démocratique, ma nièce a, je vous le répète, les plus grandes qualités et l'excellence même du cœur. Si je la voyais malheureuse avec son cousin, ce serait le désespoir des derniers jours que je dois passer ici-bas. Que votre neveu vienne donc nous trouver à Dijon : j'ai hâte de l'embrasser en souvenir de son père et de vous, ma chère cousine.

« Claire, à qui vous voulez bien vous intéresser, est en ce moment chez lady Blakstone, une amie de ma famille, auprès de Paris ; je l'attends dans quelques jours ; elle sera bien reconnaissante de votre souvenir.

« Adieu, ma chère cousine ; je vous renouvelle l'assurance de mon respectueux attachement.

« Comte de Langenais. »

Tu comprends, mon ami, qu'après cette lecture

mon imagination dut commencer à battre la campagne; cependant, tu le sais, le mariage m'est toujours apparu comme une grosse affaire; la perspective même de me relever de ma ruine avec deux cent mille livres de rente en *terres*, *prés* et *forêts*, était sans doute quelque chose d'inouï; cependant il y eut dans mon cœur une hésitation instinctive; c'est ainsi que je sentais; puis, j'étais devenu sceptique, ce coup du ciel me paraissait improbable. Je tournai et retournai quelques secondes la lettre dans ma main.

— Qu'est-ce que mademoiselle Claire? demandai-je à ma tante.

— C'est la fille de M. de Langenais et de la demoiselle Thompson dont je vous ai parlé.

— Ah!... Eh bien, ma tante, vous me voyez tout surpris. Vous êtes ma providence; au moment où je crois aller à Paris pour y gagner péniblement ma vie, vous m'envoyez à Dijon pour y épouser deux cent mille francs de rente. Tout ceci me semble un miracle; mais je suis tellement incrédule, que je n'y croirai, comme saint Thomas, qu'après avoir vu et touché.

— Vous verrez et vous toucherez, mon neveu, me dit-elle en souriant. Quand partez-vous pour Dijon?

— Mais, ma tante, quand vous voudrez.

Ma tante posa ses lunettes et me tendit la main.

— Eh bien, adieu, mon neveu ; vos malles sont faites, embrassez-moi et partez.

J'embrassai ma bonne femme de tante, et, le soir même, je m'acheminais vers Paris.

II

UN SOUPER A LA MAISON-D'OR

Le lendemain, vers six heures du soir, j'avais repris possession de mon boulevard des Italiens.

Tu as remarqué le premier sentiment qu'avait fait naître en moi l'idée de ce mariage imprévu, une hésitation venue du cœur s'était faite en moi la veille de ce pacte qu'on me proposait avec l'inconnu. La seule vue de Paris étouffa mes scrupules indécis et réveilla toutes mes mauvaises passions, aigries encore par un commencement d'infortune.

A Falaise, en présence de ma bonne tante la chanoinesse, auprès de laquelle tout me rappelait aux vertus pieuses de la famille, je pouvais bien hésiter ; car, si l'esprit faisait résonner en moi les millions de la dot, le cœur frissonnait à la pensée que je lierais ma vie, du lien le plus intime, à une

personne que je ne connaissais pas ; mais à Paris, au moment de retrouver les compagnons avec qui j'avais bafoué tant de fois de pareils sentiments, je me serais fait un point d'honneur de n'avouer pas même une faiblesse qu'on eût chargée de ridicule.

A Paris, j'aurais épousé, bossue, idiote, mais riche, cette cousine devant laquelle j'hésitais à Falaise quand on me la dépeignait si séduisante. Les impressions du dehors sont presque toujours souveraines dans la direction de nos idées : c'est ainsi que le même homme peut être à la fois bon à Falaise et mauvais à Paris. Ici, l'on met son orgueil à renier des sentiments qu'on est heureux d'éprouver ailleurs.

A l'heure dont je parle, quand je vis chevaux et voiture piaffer et rouler sur le pavé sonore, quand j'aspirai de nouveau le murmure puissant de la grande ville, flux et reflux d'une mer humaine, voix mystérieuse qui pénètre en nous par tous les sens, quand je froissai le mantelet d'une femme, quand je sentis remonter à mon cerveau ce mélange inouï de miasmes et de parfums qui est l'haleine de Paris, le vertige me prit et je me sentis entraîné, insecte dans un tourbillon.

L'instinct brutal posa le pied sur les sentiments que la province avait fait éclore. Je n'éprouvai plus qu'une joie sauvage en pensant que, pauvre

aujourd'hui, demain j'allais ressaisir la richesse.

Par la pensée, je remuais déjà mes millions; je remontais au faîte dont j'avais été précipité; je voyais de nouveau se courber autour de moi le troupeau d'esclaves toujours en adoration devant un sac d'argent. Singulier état de l'esprit ! Ma joie était sombre : sans doute, c'est le cœur qui rendait son dernier râle. Je me promenai quelque temps, la narine ouverte, foulant le trottoir, de l'air que doit avoir un conquérant.

Une rencontre inattendue vint m'arracher à mon extase. Je t'ai parlé quelquefois de Saint-Lambert : c'était lui. Pour l'intelligence du récit qui va suivre, je t'en dois faire un plus fidèle portrait.

Saint-Lambert (le comte Gustave de Saint-Lambert, un des noms les plus honorables du Languedoc) vint à Paris à peu près en même temps que moi et dans d'assez belles conditions de fortune. Le hasard nous fit rencontrer au club, dans les mêmes réunions, dans un monde pareil; la conformité de l'âge et des goûts nous lia bientôt d'une amitié fort étroite. Élevés à la même école, nous fûmes les disciples inégaux des mêmes théories. Saint-Lambert est à peu près de ma taille, mince, blond, la moustache un peu fauve, aiguisée et retroussée; ce garçon est excessivement doux, mielleux en apparence dans ses rapports de société,

mais, en réalité, c'est une barre de fer. Malgré la grande supériorité et les vastes connaissances de son esprit, il ne discute jamais; en religion, en morale, en politique, toutes les convictions peuvent s'en accommoder. Si quelquefois, avec ses amis, il daigne exprimer un avis, c'est pour formuler quelque lamentable théorie sceptique et railleuse. La plupart du temps, il ne laisse connaître sa pensée que par un sourire caustique plus éloquent que les plus longs discours. Toute sa philosophie consiste en un mépris universel des hommes, des conventions sociales et de la vie. Abandonné systématiquement au courant de ses passions, je ne crois pas qu'il ait jamais respecté d'autre barrière que la cour d'assises. Par-dessus tout cela, élégant, spirituel, doux, rêveur auprès des femmes, qu'il ensorcelle avec une adresse étonnante. Je dois t'avoir parlé de ses nombreux duels; son excessive adresse les a presque toujours rendus terribles pour ses adversaires, qu'il tue en leur souriant. En résumé, Saint-Lambert est un tigre apprivoisé.

Ne t'étonne pas que j'aie pu sympathiser avec ce caractère, admire plutôt que j'en sois venu à le détester. Songe que j'ai vécu de sa vie pendant six ans, et que nous nous sommes pervertis de compte à demi. S'il a été plus loin que moi, c'est qu'il fut

plus conséquent à ce que nous avions mille fois proclamé comme une règle. Cœur aimant comme je le suis, je l'aimais avec sincérité. Quant à lui, cynique de bonne foi, il ne se faisait pas scrupule d'avouer que son cœur était toujours subordonné à la passion du moment et aux volontés de l'esprit.

Saint-Lambert me prit le bras avec cette lenteur féline qui donne tant de grâce à ses mouvements, et nous entrâmes au restaurant de la *Maison-d'Or*.

Un gros garçon que tu connais pénétrait en même temps que nous dans ce lieu célèbre, Louis Monot, notre ancien condisciple de Pont-le-Voy. Fidèle à mes amitiés de collége, j'ai conservé des relations avec lui, bien que nous vécussions dans un monde séparé : Saint-Lambert, qui l'avait souvent rencontré chez moi, lui témoignait de la sympathie. Monot est toujours tel que tu l'as connu, la face large et les mains épaisses du paysan. Son père, fermier dans le Berry en 1789, a fait fortune en achetant des biens nationaux. Monot est le cadet de huit enfants; venu à Paris en 1841, il y fit son droit et reçut avec un certain éclat son diplôme d'avocat, puis de docteur.

Ce n'est pas tout que d'être avocat, même docteur, il faut plaider. Certes, la faconde ne lui manque pas; il est difficile de rencontrer, parmi tout le peuple de la basoche, un plus intarissable par-

leur; mais les souvenirs de la Révolution ne lui permettaient pas d'espérer, dans son pays, la clientèle des gens riches; la noblesse berrichonne était peu disposée à lui pardonner son origine entachée par l'acquisition des biens nationaux; du moins, lui-même le craignait ainsi. Ajoute à cela une ambition qui ne recule pas devant les plus hautes positions de la magistrature : il l'avoue dans ses moments d'effusion. Le fait est que, si l'on y parvient en faisant des sauts de carpe sur le tremplin de la politique, Monot a des chances incontestables, nul ne le surpassera dans cet exercice.

Dans sa position et avec ses idées, on comprend que Monot ait voulu rester à Paris sans se laisser décourager par la modicité de ses ressources pécuniaires. Huitième enfant, comme tu sais, il n'eut que douze cents francs de rente à prendre dans l'héritage paternel; or notre ami Monot aime la bonne chère et tout ce qui s'ensuit; c'est un épicurien émérite qui aurait acquis un renom dans le monde gastronomique s'il eût été mieux servi par le hasard de la fortune.

La vie de privations et de lutte a dû lui sembler rude; heureusement pour lui, Monot est doué d'une invincible opiniâtreté, la vertu si respectable du paysan quand elle est appliquée à quelque chose de bien. Résolu et plein d'espoir, il s'établit dans

une mansarde du quartier latin et chercha, *per fas et nefas*, les moyens de s'élever au-dessus de la foule qui le submergeait. Je lui procurai quelques bonnes connaissances parmi les hommes en état de le servir; mais tu sais comment est fait le monde de Paris : on n'y donne rien pour rien; l'égoïsme le plus dur en est la loi; quel intérêt pouvaient avoir les journalistes en renom, les députés et les ministres, à servir un pauvre diable perché dans un taudis du quartier latin? Ce qui lui put arriver de plus heureux, ce fut de n'être pas consigné à la porte de ses protecteurs en espérance.

Monot fit du journalisme; mais, afin de n'être pas pris au dépourvu, il mit deux cordes à son arc; en d'autres termes, il écrivit dans les journaux de l'opposition et dans les feuilles ministérielles; je le soupçonne même d'avoir mis la main plus d'une fois dans la prose légitimiste : lui, le fils du paysan acquéreur de biens nationaux, concourut sournoisement à la tartine en faveur du trône et de l'autel.

Monot voulait parvenir; que lui importaient les moyens? Il n'est certes pas plus scrupuleux que Saint-Lambert, qui est la dépravation même en bottes vernies. Il menait cette vie-là depuis quatre ans lorsqu'arriva la Révolution de février. Monot réclama ses droits d'écrivain révolutionnaire, et

fut nommé substitut du procureur général à Nîmes : depuis je l'avais presque oublié.

Je te demande pardon de m'être étendu si longuement sur le portrait de notre ancien camarade; mais on compte aujourd'hui tant de gens de ce caractère, que cette peinture isolée ne sera pas sans intérêt. Tu ne saurais te douter, toi, pionnier du nouveau monde, combien Paris compte de ces gens qui, venus avec un désir souvent légitime de parvenir, trouvant encombrées toutes les carrières et ne pouvant se les ouvrir que par la ruse et la bassesse, se résignent à de tels moyens.

Insensé celui qui compterait sur le mérite seul! On rirait ici de cet homme primitif. A moins de circonstances heureuses et données au petit nombre, quiconque ne peut suppléer aux protections par le génie de l'intrigue est d'avance un homme perdu. Étonnez-vous donc si la moralité dans la vie privée, si la probité dans les affaires, si le dévouement à la chose publique semblent bannis de la société moderne!

Quelques minutes après cette rencontre, nous étions assis tous trois dans un cabinet particulier. Le garçon nous apportait un crayon et du papier, et nous laissait aux graves réflexions que veut la carte d'un dîner. Saint-Lambert, édifié depuis longtemps sur les goûts et le savoir gastronomi-

ques de Monot, lui tendit solennellement le crayon et le papier.

— Monsieur Monot, vous connaissez ma confiance illimitée dans vos talents : à vous de faire la carte.

Monot prit les deux objets de l'air assuré qui convenait au sentiment de sa force, réfléchit une minute, appela le garçon, et, l'ayant interrogé avec un soin méticuleux sur ce qu'il y avait de particulièrement frais et délicat dans l'établissement, nous dressa le menu d'un dîner tel qu'on en devait manger à Capoue.

Jusqu'au dessert, la conversation ne sortit point du cercle des banalités. Monot, toujours peu communicatif en ce qui le concernait, eût plus volontiers parlé de Saint-Lambert ou de mes propres affaires. Saint-Lambert, que Monot appelait l'homme fort par excellence, ne livrait jamais volontiers ni le secret de ses pensées, ni celui de sa vie, car il vivait pour lui seul. Quant à moi, sûr de produire mon effet, je le réservais pour la fin, comme bouquet du souper. Saint-Lambert rompit la glace.

Je dois te prévenir que, en te racontant une conversation étrangère au récit de mon aventure personnelle, je cède surtout au désir de te faire bien connaître les hommes avec qui j'ai vécu, les exemples que j'ai suivis, les leçons que j'ai prati-

quées. Tu mesureras mieux le chemin que j'ai parcouru depuis ce jour jusqu'à celui où j'écris ces lignes.

— Ah çà! me dit Saint-Lambert en allumant un cigare, tu étais radieux comme un soleil quand je t'ai rencontré. Revenais-tu de la Californie avec un galion?

Ma poitrine se gonfla joyeusement. J'allais me révéler millionnaire à ces deux amis qui, me croyant ruiné, m'honoraient intérieurement de leur pitié. Je répondis de l'air le plus détaché qu'il me fut possible d'affecter :

— Je me marie.

Monot dressa l'oreille; Saint-Lambert sourit.

— Je m'étais bien douté, dit-il, que tu ne resterais pas à court d'expédients; un homme comme toi ne se laisse pas couler à fond sous le premier coup de pied de la fortune : mariage d'argent?

— Deux cent mille francs de rente.

Monot poussa un petit cri d'étonnement et se mit à peler une pêche avec une vivacité singulière. Que se passait-il dans la tête de ce Parisien greffé sur le paysan? Sa pensée se fit jour par cette phrase sardonique :

— Et il y a des imbéciles qui déclament que l'aristocratie n'est plus bonne à rien!

— Voilà, mon cher Monot, dit Saint-Lambert,

le texte d'un chapitre philosophique sur l'avantage qu'il y a à s'être donné la peine de naître marquis.

— Et quelle est, dit Monot en avalant sa pêche, la fille de mánant qui met ainsi le fumier de sa dot dans les terres de M. le marquis?

Saint-Lambert arrêta sur le caméléon du journalisme un regard plein de mansuétude; cette explosion de jalousie lui fut agréable. Les hommes dépravés rencontrent toujours avec joie les êtres dépravés comme eux, qui donnent raison à leurs théories sur l'espèce humaine.

— Mais, repris-je en cadençant les paroles qui allaient fouetter l'envie grossière de Monot, la fille de manant qui met le fumier de sa dot dans les terres de M. le marquis est une cousine à moi, mademoiselle Berthe de Langenais-Vandoncourt.

— Qu'en dites-vous, monsieur le substitut? fit Saint-Lambert en interrogeant Monot de son œil le plus caressant.

Monot se redressa dans sa cravate, et dit en nous regardant avec une certaine supériorité :

— Procureur de la République, s'il vous plaît.

— Oh ! s'écria Saint-Lambert, j'aurais dû m'en douter. Nommé par la Révolution, il est naturel, quand on a bien pris ses mesures, d'être avancé par la réaction.

Tu sais que je suis au fond une bonne nature :

je tendis la main à Monot et lui fis chaudement mes félicitations. Monot comprit ma sincérité; sa figure devint plus joyeuse. Il y a du bon au fond de ce cœur-là. C'est la vie parisienne qui l'a gâté : en province il eût été meilleur.

Saint-Lambert, que rien n'a jamais attendri, se mit à persifler Monot; ému par les fumées du vin de Chambertin, le magistrat se prêta sans façon à la plaisanterie; notre conversation entra dans une phase plus libre. . . . . .

III

L'HÔTEL LANGENAIS

Je ne revis pas Saint-Lambert; quant à Louis Monot, je savais le rencontrer à Dijon, puisqu'il devait y venir en qualité de procureur de la République. J'arrivai dans cette ancienne capitale de la Bourgogne le surlendemain, vers deux heures de l'après-midi, après en avoir passé vingt-quatre en diligence. Quand donc nous sera-t-il donné de ne plus parcourir les distances que sur l'aile de la vapeur!

Connais-tu Dijon? Cette ville m'est devenue chère, mon ami; ses maisons, ses rues, ses monuments, ses arbres, ses promenades, sont liés désormais aux plus doux moments de ma vie. Cependant je n'abuserai pas de ce prétexte pour t'en faire la description.

Je descendis à l'*Hôtel du Parc*, un établissement fort bien tenu que je te recommande si jamais tu quittes les lacs du Canada pour venir en Bourgogne. Impatient d'aller voir ma cousine, cette perle aristocratique enchâssée dans une masse d'or, je fis ma toilette en un tour de main, et, conduit par un domestique, je m'acheminai vers le logis où se devaient accomplir mes destinées.

L'hôtel de Langenais, vaste édifice bâti dans le dix-septième siècle par je ne sais plus quel aïeul de ma cousine, est situé dans la rue de la Verrerie, paroisse de Notre-Dame. Une haute muraille à laquelle sont adossés les écuries, les remises et le logement du portier, l'isole de la voie publique. Une porte monumentale, décorée d'un attique où se voient des vestiges d'armoiries, donne accès dans une cour profonde pavée en cailloux de rivière.

Au fond, et sans ailes ni avant-corps, se prélasse l'hôtel, élevé de deux étages. On y monte par un large perron d'où trois portes vitrées et à doubles battants donnent accès dans un vestibule immense, espèce de salle des Pas Perdus où dix quadrilles danseraient à l'aise; vis-à-vis les trois portes d'entrée, trois ouvertures pareilles conduisent au jardin, composé de pelouses bien arrosées

que couronnent des arbres séculaires. A gauche de l'entrée, au fond du vestibule, un escalier à double rampe mène aux appartements supérieurs. Outre son étendue sur la cour, l'hôtel revient en équerre sur le jardin. Là, se développe une façade plus grande encore et d'un style plus riche. Au rez-de-chaussée de cet autre corps de logis s'étend une galerie splendide d'où dépendent plusieurs salons d'une étendue royale : c'est là que les Langenais d'autrefois donnaient leurs fêtes à la noblesse de Bourgogne. Les étages supérieurs sont occupés par les appartements.

Dans cet hôtel, que je décris avec tant de complaisance, logèrent, pendant la Révolution, les généraux, les représentants du peuple, les proconsuls qui passaient à Dijon. Cette circonstance le sauva d'une imminente dévastation, et les meubles, les tableaux, les richesses artistiques amassés par plusieurs générations échappèrent ainsi au vandalisme révolutionnaire. Il est vrai que l'ancien portier de l'hôtel, un de ces serviteurs qui naissaient et mouraient dans les familles, demeura courageusement à son poste après l'émigration de ses maîtres.

Grâce à cet obscur dévouement, les Langenais retrouvèrent, en 1814, le logis paternel dans l'état splendide où leurs aïeux l'avaient laissé. Le vieux

serviteur fut dignement récompensé, non avec de l'argent, il ne l'eût pas accepté, mais par une distinction dont la délicatesse m'a frappé. Je t'ai parlé de la galerie magnifique qui est la plus considérable des pièces de réception ; là sont placés les tableaux de famille, collection religieusement conservée et sans cesse accrue pendant des siècles.

M. de Langenais, le père de Berthe, fit exécuter par un artiste célèbre le portrait de l'honnête serviteur et le suspendit aux murs de cette salle, entre le sien et celui de sa femme. J'ai vu, au milieu de ces puissants seigneurs, de ces grandes dames aux fiers visages, cette noble figure, symbole de l'honneur populaire : l'honnête serviteur est en compagnie de six évêques, d'un cardinal, de dix abbés crossés et mitrés, de bon nombre de chevaliers de Malte, de maréchaux de camp, de lieutenants généraux, de grands officiers de la couronne et d'un maréchal de France. Il m'a semblé voir le marbre de Duguesclin parmi les tombes royales de Saint-Denis. Ces dévouements et ces récompenses ne sont plus de notre âge : les grands caractères s'en vont avec les grandes époques.

L'ameublement de ce magnifique hôtel a peu changé depuis le dix-septième siècle, si ce n'est pour s'enrichir de quelques richesses nouvelles.

Sur les murailles sont encore tendus, dans leurs panneaux dorés, les cuirs de Cordoue et les tapisseries de haute-lice représentant des personnages, des chasses et des batailles. Les plafonds en bois de chêne, formés de poutres massives, présentent dans leurs compartiments des arabesques d'or brunies par l'âge; les boiseries, ciselées avec un goût exquis, sont devenues des objets d'art; les meubles, contournés dans cette forme à la fois élégante et sévère particulière au grand siècle, n'eussent pas été déplacés à Versailles; repeints et dorés à diverses époques, ils semblent aujourd'hui tout frais sortis des mains de l'ouvrier; les riches étoffes qui les couvrent ont perdu quelque chose de leur éclat; fanées ainsi par la main du temps, elles revêtent un caractère tout particulier de noblesse mélancolique.

Il est impossible de réprimer un sentiment de tristesse à mesure qu'on parcourt ce logis silencieux où ne circulent plus que de rares habitants, où dut retentir autrefois le bruit joyeux de tant de fêtes : musée pour l'artiste, aux yeux du penseur, il n'est plus qu'une tombe. Dans les salles de réception, les candélabres de bronze doré tendent depuis cinquante ans leurs bras chargés de bougies; mais, depuis cinquante ans, ce soleil des nuits ne s'y est point rallumé. Oui, c'est bien un

tombeau que ce logis à la fois si morne et si paré; l'aristocratie morte y est ensevelie dans un sépulcre digne de sa splendeur évanouie.

Un valet de pied, vêtu de noir, me conduisit auprès du comte de Langenais, l'oncle de Berthe et son tuteur. Il a choisi, au second étage, un des appartements les plus petits et les plus simples. Les livres et les papiers qui chargeaient sa table m'annonçaient un ami de l'étude, et j'en fus bien aise, car j'ai toujours eu du goût pour les hommes intelligents.

Le comte de Langenais se leva vivement, vint à moi, me prit les mains et m'embrassa avec une effusion dont je fus touché. C'est un homme de soixante ans, grand, sec, bien bâti et remarquable surtout par une distinction que la naissance ne donne pas toujours, mais qu'elle donne seule. Il a cette sérénité un peu mélancolique des gens qui ont beaucoup vu et beaucoup souffert, sans que les événements aient altéré chez eux la pureté du cœur.

Un attrait sympathique nous attire toujours vers un homme de bien. Ce fut ma première impression. Je n'ose dire qu'il éprouva quelque chose de pareil; mais, dès le commencement, la conversation s'établit entre nous aussi facile que si notre connaissance eût daté de vingt ans.

— Mon cousin, me dit-il après m'avoir fait asseoir près de lui dans une vaste causeuse recouverte d'une housse de toile grise, meuble antique où il figurait comme dans un cadre, mon cousin, soyez le bienvenu; une lettre de Falaise m'avait annoncé votre arrivée : je vous attendais, et ma nièce est prévenue. Votre père était mon ami depuis l'émigration; nous nous sommes revus ensuite, et nos relations n'ont cessé que le jour où vous avez eu le malheur de le perdre. Soyez sûr que je reporte sur vous toute l'affection que j'avais pour lui. Cette famille est la vôtre : vous y trouverez deux sœurs et un père; les malheurs qui ont abattu successivement presque tous les rameaux de notre maison doivent resserrer des liens précieux entre ceux qui survivent.

Combien ce langage contrastait avec celui que j'avais entendu l'avant-veille à la *Maison-d'Or!* Ce n'étaient plus la bouche impure de Monot ni le perpétuel sarcasme de Saint-Lambert; c'était la vertu même qui parlait; je me sentis confus d'une bonté que je méritais si peu, moi qui, jusqu'à ce jour, ne m'étais occupé de ma famille que pour lui causer de l'affliction. J'avais des larmes dans les yeux en remerciant le comte de Langenais.

Je t'ai dit combien ses traits respiraient la quiétude et la franchise d'un cœur droit; il me

semblait le premier homme de ce genre que j'eusse rencontré. Misérable viveur du boulevard Italien, je n'avais dans mes souvenirs qu'une galerie de visages flétris ou sinistres, visages d'usuriers, de courtisanes et de vauriens; auprès de celui-ci, je me sentais entraîné par une douce fascination. Il aborda sans préambule la grande affaire qui m'amenait.

— Avez-vous lu ma lettre à votre tante?

— Oui, mon cousin, je l'ai lue.

— Eh bien, vous savez où nous en sommes. Vous êtes le dernier des Langenais, Berthe en est l'héritière : votre mariage va de soi. Ma nièce y est parfaitement préparée ; cependant elle voulait vous voir et vous juger avant de s'engager irrévocablement. Maintenant que je vous ai vu, je suis assuré de votre succès. Blond, grand, mince, pâle, l'œil fier, la main sèche, vous êtes un Langenais pur sang; ma nièce vous aura déjà vu dans une vingtaine de nos tableaux de famille. Par exemple, ajouta-t-il avec une gravité un peu sévère, j'attends de vous une explication et un engagement d'honneur.

Ce changement de ton et ces paroles me firent tressaillir. Que n'avais-je pas à redouter d'un examen approfondi! Certes, je me rendais trop justice pour ne pas convenir, au besoin, que je

méritais d'être jeté à la porte de cet hôtel, bien plus que d'en devenir le maître... M. de Langenais devina mon épouvante, sourit et continua en me serrant doucement la main :

— Vous avez fait bien des folies?

— Je n'ai fait que cela, mon cousin, répondis-je en fronçant le sourcil contre moi-même.

Le bon vieillard ajouta par manière de réflexion :

— C'est de famille.

Je respirai. Il continua :

— Êtes-vous bien décidé à ne pas recommencer?

— Oh! mon cousin, m'écriai-je, si c'était à refaire!

— Oui, mais c'est fait! Maintenant, avez-vous la volonté de vous ranger?

— J'ai Paris en horreur.

— Pour rien au monde, je ne permettrais à ma nièce d'épouser un fou, ou même un homme qui devrait ne pas vivre avec elle en bon mari. Vous la verrez, et, quand vous aurez pris le temps de la bien connaître, vous me direz si vous êtes disposé à vous consacrer honnêtement à votre femme, comme j'ai la conviction qu'elle se donnera sans réserve à son époux. Vous me le direz, vous serez franc?

Le comte de Langenais parlait avec autorité; je lui répondis gravement, comme il interrogeait :

— Je vous le dirai.

— Foi de Langenais?

Je mis ma main dans la sienne et je répétai :

— Foi de Langenais!

IV

BERTHE

Comme je venais de prendre cet engagement d'une manière un peu dramatique, le comte me proposa de me conduire immédiatement auprès de sa nièce.

— A cette heure, me dit-il, Berthe est rarement ailleurs que dans la bibliothèque. A tout risque, je vais vous présenter sans l'avoir fait prévenir; je m'amuse quelquefois à contrarier ses habitudes un peu cérémonieuses.

Une certaine émotion me remua l'esprit au moment de me trouver face à face avec une personne que je n'avais encore entrevue qu'à travers le nuage de mes imaginations les plus fantasques.

La bibliothèque occupe la partie du premier étage située sur la cour, au-dessus du vestibule

que je t'ai décrit; après une première pièce qui sert d'antichambre, on entre dans une vaste galerie dont les portes-fenêtres donnent sur le jardin ; c'est ce qu'on appelle plus spécialement la bibliothèque.

Ici, comme dans le reste de l'hôtel, l'architecte a tout conçu dans des proportions monumentales. La menuiserie, rehaussée d'ornements d'un style sévère, sans peintures ni dorures, est en bois de chêne devenu d'un noir d'ébène sous l'action des siècles; les livres, pour la plupart enveloppés dans les magnifiques reliures d'autrefois, étincellent comme des écrins derrière la vitre de leurs armoires : ce sont de ces éditions à grand format, chefs-d'œuvre de typographie qu'on ne rencontre plus aujourd'hui que dans les collections précieuses des bibliophiles.

Le corps de menuiserie se termine, au sommet, par une corniche très-saillante qui repose sur des pilastres également en saillie ; à ces pilastres sont adossées des statues de marbre représentant des hommes illustrés par la science, la littérature ou les arts. J'y ai remarqué saint Augustin, Galilée, Newton, Guttenberg, Racine, Corneille, Mozart. Quelques jours avant mon arrivée, Berthe de Langenais venait d'y faire placer une statue de Chateaubriand. Voltaire en est banni.

Excepté les livres et les statues, tout est sombre dans cette nef solennelle. Le plafond, singulièrement élevé au-dessus du parquet, est formé de solives unies, sans autre ornement que leur belle couleur bistrée. Rien de plus simple et de plus sévère que le mobilier : banquettes et fauteuils à dossier carré, en bois de chêne comme tout le reste, garnis de velours vert bleuâtre, avec des franges pareilles attachées au bois par des séries de clous à tête dorée. Au milieu de la salle est une table ovale à pieds tordus, où s'assoiraient à l'aise de soixante à quatre-vingts personnes ; elle est couverte d'une étoffe chamarrée, épaisse d'un doigt, et qui retombe jusqu'à terre en plis immobiles. Les croisées sont en deux parties : l'une inférieure, qui s'ouvre ou se ferme au moyen d'une espagnolette ; l'autre, supérieure, élevée de trois mètres du sol, et dont les châssis manœuvrent au moyen de cordons.

Au moment où j'arrivai, toutes les fenêtres étaient fermées : une seule, ouverte dans sa partie supérieure, laissait arriver un souffle d'air et un rayon de jour. Dans le trajet lumineux de ce rayon qui éclairait sa tête et laissait dans l'ombre ses pieds, Berthe de Langenais, debout devant la grande table, lisait dans un in-folio, la main appuyée sur la page ouverte. Sans doute un instinct

secret lui dit qui j'étais, car je vis passer sur son visage une fugitive rougeur. Quand son oncle m'eut nommé, elle me tendit amicalement la main, et m'exprima, dans des termes d'une gravité affectueuse, tout le plaisir que sa famille éprouvait à me recevoir; puis elle ajouta :

— Votre arrivée est même pour nous un événement presque religieux, puisque vous êtes le dernier des Langenais, et que ce nom doit vivre ou périr par vous.

L'accent de ces paroles était doux, mais les termes en avaient une solennité qui me glaça ; la première impression répondait à l'idée que je m'étais faite de mademoiselle de Langenais, nature supérieure, enveloppée d'une ombre poétique par sa vieille noblesse, arbre foudroyé dont je la croyais la dernière fleur.

D'une taille élevée plutôt que moyenne, svelte, mais de formes accomplies, Berthe a dans ses mouvements une dignité remarquable; elle impose plus qu'elle ne séduit. Sa tête semble détachée d'une toile espagnole, tant l'attitude en est pensive; ses traits, réguliers comme la sculpture, frappent surtout par leur habituelle immobilité; la partie saillante de ce beau visage encadré dans d'épais bandeaux de cheveux noirs, ce sont les yeux. Rien d'extraordinaire comme ce regard net

et limpide, dont on sent le poids, même quand on l'évite ; pénétrant et naïf, il est un monde pour la pensée. Que de fois je me suis demandé, en considérant à la dérobée la lueur de cette noire prunelle : Est-ce l'étoile de l'innocence? est-ce la paix du cœur? est-ce la flamme de la jeunesse? est-ce le feu nourri de larmes, de jeûnes, de prières et de rêveuses ardeurs que les cloîtres du temps passé voyaient s'allumer sous la paupière des nonnes?

Mon ami, je ne crois pas qu'il existe une autre femme pareille à celle dont je t'esquisse le portrait; sa place n'est pas dans ce monde, et je ne sais ce qu'elle est venue y faire. Quant à moi, plus familier avec les élégantes évaporées de Paris, je demeurais interdit devant cette créature vêtue de noir, splendide et ténébreuse comme une évocation de la tombe.

Grâce à la bonhomie provocante de M. de Langenais, la conversation s'engagea de manière à me mettre un peu plus à l'aise. Le lieu où nous étions la portait naturellement vers des sujet élevés; on parla littérature, histoire, peinture, architecture, voyages, découvertes scientifiques : on parla de tout. Les habitudes dissipées de ma vie n'ont pas détruit absolument les goûts que tu m'as connus pour l'étude, j'y ai gagné bien des choses qu'on n'apprend point aux leçons de l'école où j'ai

vécu ; cependant je ne tardai pas à m'apercevoir combien peu je savais auprès des vastes connaissances que laissait voir ma cousine. Avant une heure, elle avait parcouru devant moi et comme en jouant le clavier du savoir humain. Aucune de ses idées qui ne s'élevât dans les sphères les plus hautes et qui ne fût formulée dans le style du grand siècle. Jamais paroles aussi nobles n'avaient été proférées devant moi par des lèvres aussi pures ; jamais plus entraînante éloquence ne m'avait frappé.

Une demi-heure avant le dîner, lorsque mademoiselle de Langenais nous quitta pour aller s'habiller, elle s'éloigna lentement d'un pas qui semblait à peine effleurer le parquet. Mon cousin me prit par le bras, et nous descendîmes au jardin.

— Eh bien, me dit-il, comment la trouvez-vous?

Je répondis :

— C'est une reine !

— Oui, dit M. de Langenais ; elle semble avoir hérité de toute la distinction des femmes dont les portraits sont ici.

Il me montrait de la main la salle des tableaux.

— Vous avez pu juger, continua-t-il, de son intelligence et de sa haute instruction. Le curé de Notre-Dame, que vous connaissez, et moi-même, nous lui avons appris ce que nous savions, mais

elle nous a laissés bien vite en arrière; à quatorze ans, elle en savait plus que ses maîtres. Il n'est pas de jour où elle ne passe, depuis lors, cinq à six heures dans la bibliothèque. N'allez pas croire, cependant, qu'elle gâte par un ridicule pédantisme cette supériorité si rare chez les femmes.

Je l'interrompis pour me récrier sur le naturel exquis que j'avais remarqué dans les paroles de ma cousine.

— Soyez sûr, ajouta-t-il en riant, que Berthe n'est pas un bas-bleu.

— Après la beauté, je ne connais rien de plus attrayant chez une femme que l'intelligence. Mademoiselle de Langenais complète l'une par l'autre ces deux brillantes qualités.

— Ajoutez-y le cœur le plus doux et le plus grand, et votre portrait ressemblera. Du reste, à mesure que vous la connaîtrez, elle vous paraîtra de plus en plus digne de nos éloges.

— Mais, mon cher cousin, fis-je après une courte pause, il me semble que, dans votre lettre à ma tante, vous parliez de quelques excentricités de caractère peu en harmonie avec ce temps de république.

— En effet, me répondit M. de Langenais. Berthe est arriérée de trois cents ans; elle a, comme Napoléon, la plus forte antipathie pour le *terrible*

esprit de nouveauté qui parcourt le monde. Si vous l'épousez et que vous ayez l'intention de suivre une carrière politique, peut-être ne seriez-vous pas toujours d'accord avec votre femme. A moins, ajouta-t-il en riant, que vous ne soyez vous-même un demeurant du quinzième siècle.

— Dieu m'en préserve! m'écriai-je, mais rien ne m'oblige à parler politique; mon caractère me porte même à m'occuper beaucoup plus de peinture que de journaux.

— Il se peut, fit M. de Langenais en hochant la tête, que, là encore, vous ne soyez pas d'accord.

— Un proverbe dit qu'on n'est jamais bien d'accord quand on est toujours du même avis.

— Votre proverbe a l'air d'un paradoxe, mais il peut être vrai dans certains cas. Du reste, ajouta mon cousin, vous ne pouvez pas juger ma nièce en un jour. Comme vous demeurerez avec nous pendant votre séjour à Dijon, vous la connaîtrez mieux avant de vous prononcer.

Je présentai, pour rester à l'*Hôtel du Parc*, les excuses banales que tu peux penser; mais, comme je n'en avais point de sérieuses, il fallut me résigner à mon installation dans l'hôtel Langenais. Cela me contrariait un peu dans mes habitudes de liberté : tu sais que je professe un culte pour mon indépendance.

M. de Langenais me conduisit à ma chambre, et me quitta en me disant :

— Je vais m'habiller pour dîner.

Je compris qu'il en fallait faire autant, sous peine de passer pour un bourgeois aux yeux de ma sévère cousine. J'ai toujours eu l'horreur de ces exigences de société, puérilités de l'étiquette, qui me causent des crispations.

Je me résignai cependant à la tenue de rigueur; un valet de chambre, que l'on avait mis à mes ordres, m'aida à tirer de ma malle toutes les pièces de mon ajustement d'homme bien élevé. Rasé, coiffé et vêtu comme pour le bal, je descendis au salon; j'y trouvai mon cousin, et avec lui mademoiselle de Langenais dans une toilette charmante, mais toujours de couleur sombre. J'étais là depuis cinq minutes quand une porte s'ouvrit à deux battants : le maître d'hôtel parut, et nous passâmes dans la salle à manger. Tout est réglé ici comme dans l'hôtel le plus vermoulu du faubourg Saint-Germain.

Je t'ai fait assez de descriptions, mon ami, pour t'épargner celle de la salle à manger. Il y a là cependant des boiseries et des dressoirs dignes d'occuper une plume plus exercée que la mienne; l'argenterie, magnifique service commandé autrefois par un Langenais, ambassadeur à Vienne, est une

de ces œuvres d'art qu'on ne rencontre plus que chez les collectionneurs.

Le gastronome Louis Monot, s'il eût été des nôtres, aurait trouvé sans doute à exercer les rares facultés gastronomiques dont tu le sais doué; je rencontrai le lendemain le cuisinier de ma cousine, artiste passionné qui vit au milieu de ses casseroles comme un alchimiste parmi ses alambics, et je vis, à son air radieux, qu'il savait comment j'avais fait honneur à ses talents. M. de Langenais mange de tout, et joyeusement, comme les hommes bien conservés de son époque. Sa nièce le soignait avec une attention filiale; quant à elle, à peine toucha-t-elle du bout des lèvres à quelques mets légers : elle ne boit que de l'eau.

Après dîner, s'il ne pleut pas, on descend une heure au jardin : le temps était superbe. Tu sais la manie que nous avons tous de fumer après dîner, quelquefois avant et même pendant. Je commençais à trouver cette privation désagréable, et je suppose que M. de Langenais s'en aperçut : deux ou trois fois il put voir mon étui à cigares que, par distraction, j'avais à moitié tiré de ma poche. Il dit à voix basse quelques mots à sa nièce, qui fronça le sourcil. Cependant elle se résigna à me demander d'assez bonne grâce si je fumais.

— Hélas ! ma cousine, répondis-je avec une apparente tristesse, j'ai cette affreuse habitude.

— Eh bien, me dit-elle, je serais désolée de vous priver de ce qui est pour vous un plaisir. Fumez, je vous en prie.

Je ne fis pas de façons, et j'allumai un de ces excellents cigares de Virginie que tu m'as apportés à ton dernier voyage. Il y avait sans doute bien des années que la fumée d'un cigare n'était montée sous les ombrages de l'hôtel Langenais; ma cousine en fit l'observation :

— Je ne crois pas, dit-elle, qu'on ait fumé ici depuis l'époque où les jacobins envahirent cette maison.

Le trait avait quelque chose de violent : je compris ce que M. de Langenais avait voulu dire en parlant d'excentricités de caractère; il vint à mon secours.

— Aujourd'hui, dit-il, tout le monde fume.

— On le dit, fit ma cousine; mais nos pères ne fumaient pas.

— Aujourd'hui, en effet, répondis-je, tout le monde fume, comme tout le monde mange et dort : toutes les classes de la société prennent des habitudes pareilles, toutes les classes tendent à se confondre sous le même niveau; le chemin de fer a détruit la chaise de poste, l'ouvrier endimanché

porte l'habit du millionnaire ; chaque jour efface une distinction conventionnelle de la vieille société qui s'en va.

Ma cousine me regarda d'un air étonné; je continuai, car je voulais me défendre.

— On fume partout, même chez les princes.

— Lesquels? dit ma cousine.

— Mais, par exemple, chez les princes de la maison d'Orléans.

Mademoiselle de Langenais fronça le sourcil.

— Vous les connaissez? me dit-elle.

— J'en connais deux.

— Lesquels?

— Le duc d'Aumale et le prince de Joinville.

— On en fait le plus grand éloge, dit-elle avec un certain effort.

— On n'en saurait dire assez, répondis-je vivement. Il est difficile de rencontrer de plus belles intelligences et de plus nobles cœurs.

— Est-ce que vous seriez orléaniste? me demanda ma cousine avec un sourire plein d'ironie.

Je répondis un — non — très-accentué.

— Et, reprit-elle, vous fumiez chez eux?

— Mais oui, répondis-je en riant, et même chez les princesses.

— Quoi ! chez les princesses?

— Absolument comme je fume chez vous, ma

cousine, et, de plus, je sais très-pertinemment que le comte de Chambord ne dédaigne pas un bon cigare.

— Allons, dit-elle avec une gravité qui me fit sourire, le monde s'en va.

Ce mot me fit juger de la prodigieuse imagination de cette belle créature qui lisait des in-folio.

V

LE WHIST

Vais-je te raconter comment se passa le reste de la soirée? Peut-être trouveras-tu que j'allonge outre mesure un récit qui pouvait tenir en quelques pages; mais ne me faut-il pas entrer dans une foule de détails, en apparence superflus, si je veux te faire bien connaître les idées et le caractère des personnes qui ont joué leur rôle dans cette histoire?

Il était nuit close quand nous remontâmes au salon.

— Vous verrez tout à l'heure, me dit M. de Langenais, les trois amis qui, depuis plus de vingt ans, se réunissent invariablement à nous pendant nos soirées; c'est d'abord une vieille parente de ma nièce, madame de Lancade, puis M. de Malestot,

chevalier de Malte, qui a fait ses caravanes, et enfin le plus respectable, sinon le plus cher, le curé de l'église Notre-Dame. Ces trois personnes ont vu naître ma fille et ma nièce, dont l'éducation s'est faite au milieu de nous tous.

On me raconta l'histoire de ces trois personnes.

Madame de Lancade était femme d'un ancien colonel du régiment de Bourgogne-infanterie, émigré à Coblentz, volontaire dans l'armée de Condé, mort dans je ne sais plus quelle bataille aux bords du Rhin. Attachée autrefois à la maison de la reine Marie-Antoinette, elle gardait un culte à la mémoire de cette infortunée princesse.

Le chevalier de Malestot, entré dans l'ordre de Malte dès le berceau, avait subi, pendant l'émigration, toutes les vicissitudes de l'exil.

Quant au curé de Notre-Dame, son histoire était toute différente. Volontaire républicain en 1792, il avait fait partie de ces bandes glorieuses qui, sans pain, sans souliers, avec des généraux improvisés, avaient conquis le Rhin sur les soldats de Frédéric le Grand. Passé avec Bernadotte à l'armée d'Italie, compagnon de Bonaparte en Égypte, il était du petit nombre de ceux qu'avait ramenés l'homme du destin ; colonel de cuirassiers dans la garde, il était resté presque seul de son régiment

dans le désastre de Waterloo. Les Bourbons le firent maréchal de camp ; mais, après tant de guerres, de massacres, de félonies, de batailles, de triomphes, de revers et de révolutions, après de si grandes leçons, cette haute intelligence prit en pitié la terre et se tourna vers le ciel.

Le général de cavalerie se fit prêtre. Louis-Philippe et la République lui ont successivement offert un évêché qu'il a refusé pour demeurer auprès de sa fille adoptive, Berthe de Langenais. Je remarquai l'émotion de ma cousine pendant la biographie que me récitait son oncle ; plusieurs fois elle l'interrompit pour y ajouter quelque trait de bravoure, de dévouement ou d'abnégation du prêtre-soldat. Cette émotion me fit plaisir de la part d'une personne à qui je supposais, d'après la gravité de ses manières, une froideur qu'on n'aime pas chez les femmes.

Au moment même où elle se livrait ainsi à l'exaltation de ses vertus, un domestique annonça le curé de Notre-Dame. Berthe alla vivement au-devant de lui et le conduisit avec une respectueuse sollicitude au fauteuil où, depuis vingt ans, le digne ecclésiastique venait se reposer chaque soir.

Ce n'est pas que l'ancien soldat de l'Empire pliât sous le poids de ses infirmités ou de ses bles-

sures : la vieillesse avait blanchi sa tête sans la courber; bien qu'il eût passé soixante-quinze ans, trois heures de marche ne le lassaient pas. Imagine-toi, sur un beau visage de prélat de l'ancien temps, le reflet mal effacé du soleil d'Égypte; sur des traits empreints d'une mansuétude angélique, une sorte de rayonnement qui rappelle l'audace du soldat. Cette belle tête, couronnée de cheveux blancs, est fièrement campée sur une charpente humaine que les sables d'Héliopolis et les glaces de la Bérésina ont tour à tour trempée. Les hommes de ce temps ont surmonté la triple épreuve de l'eau, du fer et du feu. Que nous sommes petits en présence de nos pères! O génération en habit noir, coureuse de filles et d'agio, inclinez-vous devant le passé!

Je me sentis frappé de respect à la vue de ce débris, acteur des dernières luttes qui aient eu, dans notre histoire, un caractère de grandeur, et je saisis vivement la main qu'il me tendit aussitôt qu'on m'eut nommé. L'aisance avec laquelle je soutins la fixité de son beau regard mit entre nous, instantanément, un lien sympathique. L'ancien colonel des cuirassiers de la garde impériale devina sans doute au son de ma voix, au jeu de ma physionomie, à mon attitude enfin, que le viveur parisien avait conservé quelque chose de bon sous les

scories de son cœur. La pénétration d'un confesseur homme d'esprit, qui a été soldat, ne connaît pas de portes fermées.

Lorsque, pour la première fois, on m'avait parlé du curé de Notre-Dame, je m'étais empressé de faire en moi-même les plus beaux calculs, auxquels je ne pensai plus dès que je fus en sa présence. J'avais mesuré l'influence irrésistible de ce prêtre dans le gouvernement intérieur de l'hôtel Langenais, influence d'où pouvait dépendre mon mariage ou ma déconvenue ; je m'étais donc préparé à poser de mon mieux et à rechercher une bienveillance dont j'avais si grand besoin. Sa vue, son regard, sa parole, me dépouillèrent en cinq minutes de toutes les pièces de mon armure ; je redevins moi-même, et je sentis que j'étais à la merci de cet imposant vieillard.

Madame de Lancade et le chevalier de Malestot furent annoncés en même temps. Tous les soirs, le chevalier allait prendre la vieille dame et la conduisait à l'hôtel Langenais.

Madame de Lancade était une toute petite vieille dont les traits blancs et reposés rappelaient le souvenir d'une physionomie charmante. Quelques mémoires du temps en parlent comme d'une des plus jolies perles de cet écrin qui s'appelait, en 1789, la société de la reine. Elle possédait au plus

haut degré cette affabilité gracieuse qui distingue les personnes de l'ancienne société. Très-vive, très-spirituelle, très-fine, très-bonne et un peu romanesque, c'est une des plus charmantes vieilles femmes que j'aie rencontrées.

Tu sais ma prédilection pour la conversation des douairières : c'est prodigieux, tout ce qu'elles savent, tout ce qu'elles disent, tout ce qu'elles enseignent! Madame de Lancade connaissait, ainsi que le chevalier, le but de mon voyage, car la lettre de M. de Langenais à ma tante avait été précédée d'une consultation du petit cercle intime. Je fus enveloppé d'un regard aigu comme une lancette; en un clin d'œil, j'avais été dévisagé de la tête aux pieds, toisé et jugé. Le sourire de madame de Lancade, après cette rapide inspection, me révéla son indulgence; cette marque d'approbation donnée par la douairière flatta prodigieusement mon amour-propre. Un jeune homme n'est jamais apprécié ce qu'il vaut que par une très-vieille femme.

Le type du chevalier de Malestot se rencontre encore dans quelques villes de province. Celui-ci avait tout vu et savait tout, excepté l'histoire, les mathématiques, le latin, le grec, la physique et la chimie; excepté la minéralogie, la botanique et tout ce qu'on apprend aujourd'hui; quant à la

géographie, il ne la connaissait que pour avoir parcouru le monde.

En revanche, on lui avait reconnu la plus grande habileté à manier un cheval et une épée. Je l'ai vu, à quatre-vingts ans, dessiner un jeté-battu, de manière à prouver ses hautes capacités de danseur, constatées au menuet de la reine. Sa mémoire était meublée des plus curieuses anecdotes sur les hommes de son temps, et il les racontait volontiers avec un grand charme de conversation. Petit, sec, souriant, gracieux, galant, il était demeuré talon rouge, même en l'an cinquante-sept de la République française.

Dès l'arrivée de ces trois personnes, un domestique avait ouvert et préparé une table de jeu. Le chevalier, après quelques menus propos, prit un jeu de cartes et me demanda d'un air affirmatif si je jouais le whist.

Je répondis que je ne jouais jamais. Tu sais que je déteste le jeu. Cette déclaration fit un effet peu favorable à ton ami. Ne pas aimer le jeu, ce que dans le monde on appelle jeu, c'était bien; mais ne pas jouer le whist, ceci n'avait pas d'excuse.

Dans la société, jouer le whist est tout aussi nécessaire que savoir parler, s'asseoir ou saluer. Tu n'as pas d'idée de cela, toi, sauvage du lac Ontario. Ce fut l'avis de madame de Lancade

et du chevalier. Le curé de Notre-Dame vint à mon secours ; mais je vis, à l'air étonné de ma cousine, que ma nullité de joueur de wihst et ma capacité de fumeur ne convenaient pas à un marquis de Langenais-Tancarville. Mon cousin fit observer que les mœurs avaient changé. Là-dessus, la conversation s'engagea sur la comparaison des habitudes nouvelles avec les usages d'autrefois. Tu penses que ceux-ci furent exaltés et préférés de tout point. Je me laissai entraîner à défendre mon siècle, ce qui, par parenthèse, était d'une pauvre diplomatie ; mais la bienveillance de toutes ces vieilles gens m'encourageait dans cette imprudente profession de foi.

Madame de Lancade traitait la jeunesse actuelle avec assez de dédain ; le chevalier laissait voir qu'il sentait sa supériorité ; ma cousine ne pouvait trop parler de ce qu'elle ne connaissait pas, mais elle dit que la jeune noblesse contemporaine semblait avoir conservé peu des traditions aristocratiques, ce qui est, d'après ses idées, un vrai malheur public. Tu sais combien je fais peu de cas de ce qu'on appelle les traditions de l'aristocratie. Encouragé par la bienveillance du curé et la tolérance de M. de Langenais, je finis par lever, contre l'ancien régime, le drapeau de l'insurrection. J'avouai que la jeunesse actuelle, par ses

mœurs et par sa vie, se détournait de l'utile, du noble et du grand, mais je rejetai sur les circonstances les fautes qu'on lui reproche; je présentai son désœuvrement forcé comme la cause de ses chutes. On convint que j'avais raison, mais l'on prit texte de ce désœuvrement pour anathématiser les révolutions qui l'avaient causé. Le curé de Notre-Dame fut seul d'un avis contraire.

— Le désœuvrement, disait-il, n'est jamais excusable. Si la noblesse ne veut s'occuper qu'autant qu'elle sera privilégiée pour le faire, c'est, de sa part, un aveu d'impuissance; si elle se croit supérieure, elle n'a qu'un moyen de soutenir sa prétention : c'est de faire, en toutes choses, mieux que ses concurrents.

La conversation tomba dans la politique. Aux applaudissements de madame de Lancade et du chevalier, mademoiselle de Langenais déclara que l'idéal du gouvernement, c'était la monarchie de Louis XIV.

— Comment! m'écriai-je, comment, ma cousine, vous voulez ramener la France au règne de la monarchie absolue, au clergé, à la noblesse et au tiers état?

— Mais pourquoi pas? répondit-elle avec une autorité d'accent que je ne lui soupçonnais pas.

Je compris de plus en plus quels abîmes de

pensée il y avait entre ma cousine et moi. Rien ne passionne comme la discussion politique; je ne pus me maîtriser et je m'écriai :

— Mais la France, aujourd'hui, est profondément démocratique!

— Mon enfant, dit le curé de Notre-Dame en se tournant vers ma cousine, quittez ces idées-là. Vous vivez dans le passé et non dans le présent; le monde a marché; Dieu l'a pétri par soixante ans de révolutions.

— Mais enfin, reprit mademoiselle de Langenais, il y a toujours une aristocratie de naissance. Peut-elle renier l'exemple de ses aïeux?

— Elle proclame elle-même l'égalité des droits, répondis-je aussitôt.

M. de Langenais ajouta :

— Elle est ruinée et dispersée.

— Nous l'emportons avec nous, dit le chevalier.

Berthe restait seule, elle me dit avec ironie :

— Faut-il donc que l'aristocratie devienne républicaine?

— Ma cousine, lui répondis-je en toute franchise, je vous avoue que, sans avoir aucune communauté d'action avec les hommes de ce parti, sans même les estimer, pour la plupart, j'ai du penchant vers leurs idées.

— Soyez fidèle, me dit M. de Langenais.

— Je le serai toujours à ma patrie.

— Il faut l'être comme vos pères l'ont été, dit madame de Lancade.

Je répondis :

— L'émigration fut une erreur.

— Monsieur, reprit la vieille dame, je l'ai vue, nous l'avons tous vue, même M. le curé, qui nous a combattus sous Moreau. L'émigration fut une conséquence de la foi monarchique. Mon mari était colonel du régiment de Bourgogne; il entra comme sergent dans l'armée de Condé. Ce qu'il a fait par dévouement au roi, tous le faisaient comme lui, parce que le roi, pour nous, c'était la France : l'échafaud, la spoliation, vingt-cinq ans de guerre et l'invasion, l'ont assez prouvé.

— Oubli du passé! interrompit le curé de Notre-Dame, paix à ceux qui sont morts! J'ai fait fusiller des émigrés pris les armes à la main, et je les ai vus, avant de marcher à la mort, pleurer de joie au récit de nos victoires. Des deux côtés, sous le drapeau blanc et sous les trois couleurs, il y a eu des erreurs et de l'héroïsme; les pères se sont entre-tués, les enfants doivent s'embrasser. Je ne vois rien de plus beau qu'un fils des grands seigneurs d'autrefois descendre, par sa libre volonté, sous le niveau de l'égalité populaire. Quelles sont

les volontés de la Providence? où nous mène-t-elle? C'est le secret de Dieu.

Pendant cette discussion, les traits de mademoiselle de Langenais s'étaient altérés; je la vis pâlir, ses yeux devinrent humides comme si elle y retenait des larmes : je m'empressai de changer la conversation, et je me promis bien de ne plus exciter à l'avenir une exaltation monarchique que je ne pouvais partager. M. de Langenais mit le chevalier sur le chapitre de ses aventures personnelles; l'imagination y entrait sans doute pour quelque chose; mais il ne se faisait pas moins écouter avec un grand intérêt. Madame de Lancade revint sur le compte de l'émigration : cette charmante vieille femme, habituée à l'existence fastueuse de la cour de France, avait vécu pendant plusieurs années en peignant des fleurs sur porcelaine; seule elle survivait d'une nombreuse famille décimée par la guerre et par l'échafaud.

Malgré ses préjugés un peu gothiques, elle parlait de ses malheurs sans passion contre ceux qui les avaient causés. Le curé de Notre-Dame avait habitué ces personnes si cruellement frappées à pardonner sans réserve; si quelques idées fausses dominaient dans ce petit cercle prêt à s'éteindre, un mauvais sentiment n'y paraissait jamais.

Mademoiselle de Langenais ne se mêla plus à la

conversation que par monosyllabes; mes efforts ne purent dissiper le voile de tristesse que j'avais involontairement répandu sur sa belle physionomie. Quelques jours plus tard, comme je me hasardais à lui en faire mes excuses, elle me répondit :

— J'ai à ce sujet des idées qui ne sont plus de mon temps, je le reconnais, je ne le vois que trop; le temps ou moi, lequel a tort? je ne sais. Je juge de ce qui se passe par l'histoire, par les journaux, par les conversations de mes amis; j'en suis douloureusement impressionnée; aussi je retourne avec bonheur toutes les facultés de mon esprit vers les âges passés : c'est là ma vie. Je crois que notre naissance nous a voués fatalement à certaines lois qui sont sacrées. L'aristocratie ne peut se séparer du roi et de la monarchie; c'est à eux qu'il appartient de gouverner la nation et de la conduire vers le bien par les voies de l'autorité. Notre devoir est d'obéir au roi et de mourir à son service, convaincus que rien ne se fait pour lui qui ne soit fait pour la France. Dieu nous a donné au roi pour faire le bien du peuple; si le roi fait mal, c'est à Dieu de le juger.

En parlant ainsi, Berthe de Langenais s'était animée par degrés; son beau visage semblait illuminé d'une mystique auréole; j'avais sous les yeux

la foi monarchique dans sa plus belle incarnation.

Le cercle de l'hôtel Langenais se séparait régulièrement à dix heures précises; à dix heures cinq minutes je me retrouvai seul dans la vaste chambre où l'on m'avait installé. Aussitôt que je fus dans mon lit, la lumière éteinte et attendant le sommeil, je me mis à repasser dans mon esprit ce que j'avais vu et entendu.

D'après les paroles de M. de Langenais, d'après la manière dont j'étais accueilli par les amis de ma cousine, je ne pouvais douter du succès de mon mariage. Ruiné aujourd'hui, réduit à rien, j'allais me retrouver sur mes pieds avec deux cent mille francs de rente.

Ainsi que je te l'ai dit, à mesure que je m'éloigne de Paris, les bons sentiments me reviennent en foule. Si, sur le boulevard de Gand, je me sens dominé par les vices de l'esprit, en province, le cœur reprend ses droits. A Paris, la fortune seule m'avait préoccupé; ici, je songeais davantage à la femme dont j'allais faire la compagne de ma vie. Si la beauté, l'intelligence, le caractère, suffisent à déterminer l'amour, j'aurais dû, dès la première heure, prendre feu pour ma cousine; cependant ce n'est pas là ce que j'éprouvais : je l'aurais préférée moins belle et d'une supériorité plus contestable; au risque d'en être blessé, j'aurais voulu

quelques aspérités dans ce caractère toujours égal; cette nature idéalisée s'élevait trop au-dessus des conditions vulgaires de l'humanité; je me sentais pénétré d'un respect involontaire, une force occulte me tenait à distance au lieu de m'attirer. Mademoiselle de Langenais me semblait faite pour prendre place sur un piédestal, au milieu d'un Panthéon peuplé de statues de marbre, et pour y être adorée; il me semblait qu'une mort instantanée devait foudroyer la main téméraire qui toucherait aux voiles de cette mariée sublime.

Une heure d'insomnie me berça de ces chimères; j'étais obligé de m'avouer que, si je franchissais la distance que j'établissais entre ma cousine et moi, c'était pour arriver à ses millions. Riche, je ne l'eusse point épousée : quelle honte!... Alors je me mis à calculer le train de maison que me permettrait cette énorme fortune; je peuplai par l'imagination mes futures écuries; j'habillai mes valets, je rallumai les lustres de ce splendide hôtel, éteint depuis soixante ans; je le dépouillai de l'atmosphère claustrale qui l'enveloppait comme un suaire; je vis errer dans mes galeries des guirlandes de femmes parées; j'écoutai le joyeux murmure des fêtes, et, quand je fus endormi, un orchestre fantastique continua, pendant le reste de la nuit, à chanter dans mon cerveau.

VI

L'ÉGLISE NOTRE-DAME

On n'a pas oublié que mademoiselle Claire de Langenais, mon autre cousine, était depuis quelque temps chez lady Blakstone, une amie et parente de sa famille. J'appris, à déjeuner, qu'on l'attendait pour le jour même. Berthe m'en parla dans les termes de la plus vive affection. Comme je craignais de gêner les premières heures de cette réunion, je sortis dès qu'il me fut possible de m'échapper, et je me mis à rôder à travers la ville.

Dijon, malgré son antiquité et les souvenirs d'une histoire glorieuse, a conservé peu de traces du quatorzième et du quinzième siècle, qui furent sa grande époque. Le duché de Bourgogne s'est effacé dans la monarchie, le logis du roi a absorbé le palais des ducs, leur ville s'est fondue dans la

ville de la royauté; rien n'y rappelle plus les grands feudataires de la couronne; tout, au contraire, y est marqué du sceau des parlements, ces grandes institutions qui portèrent si haut la gloire et la splendeur des provinces.

Les rues y sont droites et larges, formées par des maisons parfaitement alignées, à deux étages pour la plupart, bâties d'un style uniforme et légèrement monumental; un grand nombre de beaux hôtels, élevés depuis deux siècles, rappellent le grand État des familles parlementaires. A Dijon, comme dans la plupart des villes de province où l'industrie n'a pas imprimé cet essor dont l'influence sur le bien-être des masses est au moins douteuse, on est frappé d'un état stationnaire qui va jusqu'au dépérissement.

Tout s'est amoindri depuis soixante années; si la population s'est accrue, sa richesse n'a pas suivi la même marche ascendante; les familles se sont entassées dant des maisons autrefois occupées par une seule; l'herbe pousse dans les rues; les villes de province, jadis si gaies, n'ont plus que des habitants soucieux, des monuments transformés en prisons et en casernes, et de grandes maisons à fenêtres closes, où l'enseigne du marchand a remplacé le blason du gentilhomme. Est-ce là la décadence ou le progrès? Question difficile à résoudre,

bientôt tranchée par les esprits légers et passionnés, mais non par ceux à qui l'étude et de sérieuses méditations ont révélé l'économie des siècles passés.

La construction tout entière de la ville de Dijon appartient à un siècle qui n'est pas celui-ci : à moins de fermer les yeux, on conviendra que les révolutions l'ont amoindrie et abaissée; partout où j'ai cherché la trace de leur passage, il ne m'est apparu que des ruines : sur ces ruines rien ne s'élève. Comme dans toute l'Europe, les gloires religieuses, la piété, la charité des ancêtres, se traduisent, dans cette ancienne capitale de la Bourgogne, par la fondation de nombreuses églises, de couvents et de communautés hospitalières; mais comme tout a changé! Là où la charité donnait, l'industrie fabrique et vend; là où le prêtre bénissait, le prisonnier croupit; là où le savant professait, le soldat apprend à croiser la baïonnette : ces idées ne sont pas de moi, mon ami, mais je les accepte : c'est Berthe qui me les a données.

Dès le début de ma course errante, je rencontrai l'église Saint-Philibert, monument de transition, le plus ancien peut-être de la ville, converti en magasin à fourrage; un peu plus loin, de l'église inachevée de Saint-Jean on a fait un marché. Peut-être avant la Révolution lisait-on sur la porte : « Venez à moi, vous qui pleurez, et vous serez

consolés. » Que faut-il augurer de ces profanations? Peut-il exister un peuple sans Dieu?

En longeant une belle rue qui conduit au palais, je remarquai qu'on avait inscrit tout récemment un nom nouveau à l'angle de ses maisons : « Rue de la Liberté. » J'eus la curiosité de demander quel était son ancien nom. « Rue de Condé. » Conçoit-on un plus absurde anachronisme?

Toute la France s'est rendue complice de ces inepties vigoureusement blâmées par un journal très-radical, mais non moins sensé. Il disait. « Respectez les monuments et les noms anciens; créez des monuments et des noms nouveaux! » Hélas! la séve de la France paraît épuisée; inhabiles même à imiter, nous demeurons impuissants devant toute création. Philosophie, politique, architecture, poésie, nous ne sommes plus que de serviles copistes.

Tu m'as connu bien enthousiaste de mon siècle, bien épris du mouvement qui porte l'humanité vers un avenir inconnu, mais que je rêvais sublime. Ces idées, je les avais encore en venant ici; elles remplissaient ma tête et mon cœur; mais les réflexions, l'étude et l'influence de ce puissant esprit qui s'appelle Berthe de Langenais ne me permettent plus d'envisager sans terreur la voie mystérieuse où sont engagées les nations. Plus tard, je livrerai à ta pensée méditative quelques aperçus

de cette haute philosophie qui remplit l'hôtel Langenais.

Mes pérégrinations me conduisirent à l'église Notre-Dame, et je me rappelai, en examinant sa curieuse façade, que nous avions fait autrefois ensemble de longues dissertations archéologiques en parcourant l'Auvergne et le Languedoc. J'ai dessiné pour toi la façade de cette église, et, quelque jour, je t'enverrai mon croquis.

Comme je m'apprêtais à franchir le portail, je remarquai la triste mutilation des figures qui décoraient autrefois la partie supérieure. Les barbares de 93 ont voulu faire disparaître jusqu'à leurs vestiges, car on y voit la trace régulière d'un marteau de maçon. Je m'abandonnais à de pénibles réflexions, quand j'aperçus le curé de Notre-Dame entrant comme moi dans l'église.

— Quels mécréants, lui dis-je, que ceux qui ont ainsi mutilé ce beau portail!

— Rappelez-vous, me répondit-il, ces paroles de Jésus-Christ : « Mon père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. »

Nous parcourûmes tous deux ce joli monument, remarquable surtout par l'homogénéité de toutes ses parties. Il me fit admirer la prodigieuse légèreté de la voûte, qui semble littéralement suspendue, car elle repose, en apparence, sur des colon-

nettes extrêmement grêles; leur épaisseur n'est pas de quinze centimètres. On construisait ainsi dans les temps d'obscurantisme où l'Europe a produit ses plus grands hommes, où l'intelligence humaine a fait ses conquêtes les plus vastes. Comme nous étions sortis un instant par une porte latérale, il me fit lire une grande affiche jaune placardée contre l'église, et qui portait ceci en gros caractères :

LA MENDICITÉ EST INTERDITE A DIJON.

(*Arrêté du 9 octobre 1844.*)

— Voilà, me dit-il, ce que les creuses théories de nos philanthropes ont produit de plus clair au sujet du paupérisme. On interdit à un homme de mendier; ne devrait-on pas d'abord défendre à la misère de le frapper? Singulière façon de venir au secours des pauvres, que de leur fermer tout accès à la charité publique!

— Il y a, lui dis-je à mon tour, de si grands abus dans la mendicité!

— C'est vrai; mais laisser mourir les gens de misère et de faim, n'est-ce pas un abus bien autrement monstrueux? On se plaint du grand nombre de mendiants qui se rencontraient en France, il y a un siècle et davantage; réfléchissez, et vous

conviendrez que l'excès de la mendicité avait sa source dans l'excès même de la charité; on demandait beaucoup parce que l'on donnait beaucoup. Sans doute le mendiant qui refusait de travailler était dans son tort; mais, du moins, le véritable pauvre était sûr de ne jamais mourir de faim. Aujourd'hui on a changé tout cela : on a mis la charité légale à la place de la charité religieuse; on a supprimé le mendiant, mais le pauvre s'est multiplié. Nous qui, par état, voyons ces choses-là de près, nous savons combien la misère est horrible. Que Dieu ait pitié de nous, car il est impossible que la société demeure longtemps debout avec un peuple de prolétaires qui, à défaut de travail, ne rencontrent plus la charité!

Tenez, ajouta-t-il en posant le doigt sur une autre affiche voisine de l'arrêté du 9 octobre, voici le remède; il n'y en a pas d'autre. (C'était l'annonce d'un livre publié sous ce titre : « Dieu, *unique vie des gouvernements et des nations.* ») Mais, je crois, continua-t-il en souriant, que vous n'êtes pas très-familier avec ces idées-là; vous appartenez à la génération nouvelle, fille de l'Université, qui lui a appris ce qu'elle a voulu; notre jeunesse croit tout savoir, elle juge tout et décide avec un aplomb superbe. Le temps passé, pour elle, c'est l'esclavage et l'obscurantisme; ne croyez pas ces

choses-là; nos pères étaient plus éclairés que nous ne le sommes; comparez les deux Constituantes! Et surtout quelle différence dans la dignité des deux époques! Comment peut-on parler de l'esclavage de nos pères? Ceux qui les ravalent ainsi se sont, pour la plupart, traînés à plat ventre devant l'absolutisme : je l'ai connu, j'en puis parler.

Chateaubriand, la seule haute intelligence qui se soit redressée devant lui, était un homme du temps passé. On calomnie nos pères quand on nous parle d'eux comme d'un troupeau de grossiers esclaves. Mais, ajouta-t-il en souriant, ces idées vous passeront; causez de tout cela avec mademoiselle de Langenais; son instruction sur le moyen âge est immense. Je ne vous parle pas de sa foi monarchique, qui va jusqu'au fanatisme; nos efforts pour atténuer cette exaltation sont demeurés sans effet.

Elle pouvait bien se défier de mes doctrines, à moi, vieux soldat de la République; mais elle n'a pas cédé davantage à l'influence de son oncle, qui essayait de lui faire apprécier le besoin des temps nouveaux. Elle considère l'aristocratie de naissance comme un principe d'autorité et de protection nécessaire à la vie des peuples. Je crois, comme vous, que c'est une erreur, mais ni vous ni moi nous ne la convertirons. Vous avez déjà pu appré-

cier combien, à part cette tournure d'esprit, elle possède de qualités attrayantes et solides.

Je fis un geste d'assentiment. Il continua :

— C'est une providence pour les pauvres de Dijon. Il est sans exemple qu'un malheureux se soit adressé à elle sans être revenu consolé ; ce qu'elle donne est immense; enfin, c'est moi qui suis obligé de m'opposer à sa libéralité. Votre cousine est une sainte; je ne puis lui comparer que mademoiselle Claire de Langenais : celle-ci est un ange descendu du ciel.

Une horloge du voisinage sonna deux heures; le curé fit un mouvement de surprise.

— Déjà deux heures ! s'écria-t-il; adieu, je vous quitte : il faut que j'aille à mon confessionnal.

Je le saluai et m'éloignai, toujours au hasard, en faisant les plus sottes réflexions et suppositions du monde sur ce que le respectable prêtre allait entendre dans son confessionnal. Après avoir erré quelque temps encore à travers la ville, je me retrouvai sur la place du Palais, où j'étais déjà venu ; en face de moi, par la ci-devant rue de Condé, s'avançait un monsieur tout en noir que je crus reconnaître et que je reconnus en effet; c'était Louis Monot, en tenue de procureur de la République, habit noir et pantalon noir.

Aux yeux d'un observateur, sa figure sanguine,

ses cheveux d'un blond hasardé et son abdomen légèrement proéminent contrastaient avec cette tenue lugubre. Du reste, son maintien roide et compassé sentait convenablement le réquisitoire.

— Eh! me dit-il quand nous nous fûmes salués, que viens-tu faire à Dijon?

— Tu le saurais si tu ne t'étais pas grisé le dernier soir où je t'ai vu.

Monot m'entraîna vivement dans la partie la plus déserte de la place.

— Surveille-toi, me dit-il avec une certaine angoisse : je suis un homme sérieux; tu me compromettrais affreusement si l'on t'entendait. Nous ne sommes pas ici à Paris, où l'on peut poser tout le jour en faux important et se conduire le soir en homme d'esprit. Sois discret.

Je promis à Monot de ne rien dire qui pût le compromettre, et je lui appris pourquoi j'étais à Dijon. Il en parut charmé et me souhaita bonne chance avec une apparence de franchise qui m'étonna. Peut-être se disait-il intérieurement qu'il pouvait lui être utile d'avoir un ami pourvu de deux cent mille francs de rente. Je le quittai en promettant de le revoir : le hasard ou la fatalité, peut-être le doigt de Dieu, me reconduisirent à l'église Notre-Dame; j'y rentrai machinalement.

Le curé m'avait dit en me quittant : « Je vais à

mon confessionnal. » Quand je traversai de nouveau l'église, je jetai en passant les yeux sur ce confessionnal. Il est en bois sculpté du dix-septième siècle; au-dessus de la porte, sous un dais, dans un petit nuage, plane la colombe symbolique destinée à figurer l'Esprit-Saint; des roses et des marguerites sculptées en guirlandes, quelques petites têtes d'anges joufflus, complètent cette modeste décoration. Ce confessionnal orné d'emblèmes si gracieux n'éveillait aucune des idées de terreur que j'avais entendu tant de fois attribuer à la confession. Je me tenais à distance et par côté, de manière à ne pas être vu.

Une femme, vêtue d'une robe bleue à larges raies de même couleur, enveloppée d'un mantelet sombre et fort simple, y était agenouillée. Je ne pouvais voir son visage, mais je fus frappé de la grâce de son attitude, des ondulations de sa robe, d'un je ne sais quoi qui trahissait la beauté. Je demeurai quelques minutes immobile, feignant de prier moi-même, afin d'attendre sa sortie et de voir son visage. N'as-tu pas éprouvé quelquefois cette attraction bizarre qui nous pousse à jeter un regard sous le voile d'une femme qui passe, que nous ne connaissons pas et que nous ne reverrons jamais?

Quand elle quitta le confessionnal, je fus frappé de la sérénité joyeuse qui resplendissait dans tous

ses traits. Ah! si la pénitence est une fiction, un jeu de l'imagination et du cœur, comme disent les physiologistes, heureuse est la fiction qui peut donner à la physionomie cette ravissante expression de paix! Je ne pus que dévorer d'un œil rapide ce corsage charmant; à peine debout, elle baissa son voile; du reste, elle ne m'avait point aperçu.

A côté du confessionnal, à droite de l'entrée de l'église, entre le troisième et le cinquième pilier... oh! comme tous ces détails sont gravés dans ma mémoire!... est une chapelle latérale vouée au sacré cœur de Jésus. On y entre par deux portes décorées dans le style du seizième siècle; c'est là qu'elle vint s'agenouiller. Quelle grâce dans sa démarche! Quelle pudeur dans son maintien! Jamais un pied plus charmant a-t-il foulé ces dalles sacrées? Elle se mit devant l'autel, sur les degrés mêmes; et moi, assis sur une des chaises dont l'église est peuplée, cherchant à me dissimuler derrière un pilier, je la regardais sans être vu, comme un oiseau dont on guette les jeux.

Que se passait-il en moi, mon ami? Étais-je donc épris déjà de cette jeune fille? Je ne sais, je ne pensais à rien; je sentais, j'étais comme foudroyé. Quelquefois j'avais entendu parler de ces irrésistibles sympathies qui jettent l'homme le plus fort vaincu et terrassé dans l'ombre d'une femme;

mais, ne les ayant jamais éprouvées, je n'y croyais pas. Un sentiment pareil venait peut-être de me subjuguer. Au moment où elle se leva, je me rejetai vivement derrière le pilier qui m'abritait; instinctivement, je redoutais d'effaroucher cette douce apparition.

Elle passa près de moi d'un pas si léger, qu'elle semblait glisser et non marcher. Je ne sais comment il se fit qu'une fleur tomba de sa ceinture; machinalement, je me levai, je la relevai de terre et je la portai involontairement à mes lèvres; quelques pas plus loin, elle s'aperçut sans doute de la perte qu'elle venait de faire, car elle tourna la tête en arrière d'un air inquiet, et me vit tenant à la main la fleur qu'elle cherchait.

A Paris, en semblable occasion, j'aurais fait une folie ou commis une impertinence; sous les voûtes de l'église Notre-Dame, je me sentais tout autre. Je m'avançai timidement vers cette belle fille qui semblait hésiter, et, m'inclinant devant elle sous le poids d'un religieux respect, je lui rendis cette fleur. Elle la prit d'une main un peu tremblante; je n'osai pas la regarder, mais je sentis qu'elle rougissait; elle balbutia quelques mots, un remercîment que je n'entendis pas, et s'éloigna d'un pas plus rapide. Je restai là, muet, immobile, sans conscience de moi-même, longtemps après qu'elle eut

disparu. Je sortis de l'église sous l'empire d'une mélancolie pleine de tendresse. L'esprit ne me disait rien, mais j'emportais dans mon cœur un monde nouveau.

VII

CLAIRE

Il était près de quatre heures quand je mis un terme à mes courses vagabondes. La première nouvelle que j'appris fut l'arrivée de mademoiselle Claire de Langenais.

A peine étais-je dans le salon depuis dix minutes qu'elle y parut elle-même, vive et légère comme un enfant. A ma vue, elle fit un mouvement de surprise et rougit; je sentis tout mon sang refluer à mon cœur : l'inconnue de l'église Notre-Dame était devant moi. Soit timidité, délicatesse ou prescience qu'il y aurait plus tard entre nous de nouveaux secrets, je n'osai pas dire un mot de la rencontre que tu connais; elle n'en dit rien non plus, et nos âmes commencèrent à se parler dans ce mutuel embarras.

Claire est moins grande que sa cousine, moins imposante, mais plus gracieuse; ses cheveux, extrêmement abondants, sont du blond légèrement bronzé qui plaît tant aux peintres de l'école vénitienne; son teint, également blond, participe à la richesse de cette couleur, et présente des tons dorés de la plus grande beauté. Rappelle-toi les madones de Raphaël, et tu auras une idée de l'expression charmante, de l'ineffable chasteté qui règnent dans sa physionomie; le front, légèrement bombé, atteste la bonté d'une âme qui semble passer tout entière dans l'azur limpide de ses yeux.

Ajoute à ces quelques traits des épaules dont aucune guimpe, fût-elle de toile ou de bure, ne pourra voiler les formes irréprochables, une taille arrondie par l'embonpoint d'une florissante santé, des mains chargées de fossettes, des pieds qui semblent toujours prêts à courir; imagine-toi l'ange et la femme confondus, la tête et l'âme d'une vierge animant un marbre de Vénus, et tu seras encore loin d'avoir évoqué la réelle image de Claire de Langenais.

Déjà tu vois commencer et grandir un amour qui t'attriste, puisqu'il va jeter ses barrières à travers un mariage qui doit me rouvrir la vie dans des conditions si belles; mais ne te hâte pas de le juger ainsi : ce serait t'affliger de ce qui fait mon bonheur.

Le soir, quand les habitués de l'hôtel de Langenais furent installés autour de la table de whist, je me trouvai seul avec mes deux cousines, tant les vieilles gens étaient absorbées dans le jeu à un centime la fiche. Claire me déclara naïvement qu'elle n'avait jamais pu comprendre le maniement des cartes ; elle prit un ouvrage de tapisserie tendu sur un métier, et les deux cousines se mirent à y travailler ensemble.

Quant à moi, assis tout auprès sur une causeuse, je contemplais avec l'enthousiasme d'un artiste le groupe charmant que formaient ces deux jeunes filles. Assises côte à côte, penchées sur le métier, leurs têtes rapprochées, l'une tout en noir, l'air grave et la chevelure sombre parée de quelques nœuds de velours ; l'autre vêtue de blanc, avec un ruban bleu pour ceinture, la tête dorée, le visage épanoui comme une fleur. Toutes les fois qu'elle m'adressait la parole, Berthe suspendait son travail et tournait vers moi, sans aucun embarras, son regard fixe et profond. Quand elle me répondait, Claire baissait la tête, elle parlait vite et je la voyais rougir; rarement son regard effarouché rencontra le mien.

Une amitié profonde unissait ces deux jeunes filles, pareilles par l'âge, élevées dans le même berceau, presque sœurs. Soit qu'elle acceptât une supé-

riorité d'esprit ou qu'elle y fût portée par l'extrême douceur de son caractère, Claire marquait à son imposante cousine une sorte de soumission respectueuse. De son côté, Berthe laissait voir une sollicitude presque maternelle pour ce bel ange blond dont la Providence lui avait confié la tutelle en la faisant orpheline de sa mère.

Quel calme profond que celui dont j'étais entouré! En le comparant au spectacle de la vie, telle que je la connaissais, je me demandais comment j'avais pu me laisser aller sans résistance au tourbillon de tant de folies, lorsqu'il m'eût été si facile de m'arranger une existence pleine de repos. Mais, hélas! il n'est que trop vrai, la plupart du temps, ce n'est pas nous qui faisons notre vie : les événements, les circonstances, la déterminent à leur gré. Jeté à vingt-deux ans seul et sans guide au milieu de Paris, j'en avais subi, j'en supportais encore la pernicieuse influence.

Des maximes fatalistes étaient devenues ma règle; j'avais l'habitude de ne plus croire qu'au mal et à l'infamie, parce que, dans cette vaste léproserie, le mal m'avait été révélé dans tous les faits, et l'infamie dans tous les cœurs. A mesure que je pénétrais plus intimement l'existence de l'hôtel Langenais, je sentais mes vieilles idées s'évanouir comme un mauvais rêve. L'exemple de tout ce qui

m'entourait réveillait en moi les germes étouffés de l'éducation que donne la famille chrétienne ; je me sentais envahi par la contagion de la vertu ; mes vices d'emprunt se fondaient rapidement dans cette atmosphère sanctifiée par l'honneur, la probité antique, la foi religieuse, les grâces et la beauté.

Je faisais ces réflexions en laissant errer mes yeux charmés de l'une à l'autre de mes deux cousines, charmantes créatures, présent du ciel fait à la terre; je les faisais en regardant le visage si calme de M. de Langenais, cette belle tête où la douleur avait imprimé son cachet, où la résignation mêlée d'espérance avait mis son auréole; je les faisais à la vue des deux vieillards, débris foulés par les révolutions, fortunes détruites, rejetons sans postérité de familles fauchées par le bourreau, fidèles de la monarchie, auxquels je n'entendais former ni plaintes ni vœux dictés par la colère; mais je les faisais surtout, ces réflexions à la fois tristes et consolantes, je les faisais en contemplant ce soldat de la République et de l'Empire, qui était venu se reposer de vingt-cinq ans de batailles dans la soutane d'un prêtre obscur.

Tout ce que j'avais entendu de ces lèvres saintes n'était que mansuétude, paix, tolérance et pardon : il était le porte-parole de Dieu dans cette maison où vivait la foi des vieux âges. Si des maî-

tres je descendais aux serviteurs, je ne cessais de rencontrer une quiétude profonde empreinte sur toutes les physionomies. Ceux-ci semblaient s'acquitter avec joie de leurs fonctions, rendues faciles par le plus doux des commandements. Rien ne décelait en eux le mercenaire : maîtres et serviteurs ne formaient qu'une famille.

Peut-être, mon ami, m'accuseras-tu de passer trop souvent à côté de l'histoire que tu m'as demandée; mais ne faut-il pas te raconter avec soin les phases que j'ai traversées avant d'arriver à la métamorphose de mes idées et de ma vie? Ne me demande donc pas un roman à propos d'un récit dont les mouvements successifs de mon intelligence et de mon cœur sont destinés à faire tous les frais.

Un nom jeté dans la conversation de mes deux cousines vint me distraire des réflexions que je t'ai confiées. Claire, tu le sais, arrivait de chez une amie de pension, mariée depuis six mois à un gentilhomme anglais nommé lord Blakstone. Cette dame, que j'ai eu l'occasion de voir quelquefois à Paris, est une belle personne, un peu rêveuse, douée de ce regard vague qui dénote une nature sujette aux impressions du sentiment. Lord Blakstone, âgé de plus de soixante ans, est un intime ami de M. de Langenais; leur liaison date de l'émigration.

L'âge établissait entre les deux époux une distance que la grande fortune du lord avait rapprochée. Mademoiselle de Soulcy, c'est le nom de la jeune femme, s'est laissé séduire, comme Danaé, par une pluie d'or. Jusqu'à la consommation des temps, cette fable, vieille comme lui, sera l'histoire du monde. Dans la société, lady Blakstone semblait heureuse avec son vieux mari. Claire, qui venait de passer quinze jours près d'eux, le disait ainsi; mais la naïve enfant le pouvait croire, ne sachant pas ce qu'est un mari.

— La grâce d'en haut est nécessaire plus que toute autre à de pareils mariages, fit observer le curé de Notre-Dame; la jeunesse doit épouser la jeunesse.

Lord Blakstone et sa femme habitent une élégante maison de campagne près de Fontainebleau.

— Y avait-il beaucoup de monde au château? demanda Berthe à sa cousine.

— Non, répondit Claire, mais un jeune homme qui demeure dans une maison voisine y venait tous les jours. Lord Blakstone chasse et monte à cheval avec lui. C'est un excellent musicien, ce que Florentine apprécie beaucoup.

— Et toi aussi, ajouta Berthe.

Une idée, rapide comme l'éclair, me traversa l'esprit; je me rappelai que Saint-Lambert était

allé passer la belle saison aux environs de Fontainebleau.

— J'ai, dis-je par manière de réflexion, un ami qui demeure dans le même pays, M. de Saint-Lambert.

— Ah ! s'écria Claire, M. de Saint-Lambert, un jeune homme blond avec de petites moustaches retroussées, mais c'est lui-même !

Je sentis mon cœur se serrer à la pensée que Saint-Lambert avait pu vivre pendant quinze jours auprès de Claire de Langenais. Un démon était entré dans le rayonnement de cet ange.

— Votre ami, continua Claire avec une chaleur qui m'étonna, a mérité l'admiration et la reconnaissance de tout le pays par un acte d'héroïsme qui a failli lui coûter la vie. Un mois avant mon arrivée, le feu prit dans une des fermes de lord Blakstone ; la fermière fut surprise par les flammes au premier étage de la maison ; on était loin de tout secours ; pas d'eau pour combattre l'incendie, pas d'échelle pour sauver cette pauvre femme ; son mari avait essayé de sauter par la fenêtre et s'était cassé la jambe ; la malheureuse poussait des cris à fendre l'âme et serrait contre elle ses deux petits enfants ; personne n'osait braver une mort presque certaine ; le feu gagnait rapidement ; encore une minute, et c'était fini ! M. de Saint-Lam-

bert arrive, grimpe jusqu'à la toiture par un angle de la maison, pénètre par une ouverture, descend la femme et les enfants avec un drap de lit, puis s'élance lui-même et tombe sans se faire aucun mal ; un instant après, la maison s'abîmait dans le brasier. Depuis lors, M. de Saint-Lambert est en vénération dans tout le pays, et lord Blakstone, qui s'y connaît, dit de lui que c'est un modèle de courage et d'honneur.

Ce récit m'impressionna péniblement. Je savais de quelles séductions Saint-Lambert était capable, et combien les femmes se laissent aller à la sympathie que fait toujours naître une généreuse action. Je fouillai de mes soupçons le regard candide de la jeune fille : la jalousie naissait en moi. L'ineffable pureté de ses traits aurait dû m'apprendre que nul souffle de la terre n'avait encore terni le miroir de son âme.

La même pensée vint sans doute au curé de Notre-Dame, car je le vis interroger d'un regard inquiet sa seconde fille d'adoption. Pendant ce temps, on comblait des plus grands éloges le dévouement de Saint-Lambert ; pour moi, je ne me mêlai qu'avec répugnance à ce concert d'admiration. Saint-Lambert, hasardant sa vie pour une malheureuse paysanne, n'avait pu s'y laisser entraîner par des sentiments généreux qui lui étaient

inconnus. L'instinct secret me dénonçait un calcul et une comédie. Je le savais capable de voir griller toute une population et de rester impassible. Sans aucun doute, une pensée personnelle s'était cachée sous cette action d'éclat. Quel était son but? Quand je le vis à Paris, je sus qu'il habitait depuis deux mois les environs de Fontainebleau. Son séjour était antérieur de beaucoup à l'arrivée de Claire : ce n'est donc pas elle qu'il y cherchait.

Ce raisonnement calma mes inquiétudes naissantes, ou plutôt il les détourna, car je m'intéressais à lady Blakstone, l'amie de mes chères cousines, et je sentais autour d'elle la séduction de Saint-Lambert rôder comme autour d'une proie. N'avait-il pas voulu frapper son esprit romanesque en affrontant sous ses yeux une mort terrible? Dans cette belle action qu'on exaltait près de moi, je ne voyais plus qu'une infernale spéculation sur la sympathie d'une femme. En d'autres temps, j'aurais trouvé Saint-Lambert admirable d'audace et de rouerie, la chute de lady Blakstone m'eût été fort indifférente; mais, d'heure en heure, le spectacle que j'avais sous les yeux me convertissait au respect de la famille.

Après le whist, on pria Claire de se mettre au piano et de chanter : de ma vie je n'entendis une

voix plus pénétrante et plus naturellement harmonieuse. Elle chanta les *Hirondelles*, de Félicien David, avec un sentiment qui me fit verser des larmes. Tu sais combien les chants de la voix humaine m'impressionnent profondément. Quand elle regagna sa table à ouvrage, rougissante et confuse de nos félicitations, je me serais volontiers jeté sur ses mains pour les couvrir de baisers.

— Il n'y a que toi dans le monde qui me fasses aimer la musique, lui dit Berthe.

— Comment une personne aussi accomplie que vous, m'écriai-je, peut-elle ne point aimer l'art sublime que tous les peuples ont mis si haut?

— Mais, dit Berthe en souriant, vous attribuez un peu légèrement à tous les peuples un goût musical dont, au contraire, le développement est tout moderne.

Ces paroles engagèrent une discussion sur la musique et sur le mérite des arts comparés. Berthe, à peu près seule, persista dans son mépris pour la science musicale de nos jours, qui ne trouva dans tout le cercle d'autre défenseur que moi. Claire, timide et peu raisonneuse, ne se mêlait pas à la discussion; mais sa voix et son piano ne valaient-ils pas mieux que mes arguments? Madame de Lancade et le chevalier traitaient de dévergondage musical les opéras de nos grands artistes; tout en avouant qu'on

y trouvait de fort belles choses, ils déclaraient s'en tenir aux maîtres du siècle dernier. M. de Langenais penchait pour cette opinion; le curé de Notre-Dame proclamait sa prédilection pour la musique militaire et pour le plain-chant grégorien. L'orgue était, selon lui, le seul instrument sérieux. Voici quelle était l'opinion de Berthe :

— La musique est une des formes que revêt le génie humain, je le reconnais et je n'accepte pas l'accusation d'antipathie musicale. J'ai besoin d'expliquer ma pensée : écoutez-moi donc et comprenez-moi bien.

Ce que le génie de l'homme a pour mission particulière de chercher, ce qu'il a la faculté de formuler, c'est le beau. L'architecture, la poésie, l'éloquence, la sculpture, la peinture, la musique, la danse même, ne sont autre chose que des manières différentes d'exprimer une même pensée, une aspiration identique : le beau. Or le beau est essentiellement simple : c'est ainsi que tous les peuples civilisés l'ont senti. Toute musique qui n'est pas simple est en dehors des conditions du beau.

Pour moi, le prototype en architecture, c'est le style grec, le Parthénon ; à mesure qu'elle s'éloigne de cette admirable simplicité, l'architecture éveille d'autant moins l'idée immortelle du beau absolu.

Les basiliques du moyen âge sont des tours de force, comme aujourd'hui les trilles de vos chanteuses, le piano manié par Thalberg et les harmonies de vos orchestres démesurés. Quand le beau se trouve au milieu de ces accessoires, il y est malgré le détail, et non par lui. Chargez le Parthénon de bas-reliefs et de ciselures, il n'y gagnera pas une parcelle de beauté; pour le bien voir, il faudra toujours s'éloigner. Il en est de même de la musique savante, que je ne puis trouver belle qu'en échappant à ces détails infinis où la science fait disparaître la simplicité du beau.

Quoi que l'on essaye en poésie, on n'atteindra jamais Homère, qui lui-même demeure bien au-dessous de la Genèse racontant la création du monde. Les nations ont fourmillé de poëtes : qu'en reste-t-il? La France n'en a qu'un, Racine. A mes yeux, il est le plus grand depuis l'ère chrétienne, et il correspond au plus grand siècle.

Raphaël est le premier des peintres, parce qu'il en est le plus simple, c'est-à-dire le plus vrai.

L'éloquence ne produit de grands effets que par la pensée, le geste et la phrase simples. Quoi de plus naturel que l'exorde fameux de Cicéron contre Catalina?

La musique est peut-être la forme la plus anciennement employée par les hommes pour expri-

mer un sentiment. Elle est le plus élémentaire de tous les arts; mais elle ne remplit, selon moi, les conditions du beau qu'en demeurant dans la forme simple; dans ce cas, elle peut arriver au sublime. La musique moderne, très-difficile et très-savante, nous étonne, nous plaît, mais nous émeut difficilement. L'émotion, quand elle la provoque, est sensuelle, matérielle, souvent grossière; du reste, il faut bien distinguer la cause des émotions qu'elle nous donne : la voix humaine et les instruments qui lui ressemblent trouvent le chemin du cœur par des effets très-simples; les tours de force peuvent exciter les bravos, mais ils ne causent que l'étonnement. J'insiste sur l'impression sensuelle, et basse par conséquent, qui ne produit jamais le beau absolu.

La musique, si elle veut s'élever et non ramper, doit dédaigner les fioritures dont on la surcharge de plus en plus, à mesure que le goût se déprave par l'abus. Toutes les nations ont des chants populaires, la plupart contemporains de leur berceau ou d'une grande époque, d'un âge de création musicalement parlant : c'est là le beau absolu. Quand la vague des temps aura passé sur l'Europe, il ne restera rien du dévergondage harmonieux qui fait aujourd'hui notre admiration; mais les noëls de nos pères et le plain-chant de nos églises traverse-

ront, dans l'avenir, les nouveaux âges de barbarie.

Je me récriai contre cet arrêt; mais ma cousine me pria d'entendre un de ces vieux noëls bourguignons voués à l'immortalité, tandis que Meyerbeer tombera dans l'oubli.

Claire se remit au piano, et, de sa voix la plus pure, avec une expression inouïe, elle nous dit une de ces chansons graves et plaintives que les femmes de la Bourgogne chantent depuis mille ans.

— Vous le voyez, reprit-elle, vous avez subi malgré vous la beauté simple de ce chant, vous êtes ému.

Berthe disait vrai, j'étais ému; mais combien mon émotion se liait-elle à ma sympathie pour les lèvres qui avaient chanté!

— Encore un mot, ajouta ma cousine : chez les peuples, l'art s'est illustré par l'architecture : le génie s'est traduit par l'éloquence et par la poésie, que les anciens avaient si justement nommée la langue des dieux. Ces trois formes de l'art sont particulières à l'âge de force et d'ascension morale dans l'humanité. La sculpture et la peinture arrivent quand les civilisations sont à l'apogée; le goût des baladins et des chanteurs, la manie du détail, le terre-à-terre de l'art, sont le privilége de la décadence.

Ceci était déjà vrai du temps de Platon, qui voulait bannir les musiciens de sa république.

En te racontant cette conversation, j'ai voulu peindre avec un trait de plus le caractère sérieux de ma cousine et son culte pour le passé; et encore, mon ami, je ne te dis pas tout, car je puis être lu par des musiciens.

Le soir, quand je me retrouvai seul dans ma chambre, je me pris à réfléchir sur les événements de la journée. Que de sentiments et que d'émotions! Quelle page de ma vie que ces vingt-quatre heures! Quelque chose de nouveau, mais vague, indécis, encore inconnu, venait de s'éveiller en moi.

La grande fortune à laquelle j'étais appelé ne formait plus ma seule préoccupation; le charmant visage de Claire se rencontrait au bout de toutes mes pensées. Étonné de moi-même, je m'efforçais de raisonner avec mon expérience. « A mon âge, à trente ans, me disais-je, il est ridicule de se laisser aller, comme je l'ai fait, à un entraînement irréfléchi; à quoi peut aboutir cet amour si rapidement venu, en admettant que ce soit de l'amour? Je suis ici dans l'intention avouée d'épouser Berthe; elle le sait, elle y compte; Claire est comme moi sans fortune; puis-je penser à elle sans folie? D'ailleurs, quelle supériorité n'a pas sa cousine,

par son imposante beauté, par sa fortune, par sa prodigieuse intelligence? » Ainsi l'esprit raisonnait en moi sans tenir compte des révoltes du cœur.

Je me prenais en pitié, et je rejetais bien loin ce que j'appelais ma ridicule faiblesse; le souffle glacé de ma raison attiédissait mon amour naissant. Je me couchai en me promettant de n'y plus penser; mais qu'est-ce que nos projets en pareille circonstance, lorsque nous sommes faits pour sentir et pour aimer? La veille, mon imagination s'était bercée, dans le sommeil, des fantaisies que satisfait la richesse; ce soir, je m'endormis en rêvant de Claire et de quelque amour sans fin sous un doux ciel, au bord d'un lac inconnu.

VIII

LES FLEURS

Une inquiétude vague m'éveilla le lendemain plus tôt qu'à l'ordinaire. Sais-tu quelles sont ces voix intimes qui parlent en nous dans le silence des nuits, que nous écoutons sans les comprendre, et qui font courir dans nos veines un frisson funèbre ou joyeux comme le souffle de l'esprit sur la face des prophètes? Qui peut dire d'où viennent ces voix inconnues, pressentiment mystérieux, magnétisme qui circule entre les êtres? N'est-ce pas cette voix qui m'éveillait et qui me disait : « Viens! »

Sept heures sonnaient à ma pendule, sept heures! Qu'est-ce que cela pour vous, laborieux colons dont la vigilance accuse la paresse du soleil! Mais, pour nous Parisiens, qui nous couchons

si souvent quand l'aube se lève, sept heures, c'est la nuit. Je soulevai mes rideaux, et, à travers les vitres, je portai mes premiers regards sur les fenêtres de l'appartement occupé par mes deux cousines.

Quel attrait dirigeait de ce côté mes yeux et ce mouvement du cœur qui n'est pas la pensée? Est-ce Claire, est-ce Berthe que je cherchais? Peut-être me fussé-je difficilement répondu à moi-même; cependant le fantôme qui passait et repassait incessamment dans mon imagination ne ressemblait pas à l'héritière des Langenais. Je revoyais la blonde tête de Claire, et j'entendais le refrain de ses chants. Je restai là quelques minutes, fouillant d'une pensée curieuse les fenêtres fermées derrière lesquelles dormaient les deux jeunes filles.

Quelle délicieuse impression causent ces premières rêveries d'amour si fraîches et si pures! Bientôt je fis une observation qui d'abord m'avait échappé.

Les contrevents de la chambre habitée par ma cousine Berthe étaient soigneusement fermés, ceux de Claire étaient ouverts; Claire, à cette heure, était donc éveillée; peut-être pensait-elle à moi comme je pensais à elle; peut-être allais-je apercevoir derrière les carreaux son délicieux profil tourné vers ma fenêtre. Oh! comme l'imagination

va vite et comme elle fait tomber les murailles devant l'impatience de nos désirs!

Les aboiements d'un chien dans le jardin m'arrachèrent à ma préoccupation; je détournai la tête et je regardai à travers les arbres; Claire, en robe du matin, tête nue, joyeuse et vive comme une pensionnaire, courait dans les allées, poursuivie par un grand épagneul qui avait de la peine à l'atteindre. Jamais, quand il m'est arrivé d'idéaliser la femme, je ne l'ai supposée faible, délicate, couchée sur des coussins, portée par des valets, ou nonchalamment appuyée à quelque bras protecteur; je l'ai toujours vue agile et forte, bondissant comme Camille ou domptant un coursier fougueux; telle je l'avais idéalisée, telle je voyais ma blonde cousine. C'était merveille de voir cette jeune fille franchissant avec l'agilité d'une biche les haies et les plates-bandes et faisant fuir le sol sous son pied nerveux.

Ce jeu dura longtemps, et, tout en le suivant de mes yeux avides, je réfléchissais aux folies de notre imagination. Quelques minutes avant, je me représentais Claire apparaissant derrière ses rideaux, préoccupée de moi comme je l'étais d'elle. Hélas! elle jouait avec un chien sans plus penser à moi, sans doute, que si elle ne m'avait jamais vu.

Pendant que je m'unissais par une pensée mé-

lancolique à ces joies de l'innocence que je ne connaissais plus, la vue de M. de Langenais, qui venait d'entrer au jardin, me tira de cette douce contemplation. Il portait un châle sur le bras, témoignage de la sollicitude du père. Claire l'aperçut, et, toujours courant, vint se jeter à son cou. Le père baisa tendrement ce front couronné de toutes les roses de la santé; puis je le vis insister pour envelopper sa fille dans le châle qu'il avait apporté; Claire eut l'air de résister un moment, mais elle se soumit presque aussitôt; je la vis se suspendre au bras de M. de Langenais, étroitement serrée contre lui, et ils se mirent à se promener lentement dans une allée dont le soleil commençait à chasser l'ombre. Que n'aurais-je pas donné pour être à la place de M. de Langenais! Cette réflexion en fit naître une seconde. Que faisais-je là pendant que je pouvais la voir et lui parler? Je me frappai le front avec un geste désespéré, j'avais perdu vingt minutes. En un instant je fus habillé, je descendis l'escalier comme un fou et j'entrai dans le jardin.

Claire me dit en me voyant :

— Ah! mon cousin, on dit que les Parisiens se lèvent à midi : vous donnez un démenti à leur mauvaise réputation.

— Ma cousine, lui répondis-je, à l'avenir, je

suivrai l'exemple que vous me donnez. Je me lèverai avec le soleil, et, si vous le permettez, je viendrai me mettre de moitié dans vos jeux avec Black.

Claire rougit ; Black leva sa tête intelligente, et, croyant que je l'avais appelé, il vint me caresser ; je lui rendis ses caresses avec bonheur ; il me semblait saisir une trace dans ses longues soies tant flattées par la main de Claire. Black, enchanté, se mit à courir de ma cousine à moi, et je l'encourageais à ce jeu, ombre d'une familiarité que j'eusse payée de mon sang.

— Ah ! me dit M. de Langenais, vous avez vu cette petite folle qui court comme un garçon au lieu de se tenir sagement comme il convient à une grande demoiselle.

Je pris la défense de Claire en disant combien elle était heureuse de conserver longtemps cette charmante ingénuité de la jeunesse. Le père m'écoutait en souriant ; il ne se doutait pas du sentiment qui dictait mes paroles.

— Ah ! dit Claire, voilà ma cousine qui s'éveille.

On ouvrait les contrevents de mademoiselle de Langenais.

— Elle est un peu plus Parisienne que vous, dis-je à Claire.

— Oh ! répondit la belle enfant, Berthe veille

très-tard, il lui arrive souvent de lire ou d'écrire bien après minuit.

Claire quitta le bras de son père et se dépouilla du châle dont il l'avait enveloppée.

— Eh bien, dit M. de Langenais, est-ce que tu vas recommencer tes courses?

— Non, mon père, je vais faire un bouquet pour ma cousine.

Je lui demandai la permission de l'aider.

— Ah! s'écria-t-elle naïvement, comme Berthe sera contente!

Cette exclamation me fit mal : la pensée de Berthe était loin de moi. Nous errâmes ensemble à travers les plates-bandes émaillées de fleurs encore humides de rosée; elle m'indiquait les plus belles, je les cueillais et les lui remettais à mesure; en les lui donnant, mes doigts rencontraient sa main, et je me sentais heureux tandis que mon sang brûlait. A dessein, j'allai lentement, afin de prolonger cette innocente joie qu'elle ne soupçonnait pas. Quand le bouquet fut achevé, je cueillis une rose ouverte de la nuit et je la lui donnai.

— Ma cousine, lui dis-je, voulez-vous garder celle-ci?

Ma voix balbutiait en lui disant ces mots si simples, ma main tremblait en lui offrant cette fleur. Elle baissa les yeux, me dit merci en rougissant,

et mit la rose à sa ceinture. Il me sembla que son sein battait plus vite. Était-ce l'amour qui s'éveillait au cœur de la jeune fille?

Quand Berthe descendit, un moment après, elle lui remit le bouquet fait à son intention.

— Tiens, lui dit-elle, j'ai fait le bouquet, et mon cousin l'a cueilli pour toi.

Je fus frappé du regard et du remercîment que Berthe m'adressa. D'après ce que je t'ai dit de sa figure et de ses yeux, tu comprends quelle est la puissance de leur expression.

Je lus dans ses prunelles sombres un contentement profond; elle me sourit avec un abandon que je ne lui connaissais pas, et parut respirer avec joie ce bouquet que j'avais cueilli pour elle. Ces marques de sympathie me causèrent une tristesse irréfléchie; cet intérêt, que je ne pouvais partager au même degré, me causait de l'embarras; pour elle, je sentais une amitié de frère, un respect, un dévouement profonds; mais auprès de Claire seulement j'éprouvais les bouleversements de l'amour.

Berthe devint expansive et presque tendre; elle se révélait sous un jour nouveau. Il y avait dans cette nature si pleine de toutes les hauteurs aristocratiques, si grave, si sévère, il y avait des trésors cachés de doux abandon, et peut-être de l'amour. Elle prit mon bras et s'y appuya doucement; nous

fîmes ainsi quelques tours dans les allées ; le bouquet dont elle respirait le parfum et que j'avais cueilli semblait avoir établi entre nous une intimité soudaine.

Le matin, vers huit heures, le soleil donne sur les portes-fenêtres des galeries de réception où je t'ai dit que sont placés les tableaux de famille. On ouvre régulièrement à cette heure pour combattre l'humidité dans ces vastes pièces inhabitées.

— Venez, me dit Berthe, j'ai l'habitude d'aller là chaque matin ; j'y suis au milieu de mes chères ombres du passé. Notre bon curé de Notre-Dame appelle cela mes faiblesses aristocratiques ; il se trompe : je ne tire de ma naissance aucune vanité ; c'est une charge que Dieu m'a donnée, et c'est ainsi que je considère l'honneur d'être née d'une race antique.

Cette charge m'impose de grands devoirs. Je ne suis point fière des avantages qu'elle peut offrir aux yeux du vulgaire ; mais, quand je me trouve, comme à présent, au milieu du souvenir des aïeux, il me semble que c'est à eux et non à moi que j'appartiens. Dans les familles nobles, l'individu n'est rien, le nom est tout ; l'honneur et le lustre de la maison nous absorbent entièrement. Vous trouverez peut-être ces opinions bien absolues... il m'en coûterait d'y renoncer ; cependant

vous êtes du même sang que moi, tout l'avenir de la famille repose en vous, tout son passé se résume en vous : je me sens disposée à beaucoup de déférence pour votre manière de penser.

Il y avait dans ces paroles, et surtout dans la manière dont elles étaient prononcées, un ton d'intimité, presque de soumission, qui m'impressionna fortement. Était-ce bien ce caractère si fier qui s'inclinait ainsi, cette religion du passé, si entière, si croyante, presque fanatique, qui semblait m'offrir d'abjurer entre mes mains devant la religion de l'avenir! Le regard dominateur de l'héritière des Langenais-Vandoncourt semblait me caresser à travers ses cils à demi baissés. Elle attendait une réponse, je voulais la faire précise, tout en ménageant les susceptibilités si délicates que je lui connaissais.

— Ma cousine, lui dis-je en faisant appel à tout ce que je puis avoir de persuasif dans la parole et dans l'accent, écoutez-moi bien attentivement.

Pas plus que vous je ne tire vanité du hasard de la naissance ; comme vous je crois qu'un grand nom impose de grands devoirs ; cependant je pense que ces devoirs sont devenus moins impérieux depuis qu'une nouvelle forme sociale a consacré l'égalité des droits politiques et supprimé toute aristo-

cratie. Autrefois le gouvernement, les emplois militaires, les charges de la couronne, les parlements, toute la vie publique, étaient le privilége de la noblesse. Le noble naissait avec une fonction ; il avait alors des devoirs exceptionnels.

Il y a cent ans, vos théories sur l'aristocratie eussent été de la plus rigoureuse exactitude; de nos jours, tout est changé. Le noble, n'ayant pas plus de priviléges que les bourgeois, n'a pas de plus austères devoirs. L'étendue du devoir se mesure à l'étendue du droit. Le noble aujourd'hui est aussi bien libéré envers ses ancêtres qu'envers la société politique. Il ne doit au passé que ce qu'il doit à lui-même, se respecter. En ceci le bourgeois doit penser et agir comme le noble, ni plus ni moins.

Les seuls privilégiés de nos jours, ce sont les riches. Eux seuls ont des devoirs exceptionnels envers le peuple, qui est pauvre. Ces devoirs, ma cousine, vous les connaissez, et vous les remplissez noblement.

Je vous ai dit hier : L'aristocratie est morte. Respectons sa tombe, puisqu'elle est celle de nos pères; honorons les aïeux, vouons-leur un culte pieux, pénétrons-nous de leurs exemples; mais ne cherchons pas à renouer une chaîne rompue. L'avenir sera fondé sur la démocratie, ou il n'y aura pas d'avenir. République ou monarchie, la France

demeurera ce qu'elle est, démocratique : c'est ma conviction profonde. Au lieu d'opposer au mouvement social une résistance qui l'empêcherait de se régulariser, jetons-nous franchement dans la démocratie, cessons de faire une vaine parade de nos titres et de nos parchemins ; ne retournons pas au passé, marchons vers l'avenir.

— Mais cet avenir, interrompit ma cousine, y croyez-vous ?

Je courbai la tête, car je crois peu à l'avenir de la France ; cependant je répondis après une pause :

— Notre patrie est en pleine décadence. Ceux qui l'y ont poussée les premiers, ce sont les nobles du dix-huitième siècle ; depuis soixante ans, les bourgeois ont accéléré le mouvement vers l'abîme : avant peu, le pouvoir sera dans les mains de la démocratie pure.

Si la bourgeoisie et la noblesse ne se hâtent pas d'abdiquer et de marcher avec la masse, qu'elles pourraient éclairer, modérer, régler, moraliser, la France verra se lever les jours d'une barbarie nouvelle ; mais si, dès aujourd'hui, nous contribuons, par nos sincères efforts, à féconder l'enfantement démocratique, la France s'ouvre un avenir de prospérité sans limites.

Berthe était restée quelques secondes pensive, appuyée sur une console et le front dans sa main.

Je l'avais vue pâlir pendant cette profession de foi démocratique sortie de la bouche d'un Langenais.

— Mon cousin, me répondit-elle avec l'accent d'une résignation douloureuse, je ne suis qu'une provinciale; je suis restée ici, enfermée jusqu'à ce jour, étrangère au mouvement des idées qui emportent le siècle; vous avez vécu au centre même de tout progrès, au foyer de toute lumière. Vous devez en savoir plus que moi; puis, vous êtes le chef des Langenais.

Il y eut dans ses paroles une tendresse que je ne pouvais méconnaître. L'esprit faisait silence chez ma cousine, le cœur commençait à parler; je la compris et je sentis en moi des mouvements tout nouveaux. Pouvais-je voir sans émotion s'animer et palpiter le marbre de cette belle statue? Berthe de Langenais, accoudée sur une console antique, vêtue de noir, le front légèrement coloré, l'indécision dans ses yeux de feu, m'apparaissait avec un charme que je ne lui connaissais pas.

Ce n'était plus la belle fille au profil sévère qui me parlait appuyée sur un in-folio, dans une bibliothèque immense, lugubre comme une nécropole. Cette créature imposante que je voyais à travers un nuage olympien, sur laquelle il me semblait impossible de porter une main profane, des-

cendait du piédestal où mon imagination l'avait placée ; la statue se faisait femme ; et j'étais, moi, le Prométhée qui venait d'allumer le feu sacré dans ce cœur naguère insensible.

A la vue de mon œuvre, je ressentis un immense mouvement d'orgueil ; je fus transfiguré à mes propres yeux, je me sentis élevé de toute la hauteur que cette femme avait parcourue pour venir jusqu'à moi, qui, la veille encore, me trouvais si petit devant elle. Qui pourra dire la puissance de l'amour-propre satisfait ou blessé sur la direction de nos sentiments? Une heure avant, rien de ce qui ressemble à l'amour ne m'attirait vers cette jeune fille; maintenant il me semblait qu'un épais bandeau m'était arraché et que la lumière se faisait pour ma vue; je sentais mon cœur monter à mes yeux et à mes lèvres; le sang battait dans mes artères, une révolution foudroyante s'opérait en moi. Éperdu et fasciné, je me rapprochai d'elle, je lui pris la main, et je lui dis avec un accent profondément ému :

— Vous avez le cœur admirable comme votre intelligence et comme votre beauté.

J'avais serré doucement cette main, que je sentais brûlante; elle me laissa un instant, non moins émue que moi et pâle comme un lis; je crus qu'elle allait s'évanouir; elle respira mes fleurs, retira

lentement sa main, que j'avais gardée, et s'éloigna en me faisant un geste d'adieu.

Je restai là, étourdi, fou, plein de sa pensée, l'œil fixe et ne voyant plus. La voix de Claire me fit descendre brusquement du ciel sublime où j'étais monté. L'ange blond, debout à quelques pas, dans un rayon de soleil où il semblait flotter, m'appelait de sa voix la plus harmonieuse : je courus à elle.

— Venez, me dit-elle, je veux vous montrer mes fleurs et mes oiseaux.

Je la suivis sans conscience de ce que je faisais.

Elle me conduisit dans un angle du jardin formé par d'épaisses charmilles. Là, sous une toiture vitrée, fermée par des grilles circulaires en fil de fer, une quantité d'oiseaux rares voltigeaient parmi des fleurs mêlées à profusion. Elle ouvrit avec une clef cette volière charmante, et nous parcourûmes ensemble toutes les richesses. Au centre, au milieu d'une pelouse en miniature, un jet d'eau formait un petit bassin dont l'eau miroitait sur un sable doré.

— Tous ces oiseaux me connaissent, dit-elle; ils ont tous un nom et répondent quand je les appelle.

En effet, ces gracieuses petites bêtes accouraient

à sa voix et semblaient se disputer ses caresses; je n'ai de ma vie vu de spectacle plus enchanteur. Dans ce paradis terrestre, chaque fleur est un être animé pour elle et par elle. Elle me racontait leur origine, leur naissance, leur âge, leurs maladies; un jour elle connaîtra leurs amours. Les fleurs et la jeune fille s'identifiaient par une sympathie mystérieuse.

— On ne les cueille jamais, me dit-elle; quelquefois, cependant, quand je veux faire bien plaisir à mon père ou à ma cousine, je leur donne une de ces fleurs.

Berthe venait de me faire oublier Claire; Claire, maintenant, était tout entière devant mes yeux, seule dans ma pensée. O triste nature que la nôtre! faiblesse misérable que notre force! Claire venait de m'arracher au ciel où Berthe m'avait enlevé, mais c'était pour me faire descendre dans un Éden dont elle était l'Ève sans tache.

Je la vis s'arrêter devant un rosier chargé des plus belles roses blanches; elle regarda celle que je lui avais donnée et qui était à sa ceinture; elle hésita, je la compris, et je demeurai là, frissonnant. Enfin, elle choisit parmi les roses la plus belle et la plus fraîche, la cueillit et me la donna en disant :

— Tenez, nous voilà quittes.

— Non, lui dis-je en portant sa fleur à mes lèvres, c'est la rose de Notre-Dame.

Elle rougit comme une églantine, joua sans rien dire avec ses oiseaux; puis, colombe effarouchée, elle courut vers la porte de la volière et s'enfuit à travers les arbres.

Je restai là quelque temps; je marchai, j'allai, je revins, sans but, sans idée, sans aucun sentiment de moi-même. Je murmurais à demi-voix deux noms : Berthe, Claire; je regardais, sans la voir, la fleur qu'elle m'avait donnée; j'étais fou.

Je marchai machinalement quelques minutes. Quand la faculté de penser me fut revenue, je descendis en moi, je vis le chaos de mon cœur, et j'en fus épouvanté. J'aimais, j'aimais éperdument, mais laquelle?

Je courus à la porte de l'hôtel.

— Prévenez, dis-je au concierge, que je ne déjeunerai pas.

Je sortis sans savoir où j'allais, et, la tête perdue, je me mis à errer à travers la ville.

IX

LA RAISON DE LOUIS MONOT

Des sentiments tumultueux, des impressions contraires, s'élevaient en moi violents et confus, et se disputaient mon cœur. Honteux de ce désordre de la pensée, humilié de ma faiblesse, effrayé des passions que je sentais bouillonner, je courus longtemps au hasard, comme si le grand air devait faire sur ma raison l'effet d'une douche glacée sur la cervelle d'un fou; mais cette course effrénée ne me suggérait pas une idée qui fût de nature à calmer mon exaltation : un nom, une figure, une incarnation du scepticisme, une évocation de l'abîme, apparurent soudain à ma pensée, Louis Monot! Louis Monot, c'était l'antidote à toute poésie, la glace sur la passion, la mort contre la vie; je courus chez le procureur de la République.

— Eh! me dit-il en m'apercevant, comme te voilà renversé! que t'arrive-t-il?

Ah! pour moi-même, pour mon honneur, pour ma propre estime, j'ai besoin de te dire l'hésitation dont je fus saisi; suis-je pardonnable d'avoir cédé? Livrer aux commentaires de cette basse nature ces deux jeunes filles si nobles par le cœur, n'était-ce pas les profaner? Je me laissai tomber dans un fauteuil, triste, accablé, ne répondant pas. Monot est de ces gens qu'un instinct jaloux porte à se réjouir du malheur de leurs amis; cependant le ton de sa voix marquait une commisération sincère.

— Mais que t'arrive-t-il donc? s'écria-t-il de nouveau. Est-ce que notre mariage serait manqué?

— Au contraire, fis-je avec accablement.

— Comment, au contraire! Alors que demandes-tu? qu'as-tu?... Je ne suis pas sorcier.

L'intérêt qu'il me témoignait vainquit mes répugnances. Je n'aurais pas dû mettre le pied dans cette maison; mais une première faiblesse n'est jamais que la préface d'une seconde.

— Ecoute, lui dis-je, voici ce qui m'arrive : Berthe de Langenais est une très-belle personne...

— Grande, brune, interrompit Monot, maîtresse femme, un peu bas-bleu, très-pieuse, élevée

par un curé et par trois momies de l'ancien régime. Connu !

— Comment sais-tu cela ? dis-je, un peu froissé de ce ton leste à propos d'une personne pour qui je professais un respect si profond.

— Et ma police ! répondit-il en se rengorgeant.

— Ta police a mal jugé ce qui pour elle est placé beaucoup trop haut.

— Là ! là ! ne te fâche pas. Tu sais que je ne me pique point de poésie ; pour moi tout se réduit à la vile prose, au positif.

— Eh bien, j'épouserai Berthe quand je voudrai.

— Alors qu'attends-tu ? Te plaît-elle ?

— Je ne connais rien de plus parfait sous le ciel !

— Continue.

— Berthe a une cousine...

— Oui, dit Monot, mademoiselle Claire de Langenais, ravissante blonde de vingt ans, faite à ravir, musicienne achevée, pas de fortune. Après ?

J'hésitai de nouveau ; mais, si j'ai les vertus de l'amitié, j'en ai toutes les faiblesses. Et puis, le cœur qui souffre a tant besoin de s'épancher !

— Eh bien, lui dis-je, devine ce qui m'arrive.

— Tu es amoureux de Claire.

— Je les aime toutes les deux.

Monot se renversa dans son fauteuil et partit d'un éclat de rire qui me déconcerta.

— Allons, s'écria-t-il après avoir donné un libre essor à sa cruelle gaieté, l'histoire est ravissante; elle est digne de toi. Délicieux, mon cher, délicieux! Brune ou blonde! Non! brune et blonde; toutes les deux! Ah! c'est charmant!

Je me levai avec colère.

— Ne plaisante pas! m'écriai-je. Ceci est une affaire sérieuse.

— Pardieu! reprit Monot, ceci dépendra de ce que tu vas faire. Ou tu renonceras à te faire aimer de mademoiselle Claire, ou. . . . . .

Mais pourquoi profanerais-je ces pages toutes remplies des plus pures émanations de mon cœur, en reproduisant ici les honteuses déclamations dont cet homme commença par accueillir mes confidences? Il exhuma de nos souvenirs une histoire qui m'est personnelle, et que tu m'épargneras l'humiliation de te raconter.

Armé de ma vie passée, Monot avait raison contre moi : je l'écoutais d'un air sombre et ne répondais pas.

Il continua sur le même ton de persiflage amical :

— Ah! si Saint-Lambert, l'homme fort, était ici, tu l'étonnerais comme tu m'étonnes. Trois jours passés auprès de deux ingénues, entre un chevalier de Malte asthmatique, une vieille coquette

de l'ancien régime, un bonhomme d'émigré et un curé chauvin d'impérialisme, et tu deviens scrupuleux comme un séminariste. Que sera-ce donc dans un mois! Comme te voilà fait, mon pauvre Robert! quelle métamorphose! Le marquis de Langenais, le beau viveur, le casseur par excellence, le Lauzun du boulevard de Gand, le gentilhomme sans préjugés, le héros du cynisme élégant, le voilà! le voilà en adoration platonique devant deux provinciales!

Monot disait vrai. Trois jours à l'hôtel Langenais avaient suffi pour renverser tout l'échafaudage de sophismes et de pauvretés à l'aide duquel j'avais exalté jusqu'à ce jour des vices dont je rougissais maintenant. Accablé à mes propres yeux sous une honte qu'il ne soupçonnait pas, je me demandais si ce double amour n'était pas une volonté du ciel, un juste talion; si je n'étais pas indigne d'aspirer à la main d'un de ces deux anges, et si la justice divine ne me châtiait pas en m'interdisant même l'amour, après m'avoir laissé deviner ses félicités.

Monot ne comprit pas mon silence, et continua sur le même ton railleur :

— Du reste, tu devais en venir là quelque jour; tu as été fanfaron de vice, mais le vice n'a jamais pénétré au delà de ton épiderme. Je te l'ai prédit

cent fois, tu finiras par épouser une bonne femme dans quelque coin de province où tu t'enterras sans rémission dans la tombe du pot-au-feu; tu auras des enfants morveux et criards que tu trouveras charmants; tu seras bon père, bon époux, bon garde national et bon électeur : voilà ton horoscope. Heureusement pour toi, et je t'en félicite, le hasard t'a bien servi. Marquis ruiné, tu trouves une héritière qui, par fanatisme de ton nom, s'immole à toi avec ses deux cent mille livres de rente : je t'en ai déjà fait mon compliment, je te le renouvelle. Va, ajouta Louis Monot en étendant ses deux mains au-dessus de ma tête avec un geste plaisant, que ton curé te bénisse, et que la vertu te soit légère!

Je coupai court à cette verve impitoyable.

— Tais-toi! lui dis-je avec emportement, tu ne conçois que le mal, tu n'as d'éloges que pour l'infamie.

Monot croisa les bras et hocha la tête.

— Mon cher, tu as été malade plus d'une fois, malade longtemps, malade à en mourir; pendant que les gracieux compagnons de tes brillantes débauches te laissaient râler tout à ton aise en disant : « Ce pauvre garçon!... » moi je m'installais à ton chevet et j'y restais nuit et jour.

— C'est vrai, interrompis-je d'une voix sourde,

tu t'es obstiné à me sauver la vie. Mauvais service! Je voudrais être mort.

— Il n'y a, dit Monot avec dédain, que les privilégiés de la fortune et du hasard qui parlent ainsi.

Je lui tendis la main.

— Pardon! lui dis-je, j'ai tort; tu es un ami, c'est vrai; mais je te parle sérieusement, réponds-moi de même. Pourquoi persifler quand tu me vois souffrir?

— Soit, dit Monot en s'asseyant, causons gravement. Tu viens à Dijon pour y épouser ta cousine; l'affaire marche à souhait; le notaire est là, on n'attend que ta signature; la fiancée te plaît, mais il se rencontre une autre jeune fille également ravissante dont tu deviens amoureux, et te voilà comme l'âne de Buridan. A tort ou à raison, tu as abandonné les errements de ta vie passée. Dès ce moment, ta conduite est tracée; tu renonces purement et simplement à mademoiselle Claire. La chose est bien simple. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, comme dit Alfred de Musset, il faut que ta passion soit satisfaite ou refoulée : c'est à toi de choisir.

— Hélas! dis-je avec un profond soupir, je ne sais laquelle je dois préférer; cette indécision me désole; vois-tu, quand je suis à côté de Berthe, je ne vois qu'elle, je demeure enchaîné à cette beauté

surhumaine. Auprès de Claire, je sens toute ma force et toute ma raison s'éteindre dans une délicieuse ivresse. L'air que je respire et qui l'enveloppe me grise comme le hachich des Orientaux ; j'ai les idées les plus absurdes : je voudrais m'envoler avec elle à travers l'espace, je voudrais me coucher à ses pieds et y mourir. Je sens que je mettrais en morceaux tout obstacle qui s'élèverait entre nous ; je tuerais comme un reptile l'homme qui me la disputerait. Oh ! malheur ! malheur ! si quelqu'un se lève entre elle et moi !

La violence de mes paroles impressionna Louis Monot : il devint tout à fait sérieux.

— Mais, me dit-il, comment arranges-tu cette passion nouvelle avec ton mariage futur, arrêté, je crois ?

— Est-ce que je le sais ? Est-ce que tu m'entendrais dire toutes ces folies si je le savais ?

— Comment ! aurais-tu, par hasard, la tentation de renoncer à l'héritière ?

J'hésitai, mon cœur l'emporta.

— Oui, répondis-je.

Monot se leva stupéfait.

— Décidément, dit-il, traite-moi de misérable si bon te semble ; tu es fou, Robert, archi-fou ! Mais tu ne parles pas sérieusement ?

— Si ! je parle très-sérieusement.

— Mais Claire n'a pas de fortune !

— Je le sais.

— Berthe est plus belle, plus instruite, plus spirituelle, plus grande dame. Elle a deux cent mille francs de rente.

— Je le sais.

— Et tu veux renoncer à cet énorme coup de fortune ?

— J'hésite.

— Voyons, me dit Monot avec l'apparence d'un intérêt réel, veux-tu raisonner posément?

— Je suis venu pour cela.

— J'admets de ta part une inqualifiable folie ; je suppose que tu vas épouser Claire. Pure hypothèse, entendons-nous bien ; hypothèse dont la réalité me paraît absurde, inouïe, phénoménale.

D'abord, te voilà brouillé avec mademoiselle Berthe de Langenais : c'est incontestable. La discorde entre dans cette maison si calme ; elle y entre avec la jalousie, avec le scandale, avec le désespoir peut-être ; elle y entre par ta faute, amenée par toi ; là où l'on t'appelait pour ton bien, tu porteras le malheur et le deuil. Ces deux jeunes filles, unies comme deux sœurs, deviennent d'irréconciliables ennemies : c'est toi qui l'auras voulu.

Au milieu de toutes ces ruines, j'admets (autre hypothèse irréalisable) que ton bonheur s'est

fondé. Écoute-moi sans prévention, impose silence à ton cœur, ne consulte pas l'exagération du sentiment, raisonne avec ton bon sens. Te voilà marié : Claire est ravissante, elle a toutes les vertus, toutes les séductions ; tous ces trésors sont à toi, ton bonheur est une longue extase ; cependant la lune de miel ne sera pas éternelle : j'admets qu'elle dure un an, deux ans, dix ans, si tu veux. Tu sais le vers de Musset :

L'amour, ô l'étrange nature !
Vit d'inanition et meurt de nourriture.

A cette heure, tu en es à l'inanition ; où en seras-tu après dix ans de nourriture? Si succulente qu'elle soit, n'en seras-tu pas blasé? L'heure du regret sera venue, et le regret te restera seul, seul, entends-tu bien ? car tu n'auras pas, à la place de l'amour envolé, cette magnifique compensation qui s'appelle la fortune.

— Cet amour dont tu m'annonces la fin, dis-je en secouant la tête, peut devenir la plus délicieuse des intimités.

— Soit, reprit Monot avec calme ; je suppose qu'après dix ans de mariage tu ne sois pas encore blasé sur la beauté de ta femme ; je suppose que tu auras le même plaisir à recueillir les chants de

cette voix charmante ; je suppose que sa conversation conservera pour toi la même nouveauté piquante; je suppose que, dans dix ans, tu subiras le même entraînement que tu subis pour Claire à demi inconnue, poétique et virginale comme une héroïne de ballade. Tu auras des enfants, c'est-à-dire des charges nouvelles ; pour les élever, il faudra de l'argent, en auras-tu ? Tu n'as plus rien, et Claire est aussi pauvre que toi. Mais pour toi, pour ta femme, pour tes enfants, je le répète, il te faut de l'argent ; c'est prosaïque, c'est misérable, c'est abject, ce que je te dis là: mais c'est vrai, vrai comme la vie. Un mari, une femme et des enfants ne vivent pas de l'air du temps, ni même de l'ivresse d'un éternel amour : il leur faut de l'argent, il leur en faut surtout quand le mari s'appelle le marquis de Langenais. Eh bien, voici la question brutale : Où prendras-tu de l'argent ?

— J'en gagnerai, répondis-je avec un air superbe qui fit sourire l'impitoyable Monot.

— Ah! tu en gagneras! J'en gagnerai : c'est bientôt dit! Et comment?

La question m'embarrassa ; cependant je répondis avec assez d'aplomb :

— Tu sais que tous mes essais de peinture ont été encouragés.

— Réduis cette ressource à sa valeur ; pas d'il-

lusions! elle suffirait à peine à te faire vivoter seul d'une existence que tu ne supporterais pas six mois. Y a-t-il en toi l'étoffe d'un grand peintre? C'est possible, mais tu n'oserais l'affirmer. Cite-moi donc un homme de talent qui n'ait pas commencé par de laborieuses études. De tous les arts, la peinture est peut-être celui qui en exige le plus. Est-ce à trente ans, absorbé par un amour qui te rend insensé, que tu crois possible de commencer des études de peinture, c'est-à-dire un travail journalier de dix heures? Réponds.

— J'ai la littérature.

— Surtout en temps de république! mais, dis-moi, quelles connaissances as-tu dans ce monde-là, où tout se fait par la camaraderie? Ignores-tu que les derniers venus sont exploités et que les anciens prélèvent la part du lion? As-tu bien calculé ce qu'il faut d'efforts pour soulever la croûte épaisse de ce béotisme bourgeois qui pèse sur le talent, sur le génie même encore inconnu? Un journal ne publie que des feuilletons signés d'un nom plus ou moins populaire : l'éditeur est un mythe pour le débutant; le lecteur n'achète le livre que sur l'étiquette du nom d'auteur. Hégésippe Moreau meurt à l'hôpital, Escousse et Lebas se sont tués de compagnie, et tant d'autres, mon pauvre Robert!

Crois-moi, pas d'illusions!

— Je puis demander un emploi au gouvernement.

— Lequel? Tu n'as pas d'antécédents, tu ne peux être nommé préfet d'emblée. Tu seras sous-préfet; sous-préfet! trois mille francs d'appointements, quatre, cinq, si tu veux. La bourgeoisie de l'endroit, ameutée contre toi parce que tu es marquis, le journal rouge du chef-lieu te jetant périodiquement la lie de son écritoire, ta femme et tes supérieurs te défendant de te commettre avec l'injurieux folliculaire, l'obéissance passive devenue ta vie : voilà ton bilan! Passons à un autre exercice pour gagner de l'argent. Après?

— Bah! dis-je en essayant de me roidir contre l'évidence, un amour qui remplit la vie est au-dessus de ces misères!

— C'est la folie et non la raison qui parle en toi, reprit Monot. Laisse-moi te disséquer, je te connais. Quel que soit ton amour, il s'éteindra par la possession. Tu te fatigueras de Claire comme tu t'es lassé de tant d'autres : c'est une question de temps. Il est probable que, dans les premiers jours, vous supporterez ensemble et gaiement les privations de la pauvreté; mais cette gaieté factice ne durera pas. Sais-tu ce que c'est que la pauvreté pour en parler si cavalièrement? Ne crois jamais à ceux qui disent qu'on la peut traiter ainsi. Sous le

masque qui rit, il y a la face qui pleure; sous la raillerie contre le destin, telle qu'on la débite en plein vent, dans la parade que nous jouons tous, il y a des convulsions et le blasphème contre Dieu. Que Dieu t'épargne ces tortures, Robert! L'amour, dis-tu, nous met au-dessus de ces misères. Insensé! quoi! tu n'as pas pu vivre seul avec trente mille francs de rente, et tu veux faire subsister, avec la dixième partie de cela peut-être, toi, ta femme et tes enfants!... Quoi! tu as dévoré, en moins de huit années, — un million! — et tu parles de renoncer pour la vie aux jouissances dont l'habitude est devenue ta seconde nature! Toi, le magnifique, le prodigue par excellence, tu acquerras subitement une économie qu'il faudra pousser jusqu'à l'avarice! Habitué du Café de Paris, tu compteras avec ta gouvernante; habitué de l'Opéra, tu renonceras à tout plaisir; tu ménageras tes habits, tes bottes, ton feu, ta lumière; tu ne monteras pas dans l'omnibus pour épargner six sous. Pauvre ami! Après un an de cette vie, tes cheveux auraient blanchi, tu maudirais ce fatal amour, tu maudirais la vie; si la mort venait, tu la bénirais.

Je voulus essayer de répondre, mais les bonnes raisons manquèrent. Louis Monot continua gravement :

— Une jeune fille, noble comme toi, belle comme

une reine, élevée comme une princesse, est venue et t'a dit : « Me voici, je me donne à vous. Votre âme est affamée d'amour, nulle femme n'est mieux faite que moi pour l'inspirer et pour l'éprouver : l'amour, vous l'avez en moi. » Elle t'a dit : « Vous avez des goûts splendides, vous aimez les meubles somptueux, les valets, les chevaux, les chiens, le plaisir sous toutes les formes, le luxe dans tous ses raffinements, cependant vous êtes tellement ruiné, que le suicide vous a tenté. Eh bien, je possède une fortune immense ; cette fortune, je vous la donne. Perdu au milieu de ténèbres sans issue, vous appeliez la mort; je vous ramène à la lumière, et je vous rends à la vie. »

Quoi ! tu peux balancer une minute ! Entre la misère et le luxe, entre une position splendide et une abjection infime, un homme intelligent et fier peut avoir l'incroyable faiblesse de caractère qui te fait hésiter ! Ami, reviens à toi. Ni faiblesse, ni folie, ni absurdité ! sois un homme et non pas un enfant.

Sans répondre et sans lever les yeux, je laissai tomber ma tête dans mes mains. J'étais vaincu.

Monot voulut m'achever.

— Écoute, continua-t-il en appuyant sa main sur mon bras comme pour mieux imprimer en moi l'effet de ses paroles, écoute : avant de lier avec toi dans le sac de la misère une jeune fille charmante

qui ne t'a fait aucun mal, avant de la précipiter avec toi dans un abîme qui va droit aux malédictions et à la tombe, réfléchis, non plus à toi seul, mais à elle.

Dire : « Nous sommes tous deux sans fortune, je ne la fais point descendre et ne lui dois rien, » c'est raisonner dans le faux. Songe que, malgré son peu de fortune, elle a reçu la même éducation que sa cousine, l'éducation d'une héritière, elle a vécu dans un hôtel splendide, servie par vingt domestiques, baignée dans la richesse depuis le berceau.

De quel droit vas-tu l'arracher à cette vie si douce pour lui imposer ta misère? Écoute ta conscience, elle t'accusera. Ta conscience te dira que tu vas sacrifier Claire de Langenais à l'égoïsme de ta passion.

Il est possible que cet ange fasse ton bonheur : mais es-tu bien sûr de faire le sien? Quand tu la verras, si jeune, si belle, si bien faite pour régner dans un salon, pauvre, ternie, mal vêtue, dénuée de tout par ta faute, n'auras-tu donc pas de remords? Ne crains-tu pas qu'un jour elle t'accuse? Ne crains-tu pas qu'elle te maudisse? Prends garde, ami, prends garde. La passion t'aveugle. Dans cet amour, tu vois le ciel pour toi; dans ce mariage, ma raison voit un enfer pour Claire de Langenais.

X

POÉSIE BRUNE

Toute mon exaltation était tombée pièce à pièce sous le positivisme implacable de Louis Monot. Les aspirations du cœur étaient refoulées maintenant sous les glaces de la raison, qui reprenait en moi son empire. Je revenais, honteux de moi-même, presque irrité contre Claire, cause innocente d'une faiblesse que je me reprochais.

Quand la porte massive de l'hôtel Langenais se rouvrit devant mes pas, lorsque mes pieds recommencèrent à fouler ces appartements somptueux où tout flattait si bien mes ardeurs sensuelles de jouissance par la richesse, je me pris à rire de cette niaiserie qui m'avait inspiré de remplacer tant d'opulence par je ne sais quel amour de romance en trois couplets. Les paroles de Louis Mo-

not faisaient leur chemin : le vieil homme reparaissait.

Aujourd'hui que tout est fini, plus de deux mois après, maintenant que le calme a remplacé le désordre de mes idées, je rougis de me rappeler qu'une dureté presque brutale chassa de ma pensée l'ineffable douceur dont Claire l'avait enivrée. Sous l'influence de mon sceptique ami, j'avais retrouvé, dans toute leur crudité, mes théories parisiennes sur le cas qu'on doit faire des hommes, des sentiments, de l'impulsion du cœur; sur la vie, que j'appelais une farce grotesque, indigne d'être prise au sérieux par un homme de tête. « Suis-je donc venu chercher ici des amourettes? me disais-je en montant l'escalier, que je foulais en maître ; à quoi bon l'amour? Ruiné, ce qu'il me faut, c'est une fortune nouvelle, c'est une héritière, fût-elle stupide et bossue. Je la trouve belle, intelligente, impressionnable, et je me laisse aller à la première séduction qui m'arrête : imbécile! »

Au moment d'entrer au salon, je m'aperçus que je portais encore à la boutonnière la rose cueillie par la main de Claire : je l'arrachai vivement et m'approchai d'une fenêtre pour la jeter; mais quelle merveilleuse facilité d'impressions diverses, lorsque des sentiments opposés se disputent la possession de notre âme! Au moment d'accomplir

ce sacrifice, mon cœur battit, je m'arrêtai, je regardai cette fleur avec une tendresse involontaire, et, ne pouvant me résoudre à m'en séparer, je la cachai dans mon sein. — Toujours la lutte de l'esprit et du cœur!

Mes cousines étaient au salon. Je rencontrai à la fois leur sourire, si différent, mais si gracieux sur ces deux visages. Dominé par mes idées nouvelles, je me détournai de Claire, et ne lui adressai que des banalités polies; tous mes regards et tous mes soins furent pour sa compagne. Claire n'eut pas de peine à s'en apercevoir : un étonnement douloureux se peignit dans ses yeux; elle dut se demander intérieurement si elle m'avait offensé; la pauvre enfant ne pouvait me comprendre. Berthe ne remarqua pas ce changement : n'avait-elle pas de moi tout ce qu'elle pouvait désirer? Rien ne rend aveugle comme une affection satisfaite!

Elle me fit d'affectueux reproches sur ce que je les avais abandonnées à déjeuner. Je m'excusai en disant que j'avais à Dijon un ami, M. Louis Monot, procureur de la République, et que j'étais allé déjeuner chez lui. La vérité est que je n'avais pas déjeuné. Les orages du cœur s'accommodent mal des soins matériels de la vie.

— Vos amis sont les nôtres, me dit Berthe,

M. Louis Monot sera le bienvenu à l'hôtel Langenais.

Cette fière fille de si grande maison, ouvrant à mon ami Monot ce salon presque inaccessible, me donna la mesure des progrès que j'avais faits dans son affection et du dévouement qu'elle porterait à son seigneur et maître.

La conversation continua entre Berthe et moi, très-affectueuse, pleine de prévenances de sa part, mais un peu contrainte de la mienne ; cependant je finis par y apporter une gaieté nerveuse. Claire, à qui mon changement ne pouvait échapper, était devenue très-pâle. Pour elle ou pour moi, elle se mit au piano et joua un morceau dont j'avais fait un grand éloge. Au lieu des félicitations pleines de chaleur que je lui avais adressées la veille, je me renfermai dans un compliment poli. Fidèle aux leçons de Louis Monot, je continuais avec une persistance féroce à briser cet amour naissant.

Berthe m'avait offert, la veille, de me faire visiter les curiosités de Dijon, M. de Langenais nous accompagna ; Claire prit un prétexte pour ne pas sortir. On était au mois de septembre, deux heures venaient de sonner ; nous parcourûmes Dijon par un temps d'une douceur extrême. Berthe avait pris mon bras et s'y appuyait presque avec abandon ; jamais sa parole ne m'avait semblé plus en-

traînante, sa beauté plus achevée. « Est-il bien possible, me disais-je de temps en temps, que j'aie eu la pensée de renoncer à cette ravissante femme? »

Nous vîmes ensemble les principales églises, les vieux couvents convertis en ateliers, les anciens hôtels de la noblesse parlementaire, veufs aujourd'hui de leurs anciens maîtres. A chaque monument elle attachait une chronique, une histoire, une légende. Ses récits, très-simples d'expression, revêtaient en passant par sa bouche un coloris poétique. De ma vie je n'ai entendu raconter avec cette suave éloquence; je ne pouvais me lasser ni de l'écouter ni d'admirer sa belle physionomie, toujours si calme et si noble.

— Tenez, me dit-elle en passant devant une vaste maison flanquée de tourelles et qui date du quinzième siècle, il y avait ici, autrefois, ce que nos pères appelaient une aumône. Cette maison, propriété d'un échevin fort riche qui mourut sans enfants, fut affectée par testament à une fondation dont voici l'objet: un certain nombre de vieillards sans ressources y étaient logés et nourris; c'était là ce que vos théoriciens appellent les invalides du travail.

Trois fois par jour, les pauvres du quartier venaient à cette porte s'asseoir sur les bancs de pierre que voici; on leur distribuait à chacun une abon-

dante nourriture; à certaines époques, on leur donnait une pièce d'argent. A cette maison le fondateur avait attaché une rente pour subvenir à son entretien et à l'aumône. Des legs nombreux vinrent successivement se joindre à cette rente et augmenter l'importance d'une bonne œuvre dont les pauvres de Dijon ont profité pendant quatre cents ans.

Quand vint la Révolution, la rente fut confisquée et la maison elle-même devint un bien national. Les avocats, les mauvais nobles et les bourgeois imbéciles qui s'appelaient alors la nation se sont emparés ainsi des biens des pauvres dans la France entière; les doctrines spoliatrices et la faveur dont elles jouissent parmi le peuple sont la juste conséquence du vol commis par l'Assemblée constituante.

Ce bien national, volé au peuple par des avocats, au nom du peuple même, revendu à vil prix sous la Terreur, est devenu ce que vous voyez : un industriel en a fait une fabrique; vous pouvez lire son enseigne au-dessus de la porte, et, sous le badigeon de l'enseigne, vous apercevez les vestiges d'une croix. Aujourd'hui les pauvres entrent encore dans cette maison, mais c'est pour y travailler treize ou quatorze heures par jour moyennant un salaire insuffisant; si l'ouvrage manque, ou si la

santé s'en va, l'ouvrier misérable rencontre la charité moderne sous la forme d'une affiche placardée à ce mur.

Elle me montrait l'affiche que j'avais déjà vue près de Notre-Dame.

— Voilà bien, ajouta-t-elle, le caractère des deux époques. Autrefois, le pauvre venait à cette porte, et on lui disait : « Voici du pain, voici des vêtements, voici du bois, voici la maison de Dieu qui console les affligés. » Aujourd'hui, on affiche au même lieu, en face des mêmes misères : « La mendicité est interdite. »

— Ma cousine, lui dis-je en hésitant, car je disais une banalité, le travail est la loi des sociétés modernes.

— Mon cousin, me répondit-elle en souriant, Dieu a dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; » la loi du travail est antérieure aux sociétés modernes, antérieure de l'âge entier du monde. La société chrétienne, renversée par la Révolution, proclamait aux pauvres la loi du travail, mais elle obligeait les riches à observer la loi de charité. En attendant que l'avenir ait tenu les promesses dont on nous berce, je conserverai dans mon cœur une vénération profonde pour le passé qui pourvoyait avec tant de sollicitude à la subsistance des pauvres.

— Oui, m'écriai-je, mais que d'abus!

— Je ne le nie pas, mais l'abus doit-il nous empêcher de rendre hommage à l'esprit d'une institution? Que de gens qui, pour un petit abus, jettent des cris d'aigle, et qui, pour d'immenses bienfaits, n'ont pas un éloge. L'abus! c'est le cheval de bataille de tous les intrigants.

Du reste, ajouta-t-elle avec une grâce charmante, croyez bien que je désire ardemment la réalisation de l'ordre nouveau que vous entrevoyez dans l'avenir. Ma naissance et ma noblesse de sang ne m'empêchent pas d'être avant tout une fille chrétienne.

Plus loin elle me fit arrêter devant un édifice d'apparence monumentale marqué au cachet du dix-septième siècle.

— Là, dit-elle, il y avait un collége. La Révolution en a chassé les élèves, proscrit et massacré les professeurs. On demande aujourd'hui l'instruction gratuite pour tous. Elle existait avant la confiscation du domaine ecclésiastique, et le nombre des écoliers était deux fois supérieur à celui de notre temps. Cependant la France n'avait alors que vingt-cinq millions d'habitants. Et que diriez-vous si je vous montrais qu'en réalité l'instruction publique dépérissait depuis deux cents ans? Pendant le moyen âge, cette époque si peu connue et tant ca-

lomniée, les princes, les évêques, les communautés, ne négligeaient rien de ce qui pouvait encourager l'enseignement. Des fondations sans nombre sont là pour l'attester, et les furibondes déclamations de nos révolutionnaires n'empêcheront pas que cela soit. Non-seulement l'instruction était partout gratuite, mais encore il n'y avait pas de collége qui ne fût doté d'un grand nombre de bourses toujours réservées à des élèves pauvres qui les avaient méritées par une aptitude reconnue. Les bourses n'étaient pas alors, comme elles sont aujourd'hui, une faveur, une monnaie électorale, un instrument de corruption à l'usage des gouvernements.

Toute difficulté s'aplanissait devant les écoliers sans fortune ; la loi les affranchissait des charges de l'impôt, eux et les objets de consommation nécessaires à la vie. Pour citer une ville entre plusieurs, Avignon possédait avant la Révolution sept collèges, où l'instruction était donnée gratuitement. Aujourd'hui elle n'en a qu'un, où le monopole universitaire vend fort cher une instruction détestable.

En vérité, c'est une amère plaisanterie que d'oser dire, comme on le dit chaque jour, aux applaudissements des aveugles de la bourgeoisie : « Aujourd'hui l'instruction publique ouvre à tous toutes les carrières. »

Quelle niaiserie! Est-ce que, depuis l'alphabet

jusqu'au diplôme de docteur, l'État ne prélève pas sur l'instruction une foule d'impôts iniques? Est-ce que l'écolier n'est pas obligé de payer pour avoir le droit d'apprendre? Et, s'il faut payer et dépenser dix mille francs au moins avant d'être avocat, l'instruction, dans notre prétendu siècle d'égalité, n'est-elle pas le privilége du riche?

Que voulez-vous donc que je dise de mon temps lorsque je le compare à celui où l'écolier fils de mendiant, mendiant lui-même, pouvait suivre tous les cours d'une université, depuis les écoles élémentaires jusqu'aux études les plus transcendantes? L'écolier misérable, fils du dernier des paysans et du plus pauvre, n'avait aucune honte à demander l'aumône dans un temps où l'aumône ne dégradait pas. Étudiant pauvre, il demandait au riche, et le riche s'honorait en lui facilitant les moyens de cultiver une intelligence qui, plus tard, devait servir utilement la patrie. On ne sait pas aujourd'hui jusqu'où s'étendait la sollicitude du moyen âge en faveur des écoliers. Voici un fait caractéristique :

Dans l'université d'Avignon dont je vous ai parlé, la reine Jeanne avait institué une *banque des écoles*. On y prêtait de l'argent aux écoliers pauvres, studieux et bons sujets. Cet argent était hypothéqué sur leur avenir. Montrez-moi, dans ce qui se passe aujourd'hui, quelque chose de pareil. La Révolu-

tion a fait bien des ruines, et tous ces débris sont retombés sur le peuple.

J'écoutais avec ravissement cette muse du passé, chantant les bienfaits de la société chrétienne. Tu vas t'étonner d'entendre une femme parler ainsi, et peut-être ne peux-tu pas apprécier cette hauteur de caractère et d'esprit, toi qui vis dans un pays où la femme ne s'élève jamais au-dessus des devoirs de fille, d'épouse et de mère. Il n'en est pas ainsi dans notre terre des Gaules, où, depuis les prêtresses qui célébraient dans les forêts les mystères druidiques, la femme a conservé l'habitude de s'illustrer par le génie aussi bien que par la vertu.

En devisant ainsi sur les splendeurs éteintes et sur les misères nouvelles, nous atteignîmes l'ancien logis du roi, construit sur l'emplacement d'un palais des ducs de Bourgogne, palais dont il reste quelques vestiges.

Ma cousine me proposa de voir le musée : on y monte par un escalier qui s'ouvre dans la grande cour de cet édifice. Beaucoup plus occupé de l'écouter et de la regarder que d'inventorier les curiosités du département de la Côte-d'Or, je vis seulement celles qu'il lui plut de me montrer.

Sa préoccupation pour le passé éclatait dans toutes ses paroles, ainsi que son mépris pour notre siècle si vain, d'autant plus orgueilleux peut-être

qu'il est, en réalité, plus ignorant, plus bas et plus mauvais.

Dans la cage de l'escalier sont appendues des tapisseries représentant la ville assiégée par les Suisses, ces robustes montagnards dont les fourches et les fléaux avaient porté de si rudes coups à l'armure des ducs de Bourgogne.

— A cette époque, me dit-elle, rien n'était plus ordinaire que le courage civil. Voici des bourgeois qui défendent eux-mêmes leur ville. Aujourd'hui le bourgeois vend, achète, et ne demande qu'à dormir tranquille : il se cache derrière le soldat qui se bat pour lui. De ce fait, je conclus à l'abaissement du courage civil depuis la Révolution.

Un des premiers objets qui nous frappa fut un buste en marbre de Bonaparte premier consul. Peut-on voir une tête de Bonaparte et ne pas s'arrêter?

— Que reste-t-il de lui? me dit-elle avec tristesse. Le nom de Napoléon est désormais immortel comme ceux d'Alexandre, de César, d'Attila, comme celui de tous les conquérants.

J'exprimai à ma cousine cette pensée que Bonaparte avait eu mission d'achever la ruine de l'aristocratie et d'opérer violemment le mélange des éléments sociaux, nécessaire à l'organisation de la démocratie.

— Dans vos idées, me répondit-elle, vous avez raison : ce pouvait être la destinée providentielle de Bonaparte. Voyez quel sentiment inflexible et dominateur dans les traits de ce visage, ajouta-t-elle en me désignant le buste dont je t'ai parlé : la prédestination est écrite sur les lignes de ce marbre.

A côté d'une copie des *Gladiateurs*, d'Agasias, ce magnifique bronze auquel la vie même semble ne pas manquer, elle me fit lire sur le livret, à propos d'une statue moderne : « Donné par M. le ministre de l'intérieur à la ville de Dijon, à la sollicitation de M. Saunac, député. 1841. »

— Voilà, me dit-elle, à quelle dégradation les arts sont réduits en province. Du temps que la Bourgogne possédait ses états et son parlement, Dijon n'avait que faire des présents de Paris. Nos savants, nos architectes, nos sculpteurs et nos peintres étaient au milieu de nous, travaillant pour nous, encouragés par nous, et tirant de nous leur illustration. Aujourd'hui que toute vie politique, civile, artistique, s'est retirée de la province, il faut qu'un député ventru *sollicite* auprès de M. le ministre de l'intérieur l'envoi, au musée de Dijon, d'une statue détestable de je ne sais quel sculpteur languedocien ou normand.

Ma cousine avait raison de trouver la statue détestable : elle appartenait à cette école qui confond

presque toujours avec la beauté et la grâce l'exagération de certaines formes et l'indécence du maintien.

Ce musée est plein de copies en marbre, en plâtre et en peinture, ce qui nous donna lieu de comparer notre époque à celle où toutes les œuvres d'art étaient si achevées, qu'on ne sait aujourd'hui rien de mieux que de les imiter. De ce fait encore ma cousine concluait à la décadence, et s'en autorisait, pour abaisser l'orgueil de ce siècle impuissant à créer, où ne se voient plus que de stériles imitateurs.

Je lui fis observer que les œuvres indigènes ne manquaient pas non plus; mais quelles œuvres! Tout rapin, pourvu qu'il soit originaire de l'endroit, semble avoir sa place marquée au musée. Mon observation la fit sourire.

— Il y a, me dit-elle, entre les œuvres de mes compatriotes contemporains et celles de leurs prédécesseurs la même distance qui sépare le gouvernement de la Côte-d'Or de la province de Bourgogne. Ah! comme vos révolutions ont abaissé mon beau pays!

J'admirai longtemps les tableaux ou retables d'autel sculptés pour Philippe le Hardi par Jacques de Baerze, sculpteur flamand; elle me fit leur histoire et m'en donna l'explication avec sa science habituelle; en fille pieuse de la Bourgogne, elle

connaissait et glorifiait sa patrie, et je t'ai dit quel charme poétique elle savait donner à ses récits.

— Voyez, me disait-elle, le travail d'ornementation qu'on savait inventer et exécuter dans le quatorzième siècle. Il est vrai qu'aujourd'hui on copie et l'on travaille supérieurement; mais qu'est devenu le génie de l'invention?

Dans la salle voisine ont été transportés les tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean-sans-Peur, couché sur le marbre auprès de sa femme Marguerite de Bavière. Ils sont là, les mains jointes et les yeux au ciel, dans la capitale de leur duché, devenu chef-lieu de département. Leur épitaphe se termine par ces mots : « Veuillez dévotement prier Dieu pour leurs âmes. »

— Voilà, me dit ma cousine, où tout venait aboutir dans ces siècles de foi religieuse, à la prière, à la soumission, à l'espérance. Si le prince avait en lui les passions fougueuses de l'homme, elles étaient puissamment tempérées par la foi du chrétien.

En face de ces tombeaux se dresse une statue de Bossuet. Si la vie était rendue à tous ces marbres, que de choses l'éloquent évêque n'aurait-il pas à dire à ces deux princes après tant de révolutions!

Il était près de six heures quand nous rentrâmes à l'hôtel. Une douce intimité s'établissait de plus en plus entre Berthe et moi, toujours grave de sa

part, respectueuse de la mienne ; mais je sentais bien que, si Claire n'eût pas existé, aucune femme n'aurait eu la puissance de rien distraire de cette affection déjà si grande. M. de Langenais suivait avec intérêt les symptômes de l'harmonie qui s'établissait entre nous.

Le soir Berthe me dit après un instant de réflexion :

— Mon cousin, je crains de vous avoir fait employer votre après-midi d'une façon bien sérieuse.

— Mais, ma cousine, répondis-je en riant, vous me croyez donc bien frivole?

— Oh! non, je ne vous fais pas cette injure; mais je crains encore que vous n'ayez trouvé singuliers, de ma part, ces longs récits historiques et philosophiques. Ces choses-là ne conviennent pas trop à une femme.

Je protestai du contraire avec d'autant plus de sincérité que j'étais encore tout rempli du charme de sa parole.

— Je voudrais, ajouta-t-elle, pouvoir, comme Claire, vous chanter les airs que vous aimez, être gaie comme elle, joyeuse, charmante, femme en un mot comme elle.

— Ma cousine, m'écriai-je vivement, les qualités de mademoiselle Claire se rencontrent partout; mais les vôtres vous placent en dehors de toute

comparaison. On peut aimer votre cousine ; mais vous, on ne peut que vous adorer. Claire, c'est la poésie blonde ; vous êtes la poésie brune, la poésie grave et sereine marquée au cachet de Dieu.

XI

POÉSIE BLONDE

Le lendemain, comme la veille, une inquiétude indéfinissable m'éveilla presque avec le jour ; je me sentais dominé par de vagues tristesses dont un instinct secret me faisait redouter de rechercher la cause. Comme la veille, je vins à ma fenêtre, et, à travers la vitre, je regardai vers l'appartement de mes deux cousines. Plus forte que ma raison, ma première pensée fut pour Claire ; déjà ses contrevents étaient ouverts : comme les oiseaux, cette charmante enfant courait au-devant du soleil. J'abaissai mes yeux vers le jardin : elle n'y était pas, et je m'attristai de son absence, livré à l'instinct du cœur qui faisait errer mes yeux des fenêtres ouvertes au jardin désert.

Tout à coup je me sentis tressaillir : une robe blanche bien connue venait d'apparaître sous l'épaisseur des arbres. La veille, je l'avais vue courir bondissante et joyeuse à travers les allées ; aujourd'hui elle marchait lentement, la tête inclinée, le regard fixe. Qu'avait donc cette jeune fille? Le brusque changement de mon humeur avait-il suspendu l'élan de cette nature si gaie? Tu sais, mon ami, comme l'imagination va vite quand on aime; je descendis rapidement l'escalier; en une minute je fus dans le vestibule, la main sur la porte qui mène au jardin ; là, je m'arrêtai, n'osant aller plus loin. Les raisonnements de l'inflexible Monot me revinrent à la mémoire. Insensé! qu'allais-je faire? Je rallumais à plaisir dans mon cœur un feu qu'à tout prix il fallait éteindre, j'achevais de porter le désordre dans cette innocence que mon devoir me commandait de respecter. Les sinistres prédictions de Monot se dressèrent devant moi comme autant de spectres ; je reculai, je m'appuyai contre un pilastre et je restai là, caché.

A travers la porte vitrée, je voyais la charmante enfant. Son attitude n'avait pas changé; Black, le bel épagneul, qui, pour la première fois peut-être, la voyait ainsi, ne comprenait rien à cette tristesse inaccoutumée ; le noble animal marchait lentement à côté d'elle, oreilles et tête basses. De temps

à autre, il cherchait la main de sa maîtresse; du bout de son museau, il poussait quelques jappements comme une question ou un reproche, mais elle ne répondait pas. Je la vis, à plusieurs reprises, lever les yeux vers le haut de l'hôtel. Était-ce mes fenêtres qu'elle cherchait ainsi?

Insensiblement le calme m'était revenu; mais, prompt à m'exagérer ma faute, je sentais dans ma conscience le remords du mal que j'avais causé. « Voyons, me disais-je, il faut réparer cela; si j'étouffe en moi cet amour, que je rende du moins un peu de repos à ce cœur troublé par mes folies. Certes, ce n'est pas de l'amour qu'elle a pour moi, pas encore du moins, cela ne peut pas être; mais n'est-elle pas déjà loin de ces limites que l'amitié ne peut franchir impunément? Aussi, pourquoi échanger des roses avec une jeune fille qu'on ne veut ni épouser ni séduire? quelle folie! Allons, réparons au profit de l'amitié les sottises que j'ai failli faire au profit de l'amour. »

J'entrai dans le jardin; le sable très-fin de l'allée etouffait le bruit de mes pas, et j'étais déjà bien près lorsque Claire m'aperçut : joie ou surprise, elle fit un mouvement; je la vis rougir, puis pâlir. Black bondit vers moi; l'intelligent animal sentait que je rapportais la gaieté à sa belle maîtresse. Comme si j'avais pu lui donner le change et me

tromper moi-même sur la nature des sentiments qui nous agitaient, je pris une contenance dégagée, pitoyable comédie que je jouais envers moi-même. Pourquoi sommes-nous réduits à feindre ainsi dans les occasions les plus sérieuses? Pourquoi garder si longtemps le masque lorsque le visage n'a rien à cacher?

— Ma cousine, lui dis-je en riant du bout des lèvres, il m'est impossible de vous précéder, vous êtes comme les fleurs, qui s'ouvrent aux premières caresses de l'aube. Avez-vous bien dormi?

— Bien, mon cousin, je vous remercie.

Ses traits, un peu fatigués et pâles, attestaient le contraire. Si le sourire était encore sur mes lèvres, il était déjà bien loin de mon cœur.

— Mais, lui dis-je en affectant toujours une gaieté que je n'avais pas, hier vous faisiez assaut de vitesse et de gaieté avec votre fidèle Black. Aujourd'hui vous marchez aussi gravement que mademoiselle Berthe.

— Ce pauvre Black! fit Claire en jetant à l'épagneul un regard compatissant.

Insensiblement l'émotion surmontait mon calme d'emprunt; je la regardai d'un air interrogateur, elle baissa les yeux.

— Vous n'êtes pas aujourd'hui comme hier : vous êtes triste, lui dis-je à voix presque basse.

— Mais non; vous vous trompez, répondit-elle en essayant de sourire.

J'aurais voulu la consoler; mais comment? Pour la ramener à des idées plus gaies, il m'eût fallu plus de calme, plus de dissimulation, plus d'empire sur moi-même, ou, si tu le préfères, moins d'amour pour elle. Je continuai maladroitement à chercher sa tristesse là où je savais bien qu'elle n'était pas.

— Avez-vous perdu, lui demandai-je, quelqu'un de vos volatiles chéris?

— Non, mon cousin, toutes mes petites bêtes se portent bien.

Je subissais, sans m'en apercevoir, l'attraction que j'avais éprouvée dans l'église Notre-Dame avant même que j'eusse aperçu ses traits ravissants. As-tu quelquefois été frappé par ces épidémies soudaines qui terrassent en quelques minutes la plus robuste santé? As-tu senti le poison des fièvres subites de ton pays s'insinuer dans tes veines et révolutionner ton sang en moins de temps qu'il ne m'en faut pour écrire ces lignes? ou plutôt t'est-il arrivé, dans les neiges de ces montagnes que tu as parcourues sous les tropiques, de passer du brouillard glacé qui couronne leur sommet dans les régions brûlantes qui s'étendent à leur base? L'impression physique dont tu te souviens, je la

ressentais moralement : tout mon sang refluait vers ma poitrine, mes lèvres se séchaient, mes yeux se voilaient, un fluide irrésistible m'enveloppait rapidement de la tête aux pieds et me livrait sans défense à mes sensations tumultueuses de la veille. Hélas! toutes mes belles résolutions si péniblement arrêtées se fondaient l'une après l'autre, et je demeurais désarmé, abandonné à toutes mes faiblesses.

— Écoutez, lui dis-je enfin, laissant à ma voix ses vibrations les plus sympathiques; vous avez quelque chose; je sais ce que vous avez, mais je n'ose le dire.

Mon émotion l'avait gagnée; je vis cette belle enfant s'y livrer avec un abandon qui acheva de me vaincre; je ne raisonnais plus, je sentais. Elle leva vers moi ses beaux yeux, purs comme le ciel, et, d'une voix émue, comme une sœur à son frère, elle me dit ceci :

— Mon cousin, que vous ai-je fait?

Partout ailleurs que dans ce jardin ouvert à tous les regards, je crois que je serais tombé à ses pieds.

— Oh! ma cousine, m'écriai-je avec explosion, vous ne m'avez rien fait! Pardon! c'est moi qui suis un mauvais cœur, un fou, un insensé!

Elle tourna vers moi son regard étonné, fixe

comme l'innocence. Au moment de déchirer devant elle le voile qui lui cachait encore l'état de mon âme, une hésitation de la conscience, un nouveau remords glaça l'aveu sur mes lèvres; j'essayai de nous sauver tous deux en m'immolant à ce calme, que je ne pouvais troubler sans crime.

— Ma cousine, dis-je avec effort, car ce n'était pas la vérité, j'ai le caractère mal fait. Vous m'avez vu d'abord attentionné, prévenant, joyeux près de vous comme il convient à un parent, à un ami; puis, tout à coup, vous me trouvez distrait, froid, presque impoli, et je m'aperçois que vous en êtes affectée. Hélas! oui, ce sont des inégalités d'humeur dont je suis honteux et tout désolé. En vérité, j'ai bien besoin d'indulgence et de pardon. Voyez-vous, notre éducation de Paris gâte l'esprit le meilleur. Nous prenons l'habitude de ne penser qu'à nous. Alors il nous arrive souvent de blesser même les personnes que nous aimons. Ayez pitié de mon mauvais caractère, ma cousine; dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

Je lui tendis la main; elle y mit la sienne avec un abandon naïf.

— Non, me dit-elle, non, je ne vous en veux pas; mais moi-même je craignais de vous avoir contrarié; moi aussi j'ai un mauvais caractère.

— Vous, un mauvais caractère! vous êtes une perle de perfection et de bonté.

— Non, non, dit-elle en secouant la tête d'un air de mutinerie charmante, je n'ai pas un bon caractère : je sais bien que je suis capricieuse comme vous. Nous ne sommes pas meilleurs l'un que l'autre, allez, mon cousin; mais vous m'avez fait bien de la peine.

— Dites-moi que vous me pardonnez.

— Je ne vous en veux pas, répondit-elle avec un sourire plein d'une angélique douceur; maintenant que je connais votre caractère, je vous plaindrai, mais je ne me fâcherai plus.

Ses beaux traits, encore un peu voilés par ce premier nuage, reprenaient leur habituelle sérénité; heureux de la voir ainsi, je sentais une joie folle monter et déborder en moi.

— Et ce pauvre Black, lui dis-je en riant, est-ce que nous ne le consolerons pas aussi? Voyez comme il vous regarde et comme il attend le signal de vos jeux de sylphide.

Elle sourit à Black, mais elle rougit un peu à la pensée de ces courses dont j'avais été témoin.

— Vous me rendez toute honteuse, me dit-elle avec un air de doux reproche; on me traite comme une enfant. Non, je ne veux plus courir; c'est fini.

La jeune fille se révélait par ce mot. Il lui fal-

lait désormais autre chose que des jeux sur l'herbe avec un épagneul. Il y eut un silence.

— Comment vont ce matin vos petites bêtes et vos fleurs? lui demandai-je.

— Je ne les ai pas vues d'aujourd'hui.

— Cependant vous n'y manquez jamais.

— Oh! jamais!

« Pourquoi donc, me disais-je à part moi, n'y est-elle point allée? Un autre sentiment commence-t-il à remplacer cette affection de l'enfance? Ai-je pu si rapidement faire autant de mal à cette naïve créature? Il ne faut qu'un regard et qu'un mot pour allumer d'inextinguibles amours. »

— Eh bien, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous y accompagner?

Elle parut hésiter, mais une seconde à peine; précédés de Black, qui bondissait en avant, nous prîmes le chemin de la volière.

Comme la veille, ses charmants volatiles l'accueillirent avec des chants et des battements d'ailes. On eût dit une fée dans un de ces palais fantastiques décrits par les vieux conteurs. Comme la veille, elle les appelait l'un après l'autre par leurs noms, les caressant et les baisant de sa lèvre rose. Je la suivais, parlant à peine, absorbé dans la contemplation de son idéale beauté. Cette volière peuplée de fleurs a son ouverture au levant, le soleil

la saluait de ses premiers feux et couronnait de ses rayons le front pur de cette belle fille.

Chacun de ses mouvements était une grâce, soit qu'elle marchât, foulant à peine le sol, soit qu'elle demeurât assise dans quelque position abandonnée, soit que je la visse s'agenouiller auprès d'une fleur ou sur les bords de ce bassin rempli d'une eau limpide que peuplaient d'autres habitants; la santé, la force, la jeunesse, tout l'éclat d'un généreux sang, resplendissaient dans sa personne. C'était la fille de la terre, pareille à ces mortelles de la Bible pour qui les anges épris abandonnèrent le ciel. La Grèce païenne eût fait d'elle une prêtresse de Diane ou de Vénus; l'éducation religieuse lui avait donné toutes les grâces spiritualisées qui parent la vierge chrétienne.

La nature s'était plu à l'embellir des formes splendides qu'illustrent la palette des peintres et le ciseau de la sculpture; les leçons du christianisme, l'exemple de la famille, le souvenir des aïeux, avaient environné la statue de leurs chastes voiles; l'influence de ces grandes idées avait communiqué son caractère immatériel à cette beauté terrestre. Quand une jeune fille a respiré la vertu sur le sein de sa mère, quand elle en a pris les leçons au foyer de la famille, quand elle a, matin et soir, prié au pied de son lit, quand elle a marié ses

chants au chant du prêtre sous la voûte sainte des temples, quand elle a purifié sa vie de chaque jour dans les épanchements de la confession, il se répand autour d'elle un parfum délicieux de cette pudeur qui ne s'apprend pas; son front revêt un rayonnement de chasteté qui commande le respect; sa voix trouve des accents d'une douceur infinie; son regard toujours serein laisse apercevoir des profondeurs mystérieuses qui semblent une aspiration vers les cieux : ainsi m'apparaissait Claire de Langenais.

Simple, naïve, ignorant tout de la vie, ne sachant pas où finissait l'amitié, ou pouvait commencer l'amour, elle se livrait sans réserve au sympatique entraînement qui la portait vers moi. Sa tristesse avait disparu; la gaieté de l'innocence était revenue dans ses traits avec tout son abandon. Elle me prenait par la main pour me faire voyager dans ce labyrinthe de fleurs, sans se douter que le contact de cette main si fraîche mettait mon sang en révolution. Quelquefois, après m'avoir redit le nom et les aventures d'un petit oiseau du Brésil ou de l'Inde, après l'avoir caressé de ses chastes baisers, elle l'approchait de mes lèvres sans comprendre que ces familiarités allaient me rendre fou.

Nous demeurâmes ainsi près d'une heure dans ce paradis harmonieux, verdoyant et parfumé, elle

causant, chantant et riant ; moi la suivant sans conscience de moi-même, absorbé dans une contemplation muette, livré sans réserve au charme de mes rêves insensés.

Quand il fallut nous retirer, je la vis s'arrêter devant un rosier comme pour y cueillir une fleur; elle hésita et se détourna de l'arbuste en me jetant un regard mutin. Je me rapprochai d'elle et je lui dis avec un accent de supplication contenue :

— Ma cousine, vous me laissez partir sans me donner une fleur?

— Vous ne paraissez pas y tenir beaucoup, me dit-elle avec un air de reproche.

— Oh! m'écriai-je avec douleur, que dites-vous là?

Elle répondit d'un ton un peu radouci, mais où perçait le souvenir de sa blessure :

— Vous n'avez pas gardé cinq minutes celle que je vous ai donnée hier.

Je portai la main dans ma poitrine, où je l'avais cachée la veille, où je l'avais remise le matin, et je l'en arrachai presque violemment.

— La voici! m'écriai-je avec explosion.

Mon geste, mes regards pleins de feu, ma voix tremblante d'émotion, cette fleur ainsi cachée dans mon sein, produisirent sur cette sensitive un effet immense : je la vis frissonner, rougir et pâlir.

— Pardon! me dit-elle en relevant ses yeux baissés, pardon!

Et aussitôt, s'inclinant sur le rosier, elle choisit avec un soin extrême la plus belle, la plus fraîche de ses fleurs; elle la cueillit et me la donna.

Je la portai religieusement à mes lèvres, et je lui dis en cherchant à deviner sa pensée :

— Je voudrais avoir quelque chose à vous donner, ma cousine.

Je tenais encore à la main la fleur de la veille, fleur fanée, mais fanée sur ma poitrine, fleur toute chargée des effluves de l'amour. Claire leva vers cette rose symbolique ses beaux yeux chargés de langueur, mais elle ne répondit pas. Obéissant à une force mystérieuse plus puissante que la volonté, je lui tendis cette fleur; elle la prit en pâlissant, et je sentis sa main glacée quand elle effleura la mienne.

Un nuage passa devant mes yeux, je fis un mouvement vers elle; mais je m'arrêtai, calmé par l'excès même d'une émotion que j'éprouvais pour la première fois. Tant que j'avais pu douter si mon affection serait partagée, il y avait eu dans mes sentiments une âpreté, un désordre, dont je n'étais pas maître; maintenant je ne pouvais douter : Claire, innocente comme l'enfance, venait de me révéler une sympathie dont elle ignorait la na-

ture, mais dont je sentais qu'elle ne s'affranchirait plus. Une fois en possession de mon bonheur, je n'avais plus qu'à le savourer en paix. Dans cette communion de sentiments avec la douce créature que je t'ai dépeinte, toutes mes impressions revêtaient une suavité que je croyais impossible. Combien de fois, dans les jours de mon égarement, n'avais-je pas proclamé que l'amour, affranchi des emportements de la passion, est une vaine chimère! Eh bien, la chimère était une vérité.

Quand nous sortîmes de la volière, je ne vis plus ma fleur dans la main de ma cousine; mais pourquoi m'en serais-je inquiété? Une voix secrète ne me disait-elle pas que de mon cœur elle était passée sur le sien?

La veille, enthousiasmé par le brillant génie de Berthe de Langenais, j'avais été frappé de la poésie sérieuse et mâle qui resplendissait dans cette muse du passé. J'avais dit à cette fille aux cheveux noirs, à la voix vibrante, au regard profond, aux récits sévères, évoquant des spectres et des ruines, laissant tomber sur des tombeaux de funèbres oraisons : « Vous êtes la poésie brune. » De même j'aurais pu dire à cette autre jeune fille, éclatante comme un rayon, chantant avec les oiseaux, souriant parmi les fleurs, bondissant au milieu des prés, livrant à l'air ses cheveux d'or : « Vous êtes la poésie blonde. »

Cette idée, bizarre peut-être, se développa dans mon esprit, et, pour moi, Berthe de Langenais, imposante comme le souvenir, devint la poésie brune; Claire, la bien-aimée, riante comme l'espérance, s'appela la poésie blonde.

XII

LE PORTRAIT

Après la scène que je viens de raconter, quand je me trouvai seul, recommencèrent mes perplexités : bien que la nature en fût changée, leur violence était demeurée la même. Entre Berthe et Claire, mon cœur n'hésitait plus, mais la raison balançait encore. Si je me posais cette question : Quelle est celle que je préfère? aucun doute ne m'était permis; mais, lorsque des hauteurs abstraites du sentiment je descendais dans la vie réelle; quand je me disais : Il faut épouser Claire, la série des raisonnements impitoyables de Louis Monot me revenait en mémoire. L'homme positif n'avait révélé qu'avec trop de justesse les désastres qui m'étaient voilés par la poésie de l'entraînement. Que faire?

Le regret de renoncer à une grande fortune, aux satisfactions du luxe, aux avantages sociaux de la richesse, à la puissance qu'elle attribue, s'effaçait de ma pensée pour n'y laisser d'autre sentiment que les joies d'un amour rempli de promesses. L'influence morale de cette jeune fille si pure, la contagion de son exemple, me gouvernaient déjà d'une manière presque absolue. Je me sentais purifié au contact de cette chasteté ; mes rêves, dégagés de l'avidité brutale que tu leur as vue, n'aspiraient plus qu'au bonheur tel que je l'entrevoyais dans son amour. Mais, en me rappelant sur le terrain des choses positives, la raison m'y terrassait, et je me disais en frémissant : « Impossible! »

Louis Monot m'avait laissé pour adieu ces mots terribles :

— Dans cet amour où ta passion voit le ciel, ma raison voit un enfer pour Claire de Langenais.

Et toutes ses paroles me revenaient en mémoire, prenaient un corps dans mon imagination, et je les voyais danser autour de moi comme des spectres, avec des rires amers. Oh! s'il ne se fût agi que de moi! Métamorphosé comme je l'étais depuis deux jours, soutenu par une force morale voisine de l'exaltation, les rigueurs de la pauvreté ne m'eussent point effrayé; mais je me sentais pris d'une désolation sans mesure à la pensée que je

précipiterais ma bien-aimée dans l'abîme auquel j'étais voué.

« Eh ! triple insensé ! me disais-je alors, il y a quelques années encore, tu avais une fortune, une grande indépendance; Dieu t'avait fait cette rare faveur. Au lieu de comprendre les devoirs qu'elle impose, tu en as stérilement abusé; tu t'es abandonné, tête baissée, aux plus banales folies; tu as jeté ton dernier écu dans un verre le jour de ta dernière orgie. Quoi ! si je n'avais pas gaspillé cette fortune, rien ne s'opposerait à mon mariage ! Demain, j'épouserais Claire, demain le monde me serait ouvert, je pourrais l'emmener avec moi partout où il lui plairait de me dire : Allons ! J'aurais pu lui faire une existence pleine de repos et de bien-être. Rien, rien, ne s'opposerait à mon bonheur; et parce que je me suis laissé dépouiller comme un niais de tout ce qui faisait ma force, maintenant, la vie m'est fermée. Ah ! c'est justice ! »

Ma tête tomba dans mes mains, et je me mis à pleurer. Après ces lamentations sur des choses materielles, des scrupules singuliers se dressaient dans mon esprit. Je me disais :

« Mais qui suis-je donc pour aspirer à la main de Claire ? J'ai vécu sept ans dans ce Paris qui est un enfer et une fournaise d'ignominie, et voilà que je veux unir ce passé à celui d'une enfant pure

comme les anges. Je me suis fait gloire de mon cynisme : j'ai tout nié, tout blasphémé ; j'ai jeté ma santé, mon or, mon cœur, mes nuits et mes jours sous les pieds de viles courtisanes qui ont foulé tous mes trésors de jeunesse, et j'ose penser à ceci, que je deviendrai le mari, l'amant de cette jeune fille simple comme les fleurs, sainte comme le paradis !

« Quoi ! matériellement ruiné, moralement flétri, j'ose me bercer de pareilles espérances ! »

Tu vois, mon ami, quels nuages s'amassaient en moi ; mais, produits par une impression violente, ils ne tardaient point à céder à une impression contraire. J'étais entre deux états qui, chacun, produisaient leurs effets : l'isolement et la vue de Claire. Dans l'isolement, je retombais sur moi-même et sur mon sujet de désolation ; quand j'étais devant elle, un regard de cette charmante fille faisait évanouir toutes mes douleurs ; dans ce regard, je lisais le pardon à côté du repentir. Ainsi fut-il au moment où je la revis.

Elle était au salon avec son père et Berthe. Délicieux instants, ceux que je passais ainsi près de ces trois personnes ! J'y trouvais des impressions de paix et d'élévation morale ; jamais calme plus profond n'aurait pu se révéler à moi, si l'amour ne m'avait causé de secrets bouleversements.

Berthe, assise sur une causeuse, passait sa main

blanche dans la chevelure d'or de sa cousine, dont la tête était à demi renversée sur son épaule; Claire, ainsi posée, rappelait le disciple bien-aimé reposant sur le sein du Sauveur des hommes.

— Oh! comme vous êtes bien ainsi! m'écriai-je, quel délicieux petit tableau on ferait avec vos deux têtes!

— Mais, mon cousin, dit Berthe en souriant, vous dessinez, si je ne me trompe; vous peignez même parfaitement.

— Parfaitement est de trop, ma cousine.

— Dessinez-vous au pastel? me dit Claire en se levant à demi.

— Un peu.

Claire bondit hors du salon et revint presque aussitôt avec une boîte de pastel et du papier de toutes couleurs.

— Allons. me dit-elle, il faut subir les conséquences de votre aveu.

— Les conséquences seront pour vous surtout, qui allez poser.

— Comment, poser!

— Mais, oui, ma cousine, poser. N'est-ce pas vous et mademoiselle Berthe qui m'avez donné l'idée de prendre les crayons, quand je vous ai vues toutes deux poser pour un si joli groupe?

— Allons, fit Berthe, il faut nous exécuter. Quant

à moi, je poserai sans peine; mais toi, dit-elle à Claire, toi qui ne peux rester en place, ce sera plus difficile.

— Moi, dit Claire en s'asseyant, je serai plus sage que toi. Nous allons voir.

J'arrangeai les deux cousines comme je les avais vues en entrant, et je m'établis en face d'elles, prêt à mettre dans cette esquisse tout mon talent et toute mon âme.

Oh! mon ami, quel groupe délicieux, quelle inspiration pour un peintre, pour un sculpteur ou pour un poëte! Quel chef-d'œuvre pouvait sortir de ce modèle! Berthe, vêtue de noir, comme toujours, coiffée avec des nœuds de rubans cerise, légèrement renversée sur le dossier de la causeuse; Claire, toute en blanc, cheveux dorés, la tête appuyée sur l'épaule de sa cousine, enveloppée par un de ses bras, tandis que leurs mains se joignaient sur leurs genoux. Il y avait dans le salon un camellia blanc chargé des plus belles fleurs; j'en détachai deux que j'arrangeai moi-même dans les bandeaux de ses blonds cheveux.

Comme ma main tremblait, et comme elle-même était à la fois confuse et joyeuse pendant que je la parais ainsi!

Malgré le sans-façon un peu brutal avec lequel Louis Monot a ravalé mon talent de peintre, tu sais

comment je manie le pastel. Je me sentis réellement inspiré, l'ébauche naquit sous mes doigts avec une rapidité merveilleuse ; M. de Langenais, placé derrière moi, poussait des cris d'admiration où je trouvais l'assurance de mon succès. Tout à coup une autre voix se fit entendre derrière moi, qui disait comme M. de Langenais :

— Très-bien ! parfait ! frappant !

Cette voix était celle du curé de Notre-Dame, entré sans que je m'en fusse aperçu.

Il s'établit sur un fauteuil, à quelque distance, de manière à pouvoir observer à la fois les modèles et le peintre. Je ne pris pas garde à cette disposition stratégique de l'ancien colonel de cuirassiers de la garde. J'avais, en vérité, bien autre chose à remarquer dans ce moment !

Le travail que j'exécutais me permettait d'envelopper du regard, pendant des heures entières, les deux perfections qui posaient devant moi ; un champ libre s'ouvrait aux vagabondages de mon esprit et de mon cœur ; je voyais Berthe, grave, sereine et belle, avec les yeux d'un artiste ; je ne pouvais regarder Claire qu'avec la pensée de l'amant. La pauvre enfant comprenait sans doute, dans mes regards, cette langue éternelle que nul n'enseigne et que nul n'a besoin d'apprendre, parce que Dieu l'a mise au fond de tous les cœurs ; elle la comprenait,

car plus d'une fois je la vis embarrassée et rougissante.

Conçois-tu mon bonheur, à moi, qui l'aimais éperdument et qui étais en droit de lui dire :

— Ma cousine, regardez-moi.

C'est-à-dire, laissez-moi dévorer tout à mon aise vos yeux, que je n'ai encore pu rencontrer que par surprise ; ne les baissez jamais, alors même que vous rencontrerez les miens tout chargés d'amour.

Oh ! comme pendant cette heure délicieuse avaient disparu de mon esprit toutes les préoccupations de la vie réelle ! comme je m'abandonnais à la fougue de cet entraînement ! comme ma pensée parcourait librement d'impossibles horizons ! Pourquoi ne peut-on pas mourir après de tels enivrements, et s'enfuir avec ce qu'on aime vers les sphères rêvées d'un bonheur inaltérable et sans fin !

Tout ce que ma pensée voyait, tout ce que mon cœur sentait, fut traduit par mes regards éperdus ; Claire me comprenait, je le voyais à sa rougeur, aux agitations de son sein, qui battait sous la mousseline blanche. Si, de loin, en loin une idée rapide me reportait aux impossibilités, aux terreurs qui, naguère, m'avaient arraché des larmes, maintenant je la rejetais, je n'y voulais plus songer, je fermais les yeux. Claire était ma vie et mon bonheur ; y

renoncer me devenait impossible; la mort mille fois m'eût été moins à redouter que sa perte.

Au bout d'une heure, je rendis la liberté à mes cousines; mon travail était fini; tracée dans le feu de l'inspiration, l'ébauche de ces portraits inachevés recevait un cachet de vie et de vérité qu'une exécution plus complète eût peut-être affaibli.

J'eus d'abord la pensée de ne me point dessaisir de ces deux portraits; mais je les abandonnai à M. de Langenais, en pensant que nulle force humaine ne me ravirait celui des deux modèles, que déjà je considérais comme à moi.

A ce moment, le curé de Notre-Dame m'aborda, doux et grave, et me dit :

— Monsieur de Langenais, j'ai besoin de causer avec vous; allons faire un tour au jardin.

Il y avait quelque chose de particulièrement sérieux dans la voix de ce vieux prêtre; j'en fus saisi brusquement, et, sous l'empire d'une émotion solennelle que je ne m'expliquais pas, je descendis avec lui. Le vieillard s'appuya sur mon bras, et ni l'un ni l'autre nous ne rompîmes le silence, jusqu'au moment où nous arrivâmes dans la grande allée plantée de marronniers séculaires; de là on pouvait apercevoir au loin et de tous côtés; nul ne viendrait ou n'entendrait sans être vu : notre conversation ne devait pas avoir de témoins.

— Mon ami, me dit le vieux prêtre en abaissant sur moi un regard fixe que je ne soutins pas, vous êtes en train de commettre une folie.

Ces mots furent comme un coup de tonnerre au milieu d'un rêve. Je le compris, il avait tout deviné; le sang afflua vers mon cerveau, j'eus deux secondes de vertige. On m'eût accusé et convaincu d'un crime, je n'aurais pas été plus confondu. Qu'allait me dire ce prêtre? Je balbutiai péniblement :

— Une folie ! quelle folie?

— Mon ami, reprit affectueusement le bon vieillard, je vais m'expliquer très-clairement, quoique vous m'ayez déjà compris. Vous me connaissez, j'ai vingt-cinq ans de service militaire, et je suis prêtre. Vous pouvez voir en moi tout à la fois le curé de Notre-Dame et le colonel de cuirassiers; au soldat et au prêtre, un homme comme vous doit parler avec confiance. De plus, je suis, vous le savez, l'ami de votre famille ; j'ai vu naître vos deux cousines, je les ai baptisées, je leur ai donné l'éducation chrétienne qui fait les épouses fidèles et les bonnes mères de famille; ce sont mes filles adoptives. Vous semble-t-il que j'aie quelques droits à m'occuper de leur bonheur? Le croyez-vous?

— Oh ! monsieur, répondis-je avec feu, nul plus que vous n'a ce droit. C'est plus qu'un droit, c'est un devoir.

— Bien ! me dit-il, bien, mon enfant ! Vous me permettez de vous parler avec une franchise absolue ?

— Je vous le demande.

— Eh bien, écoutez-moi. Vous êtes en train de commettre une folie. Voici comment :

Vous êtes venu pour voir et apprécier votre cousine, mademoiselle Berthe de Langenais. Vous êtes venu pour l'épouser dans le cas où, des deux parts, il y aurait eu convenance mutuelle de personnes, de goûts et de sentiments. Vous l'avez vue, vous l'avez trouvée belle ; vous l'avez entendue, vous l'avez jugée ce qu'elle est, supérieure par l'intelligence ; vous avez cherché à pénétrer le secret de son cœur, et vous avez rencontré ce cœur tel que vous pouviez le désirer dans une épouse aimée. Vous vous êtes dit : « A part toute considération de fortune, j'épouserai ma cousine, parce qu'elle convient à mon goût, à mon intelligence, à mon cœur. » Vous vous êtes dit cela ?

— C'est vrai.

— Berthe vous a jugé de son côté ; vous lui avez plu, et d'autant mieux que vous aviez cherché à lui plaire ; comme vos regards et vos paroles ont exprimé une affection que vous ressentiez alors, elle vous rend aujourd'hui cette affection. Ce n'est plus par convenance de famille, c'est par goût qu'elle

vous donne sa main. M. de Langenais regarde ce mariage comme arrêté. Dans notre esprit, à tous, l'avenir de Berthe est fixé, et fixé par vous.

Eh bien, maintenant, vous aimez Claire de Langenais.

— C'est vrai, répondis-je de l'air d'un homme qui marche à la mort.

— Bien! vous êtes franc. S'il n'y avait d'affection que de votre part, je m'en inquiéterais moins, parce que vous êtes homme; vous avez du caractère et surtout de l'honneur. Si l'on vous demandait un sacrifice, monsieur de Langenais, vous sauriez le faire.

Je baissai tristement la tête. Il poursuivit avec lenteur :

— Mais vous avez déjà causé beaucoup de mal à cette pauvre enfant.

— Quoi! vous croyez?... lui dis-je, comme s'il m'eût été possible de douter.

— Je ne crois pas, me dit-il, j'en suis sûr.

Quel sentiment d'affreux égoïsme l'amour allume en nous, mon ami! Dans cette affirmation : « Je suis sûr que vous avez fait beaucoup de mal à cette pauvre enfant, » je trouvai l'occasion d'une âpre jouissance. A tout risque et à tout prix, avant tout, je voulais être aimé d'elle. En recueillir une certitude nouvelle, c'était ma joie.

— Oui, continua le bon vieillard, dont ici je buvais les paroles, j'en suis sûr. Pendant que vous faisiez ce portrait, j'ai suivi vos regards et je vous ai deviné; mais j'ai observé aussi le visage de l'enfant, et je n'ai vu que trop bien les désordres de son pauvre cœur. Le mal est fait, malgré vous, je n'en doute pas, mais il est fait. Comment le réparer? Il faut y aviser ensemble.

En admettant que le mariage avec Berthe puisse être rompu, ce qui me paraît difficile, à moins de briser un cœur qui déjà vous appartient, vous ne pouvez songer à épouser Claire. Elle n'a point de fortune, et vous n'en avez pas non plus. Humainement, ce serait une folie.

— Mais, lui dis-je, ce n'est pas vous certainement qui ferez consister le bonheur du mariage dans un rouleau d'or?

— Non, me répondit-il avec empressement, non, certes pas; et, s'il m'était bien démontré que votre mariage avec Claire est déterminé par des causes providentielles, loin de m'y opposer, je le favoriserais de tout mon pouvoir.

— Eh bien, lui dis-je avec entraînement et le regardant en face, il est providentiellement arrêté que Claire sera ma femme. Je l'aime éperdument, et je n'aime qu'elle!

Toutes les considérations de fortune, je les ai

pesées, je les ai mises en balance du bonheur qui m'est promis. Si elles m'ont arrêté, c'est pour Claire et non pour moi. Mais vous l'avez élevée, vous la connaissez; répondez-moi vous-même : Claire sera-t-elle capable de supporter les privations de la médiocrité avec l'époux qu'elle aura choisi?

— Oh! Claire sera la femme forte de l'Évangile; mais vous?

— Moi, je l'aime!

— Je ne puis vous laisser courir, les uns et les autres, à l'aventure d'un entraînement irréfléchi. Vous-même, en homme d'honneur et de raison, vous devez attendre. Je ne reconnaîtrai pas de signes providentiels au mariage que vous désirez si je n'ai bien constaté, de part et d'autre, une affection réciproque, très-calme, très-sérieuse, très-enracinée, une affection chrétienne.

Du reste, ajouta-t-il en hochant la tête, il est possible que M. de Langenais vous refuse sa fille.

Je bondis comme s'il m'eût blessé.

— Me refuser sa fille! et pourquoi?

— Mais, d'abord, vous n'avez pas de fortune : le père peut s'inquiéter sur votre avenir à tous deux.

Je grinçai des dents contre moi-même : il avait raison.

— Puis, ajouta-t-il, M. de Langenais a les scrupules d'un homme d'honneur. Il vous a vu venir ici pour épouser sa nièce. Vous êtes chez elle et non chez lui ; toute la ville connaît nos projets; il a déjà la conviction que c'est une affaire arrêtée ; vous-même avez fait naître en lui cette conviction ; il aime Berthe comme sa fille, et il voit bien que Berthe, dont les sentiments ont une grande énergie, vous a déjà donné tout son avenir dans une pensée qui ne changera pas. M. de Langenais se laissera-t-il arracher un consentement qui fera le désespoir de sa nièce? Vous devez en douter, tout comme moi.

J'étais atterré.

— Voyons, continua-t-il, soyez homme. Voulez-vous suivre mon conseil?

— Parlez.

— Mais là, dit-il en souriant, comme si j'étais votre confesseur et que vous fussiez le plus soumis des pénitents?

— Parlez ! parlez ! lui dis-je avec un douloureux effort. Si je dois sacrifier ma vie, mon bonheur, tout enfin, au repos de ces deux jeunes filles, je suis prêt ! Je les aime toutes deux, l'une comme une sœur, et l'autre... l'autre...

Je fondis en larmes. Le bon vieillard attira sur son cœur ma poitrine soulevée par les sanglots.

— Pauvre enfant! me dit-il en laissant tomber lui-même une larme sur sa joue, vous l'aimez donc bien?

Mes pleurs répondirent pour moi.

— Calmez-vous, continua-t-il après un silence; tout s'arrangera. Dieu est bon. Écoutez-moi, voici mon avis; vous le suivrez; il y va de leur repos.

Ne laissez rien transpirer, ne faites rien qui puisse augmenter l'affection que cette pauvre Claire a déjà pour vous; soyez réservé vis-à-vis d'elle; mettez un voile sur vos yeux. Je vous demande quelques jours, quelques jours seulement; me le promettez-vous?

Je fis un signe d'assentiment.

— J'ai votre promesse, je m'y confie. Demain je verrai Claire et sa cousine; je sonderai ces deux cœurs que vous avez blessés et qu'il faut guérir. Allons, soyez calme, et tenez votre promesse. Je vais prier pour vous et pour elles.

XIII

SAINT-LAMBERT

Quand le dîner nous eut réunis comme d'habitude, je m'efforçai de ne rien laisser paraître de la tristesse où m'avait jeté cette conversation ; mais j'étais effrayé maintenant de ma position vis-à-vis de Berthe et de l'affection qu'elle me témoignait, cause probable d'une catastrophe douloureuse entrevue par mon imagination. Le visage de mes deux cousines avait revêtu cette mélancolie rêveuse qui s'éveille avec un premier amour. Il y eut, de part et d'autre, une affectueuse réserve; on parla peu, mais que de choses cependant sous le voile de nos phrases inachevées!

Un incident inattendu me délivra de l'obligation où j'étais de passer la soirée à l'hôtel Langenais : au dessert, un domestique me remit une carte de

visite timbrée du nom de Saint-Lambert ; elle portait au verso : « J'ai besoin de toi ce soir. — *Hôtel du Parc.* »

— Voici, dis-je à mes cousines, qui me privera du plaisir de passer la soirée avec vous.

— Ah ! M. de Saint-Lambert? s'écria Claire, celui que j'ai vu chez lady Blakstone.

— Lui-même, ma cousine.

— Allons, dit Berthe, l'amitié a des devoirs qu'il faut respecter; nous vous rendons votre liberté.

Je trouvai Saint-Lambert à l'*hôtel du Parc*, tel que je l'avais laissé à Paris, toujours calme et la lèvre relevée par un sourire sceptique. A quelque événement sérieux qu'il fût mêlé, je n'ai jamais surpris d'émotion dans cette nature brûlante au-dessous, froide à la surface.

— Que viens-tu faire à Dijon? lui demandai-je en entrant.

— Rien, me répondit-il ; je passe.

— Pour aller?

— En Suisse et en Italie. Et toi?

— Moi, je suis ici pour ce que tu sais.

— Quand te maries-tu ?

— Bientôt.

En ce moment, la porte s'ouvrit ; c'était Louis Monot.

— Vous allez dîner avec moi, nous dit Saint-Lambert.

— Merci, répondis-je, j'ai dîné.

— Quant à moi, dit Monot, j'accepte sous condition ; n'oublions pas que je suis ici procureur de la République. La tempérance est une vertu forcée de la magistrature.

Saint-Lambert essaya vainement de recommencer avec Monot la scène de la Maison-d'Or ; le magistrat fut intraitable; il ne but que de l'eau rougie et de la tisane de Champagne.

— Je veux profiter de l'occasion, dit Louis Monot, pour renouveler à notre ami Robert ma mercuriale de l'autre jour.

Je compris que Monot allait mettre sur le tapis mon histoire avec mes deux cousines; cette idée me déplut, car la dignité de ces deux jeunes filles devait en souffrir, mais j'ai toujours été faible avec mes amis : Monot me comprit.

— Sois tranquille, dit-il, je serai sérieux. Monsieur de Saint-Lambert, voici ce qui se passe : Mademoiselle de Langenais, belle comme Proserpine et riche de deux cent mille francs de rente, est éprise de M. son cousin, ici présent. De qui croyez-vous que le cousin s'avise d'être amoureux? De mademoiselle Claire de Langenais, madone du Titien, mais madone sans fortune. Qu'en dites-vous?

Saint-Lambert me jeta un regard de commisération sardonique.

— Pauvre Robert! me dit-il, la province te gâte.

— Non, répondis-je avec humeur, elle me rend moins mauvais. Je n'ai plus aucun goût pour les folies de notre jeunesse.

— Les pires folies, observa Louis Monot, ne sont pas celles qui se font à Paris.

— Je voudrais bien savoir dans quelle catégorie tu placeras la perte de ma fortune.

— Perdre un million sur l'asphalte est une sottise, sans aucun doute; en repousser quatre qui veulent se donner est bien autrement absurde.

— Claire est étonnamment jolie, fit Saint-Lambert.

Dans sa bouche, cet éloge me déplut; Saint-Lambert continua :

— Tu l'épouseras, tu n'auras pas le sou; mais il te restera, dans dix ou quinze ans, le souvenir de tes bucoliques et une femme qui aura été jolie. Qu'est-ce que la fortune, après tout? Tu en as largement usé pendant sept ans : maison montée, dîners, soupers, femmes, chevaux, chiens, et tout l'attirail d'un luxe effréné; bah! cela ne donne que des tracas; parlez-moi d'un quatrième étage mansardé, tenu par une bonne ménagère.

Satisfaire tous ses caprices, même les plus ridicules, beau plaisir, en vérité! parlez-moi d'une lutte perpétuelle contre tous ses désirs, même les plus légitimes.

Rien n'est embarrassant comme une bourse pleine; ce doit être une préoccupation très-amusante que celle de ces pauvres diables dont toute l'intelligence s'applique à essayer de joindre les deux bouts. Il y a des gens qui, pour de l'or, épouseraient une sorcière, quitte à prendre ensuite une maîtresse à l'Opéra; il y en a qui bravent héroïquement la misère pour avoir le bonheur de dire : « Mon ange! » à une jolie fille qui deviendra grand'mère.

Monot se mit à chantonner :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

L'ironie mordante de Saint-Lambert m'avait trouvé sans défense. Allais-je retomber sous l'influence de ces deux démons? La Providence ou le hasard vint à mon secours.

Le dîner était fini, la table enlevée, les cigares allumés. Un garçon vint dire à Saint-Lambert :

— Madame demande monsieur.

Il se leva visiblement contrarié, et sortit.

Me voici arrivé à l'épisode terrible de mon his-

toire; je l'abrégerai en supprimant beaucoup de détails, mais je ne puis me dispenser de te le raconter, parce qu'il a fortement influencé sur ce que j'appelle ma conversion.

Tu n'as pas oublié que Saint-Lambert habitait, depuis plusieurs mois, aux environs de Fontainebleau, et qu'il s'était introduit chez Lady Blakstone à la faveur d'un accident dramatique, raconté plus haut par Claire de Langenais. Mes pressentiments ne me trompaient pas : la séduction de lady Blakstone était le but de Saint-Lambert, et ce but, il n'avait que trop bien réussi à l'atteindre. Lui-même nous fit l'histoire de sa vie pendant cette période; il nous retraça tous les piéges dont il avait enveloppé cette malheureuse femme; ainsi que je l'avais bien compris, son dévouement lors de l'incendie, cette belle action qui impressionna si vivement les hôtes de l'hôtel Langenais, n'avait été qu'une monstrueuse comédie.

Florentine, incapable de céder à une séduction vulgaire, attachée à ses devoirs par la noblesse même de son caractère, avait subi l'entraînement des belles âmes pour tout ce qui semble généreux et grand. Saint-Lambert s'était drapé dans un byronisme d'emprunt que l'imagination romanesque de la jeune femme avait pris au sérieux.

Il s'était donné pour une âme ardente, blessée

dans ses aspirations par les glaces de la vie réelle, abreuvée de toutes les désolations, fatiguée du monde et presque de la vie, considérant avec calme une tombe prochaine et plus d'une fois appelée dans les heures du désespoir. Ainsi s'étaient éveillées dans le cœur de Florentine des sympathies dont elle n'avait pas calculé les dangereuses conséquences.

Il vint un jour où Saint-Lambert, les yeux pleins de larmes factices, le visage pâle et la voix brisée, put lui dire : « Oh ! si je vous avais rencontrée plus tôt, s'il m'eût été donné de vous dire : « Voilà « ma vie, voilà mon cœur, voilà ma destinée ; laissez-moi vous aimer et commencer à vos pieds « l'oubli d'un passé plein de ténèbres, la jouissance « d'un avenir illuminé par vous ! » quel bonheur sans limites ne m'auriez-vous pas donné ! Combien n'aurais-je pas eu de bénédictions pour cette existence que je maudis, maintenant surtout que vous m'avez révélé la possibilité de semblables délices ! »

Il vint un jour où Florentine écouta ces paroles brûlantes et n'imposa pas silence aux lèvres qui les proféraient ; il vint un jour où elle soupira comme Saint-Lambert, un jour où elle pleura comme lui. Il vint un jour où elle laissa s'échapper les amertumes de son propre cœur ; un jour où

elle s'écria comme lui : « Oh ! pourquoi ne vous ai-je pas rencontré avant le mariage fatal qui s'élève entre nous ? Hélas ! faut-il que je traverse la vie sans amour, et que j'enchaîne à jamais mon inféconde jeunesse au cœur flétri d'un vieillard que je ne puis aimer ! »

Le jour où elle fit cette confidence, Florentine fut perdue.

Saint-Lambert n'était pas homme à reculer sur le terrain qu'il avait si laborieusement conquis ; il acheva d'égarer par d'adroits sophismes cette sensibilité romanesque. « Vous vous êtes mariée, lui disait-il, sans conscience de l'acte que vous alliez accomplir ; vos parents vous ont sacrifiée à un grand nom, à une grande fortune ; on a disposé de vous, mais votre cœur vous est resté ; on n'a pas pu s'en emparer et le donner à cet homme. Là où le cœur n'est pas, nul n'a le droit de vous obliger à demeurer ; vous êtes maîtresse de vous-même, et nul ne peut vous empêcher de reprendre votre liberté.

« Non, Dieu n'a pu bénir l'union de la jeune fille avec l'homme à cheveux blancs. L'union que toutes les bénédictions du ciel fussent venues sanctifier et parer, c'est la nôtre, l'union de la jeunesse avec la jeunesse, de la foi avec l'espérance, de l'amour avec l'amour. Ce que les hommes ont lié,

nous avons le droit de le délier ; ce que Dieu eût béni, Dieu le bénira.

« Ce que le monde peut appeler une faute, notre conscience doit nous en absoudre. Que nous importe le monde et que nous font ses jugements? Est-ce pour lui que nous vivons ou pour nous?... Laissons là le monde, les envieux et les méchants; fuyons, et qu'il nous oublie comme nous voulons l'oublier nous-mêmes. Oui, fuyons de la France, loin de l'Europe s'il le faut ; nous irons chercher un beau ciel où la nature soit demeurée telle que le Créateur l'a faite, et là vous pourrez vous donner sans remords à l'époux que votre cœur a choisi. »

Il vint un jour où Florentine, fascinée par les enivrements de ce langage, oublia sa famille et le monde; l'œuvre de la séduction était consommée. Une nuit, elle se trouva, presque sans savoir comment elle y était venue, dans une voiture qu'entraînaient des chevaux de poste ; Saint-Lambert était auprès d'elle et l'emportait à travers les ombres.

Je n'ai pas voulu te rapporter textuellement notre conversation : ma plume se serait refusée à reproduire le cynisme complaisant qui présidait au récit de Saint-Lambert ; je t'ai raconté la séduction de lady Blakstone telle que je la vois et non

telle qu'il nous la dépeignait. Crois-tu qu'il en vint jusqu'à se vanter du ferme propos où il était de l'abandonner aussitôt que sa fantaisie serait satisfaite!

Monot lui-même s'en étonna.

— Ainsi, dit-il, vous la planterez là un de ces quatre matins?

— Comme ce bout de cigare, dit Saint-Lambert; j'aurai cette faiblesse. Du reste, je crois son mari très-capable de venir me la réclamer.

— Un vieillard de soixante-cinq ans? dis-je d'un air de mépris qui tombait sur Saint-Lambert.

— Passés; mais qui tire le pistolet avec une précision merveilleuse.

— Et s'il te tue?

— Ce sera bien joué, dit Saint-Lambert avec un naturel parfait.

— Et bien mérité. Mais si c'est toi qui le tues?

— Eh bien, ce ne sera pas le premier.

— La mort d'un vieillard te portera malheur.

— Bah! je ne suis pas superstitieux.

Cet audacieux étalage de vices commençait à m'épouvanter; je me sentais mal à mon aise en présence de cet homme rempli de séductions, et que, pendant si longtemps, j'avais considéré comme le meilleur de mes amis. Une funeste école

de romanciers et de poëtes a cherché, dans ces derniers temps, à revêtir le vice des couleurs les plus brillantes, à poétiser, à réhabiliter presque le crime ; elle n'a que trop bien réussi. L'époque n'était pas éloignée où j'avais accepté trop facilement le triste sophisme de ces théories ; peut-être n'avaient-elles pas été sans influence sur la vie de Saint-Lambert. En ce moment, je les détestais et je les flétrissais de toute mon indignation.

— Vous croyez donc, dit Monot reprenant la conversation, que milord va se mettre à votre poursuite ?

Ces paroles n'étaient point achevées que la porte s'ouvrait toute grande, et un domestique de l'hôtel annonçait :

— Lord Blakstone !

Une fugitive pâleur apparut à peine sur le visage impassible de Saint-Lambert.

Lord Blakstone avait les formes et les manières imposantes des hommes de race qui se rencontrent encore dans l'aristocratie anglaise. Il entra d'un air très-calme et sans embarras. Saint-Lambert s'était levé comme nous ; il indiqua de la main un siége à lord Blakstone.

Alors seulement je regardai et je reconnus la personne qui accompagnait le lord ; il la nomma à Saint-Lambert : c'était M. de Langenais. Je me

rappelai sa liaison très-ancienne avec le mari de mademoiselle de Soulcy. J'allai à lui et pressai sa main.

— Je sais tout, lui dis-je à voix basse.

Lord Blakstone était fort pâle, M. de Langenais très-ému, moi j'étais atterré; Monot, assis à l'écart, observait d'un œil curieux; Saint-Lambert semblait à son aise : il attendit.

— Monsieur, dit lord Blakstone, je viens ici remplir mon devoir d'homme d'honneur, c'est-à-dire reprendre une femme séduite avant qu'on sache sa faute, et faire tout mon possible afin d'étouffer cette affaire, scandaleuse pour deux familles, et déshonorante pour un nom que je dois garder pur : j'y réussirai si je vous tue.

Saint-Lambert sourit.

— M. de Langenais, que voici, veut bien se charger de conduire, ce soir même, lady Blakstone dans un couvent, où elle attendra l'issue de notre rencontre. Si je vous tue, son honneur et le mien seront parfaitement saufs, car je ne doute pas de la discrétion de ces messieurs.

— Milord, répondit Saint-Lambert avec autant de politesse que de calme, lady Blakstone est parfaitement libre; s'il lui plaît d'aller au couvent, M. le comte de Langenais peut l'y conduire.

— Demain matin, au grand jour, nous nous

rencontrerons sérieusement, de manière à donner une solution définitive à tout ceci.

Saint-Lambert inclina la tête en signe d'assentiment.

— Messieurs, dit Monot, intervenant dans ce colloque funèbre, permettez-moi de vous présenter une observation. La police est trop bien faite en France pour que votre rencontre ne se dénoue pas en cour d'assises; vous y trouveriez le bruit que vous voulez éviter : le plus sage est d'aller en Suisse.

— Monsieur a raison, dit lord Blakstone; si vous le voulez bien, nous irons en Suisse.

— Je suis à vos ordres, reprit Saint-Lambert.

M. de Langenais était monté chez lady Blakstone afin de lui demander si elle voulait se laisser conduire dans un couvent. L'Anglais s'était retiré dans une chambre voisine; il revint pour attendre la réponse qu'apportait M. de Langenais. Lady Blakstone avait refusé.

XIV

LE CHATIMENT

Lord Blakstone parut cruellement impressionné de la résolution de sa femme. Par bonté d'âme quelquefois, et plus souvent par amour-propre, nous caressons l'illusion sur les choses qui nous blessent; sans doute il avait attribué la fuite de sa femme à la faiblesse d'un jour, à l'égarement d'une heure; il croyait au repentir et peut-être à la possibilité du pardon; voici qui dissipait son illusion. Un éclair d'orgueil apparut, au contraire, sur le front de Saint-Lambert; la fascination de sa victime était telle, qu'il n'avait eu besoin ni de lui parler ni de la voir pour l'enchaîner irrévocablement à lui; le regard de ces deux hommes se croisa violemment, éclair de rage d'une part, de l'autre insulte nouvelle et domination. Le premier, lord

Blakstone rompit le silence, et, d'une voix que timbrait sourdement la douleur comprimée :

— Si rien ne vous retient, monsieur, vous plaît-il de partir de suite?

— J'ai ma voiture en bas, dit Saint-Lambert; dans une demi-heure nous aurons des chevaux.

Lord Blakstone et M. de Langenais sortirent aussitôt pour apprêter leur départ.

— Ami, me dit Saint-Lambert, je compte sur toi.

— Envoie chercher les chevaux, répondis-je sans prendre la main qu'il me tendait; je reviens dans une demi-heure.

Je descendis rapidement de manière à rejoindre M. de Langenais. Il prit mon bras, et nous regagnâmes l'hôtel à grands pas.

— Horrible aventure! me dit-il, horrible!

— Et qui se dénouera par la mort d'un homme, ajoutai-je en frémissant.

— Votre ami, M. de Saint-Lambert...

— Il ne l'est plus!

M. de Langenais me serra la main.

— C'est un scélérat! me dit-il d'une voix indignée. Pauvre Florentine! elle croit à l'amour de ce drôle; au moins, l'aime-t-il, lui?

— Non. Avant un mois, il l'aura brisée.

— Pauvre femme! comme elle subit la fascina-

tion de cet homme ! elle accuse son mari de l'avoir épousée malgré son âge ; elle est dans une exaspération inouïe ; elle ne se repent pas, elle maudit lord Blakstone ; quel égarement ! « Je suis en paix avec ma conscience, m'a-t-elle dit, je n'ai pas voulu tromper mon mari, jouer la femme fidèle et prendre un amant : j'ai brisé cette union qui m'est odieuse, et je prends devant Dieu l'époux de mon cœur. » Et tout cela, elle le dit avec tant d'énergie, que j'ai reconnu l'inutilité de mes efforts ; je suis sorti navré.

Je hasardai cette opinion que lord Blakstone ferait mieux d'abandonner à la justice divine le crime de Saint-Lambert et l'aveuglement de sa femme.

— Je le lui ai dit, me répondit M. de Langenais, car c'est mon opinion ; mais il a refusé de m'écouter : c'est un caractère de feu. Comme moi, il est chrétien, mais avec des préjugés intraitables sur les exigences de l'honneur. Lord Blakstone est mon ami depuis quarante ans ; je n'ai pu refuser de l'accompagner. Quel affreux duel ! un jeune homme et un vieillard de soixante-cinq ans !

— J'en suis là avec Saint-Lambert ; il est seul : je ne puis éviter de lui servir de témoin.

Nous étions arrivés à l'hôtel Langenais. Dix heures avaient sonné ; les deux cousines, restées seules, nous attendaient au salon.

— Mon Dieu, qu'avez-vous? s'écria Berthe; comme vous êtes sombres tous deux!

M. de Langenais leur expliqua qu'une affaire importante nous obligeait à partir à l'instant même, et que notre absence serait de trois jours. Berthe, plus forte de caractère, n'insista pas; mais Claire eut besoin d'être rassurée; ses yeux, pleins de larmes, allaient de son père à moi; on eût dit qu'elle avait un pressentiment des scènes terribles où nous allions jouer un rôle. Comme nous partions, je saisis un moment où l'on ne nous voyait pas, je pris sa main et je la serrai en lui disant : « A bientôt! » Elle me rendit mon étreinte, et nous demeurâmes ainsi quelques secondes, absorbés dans une contemplation muette : j'avais oublié ma promesse au curé de Notre-Dame.

Une demi-heure après, j'étais à l'*Hôtel du Parc*. Les voitures tout attelées attendaient dans la rue; quelques passants attardés formaient un cercle de curieux.

Je m'étais enveloppé d'un manteau, et sous ce manteau je portais une boîte de pistolets; je la posai sur une table.

— Que vas-tu faire de lady Blakstone? dis-je à Saint-Lambert.

— Je l'emmène.

— Comment, tu l'emmènes?

— Pourquoi pas?

— Tu veux qu'elle assiste à cet abominable duel?

— Elle m'attendra dans une auberge. Au surplus, c'est elle qui l'a voulu... Mais que vois-tu donc là d'abominable, mon cher Langenais? Sur quel prêtre as-tu marché ce matin?

Je ne répondis pas : lady Blakstone venait d'entrer; je m'empressai de jeter mon manteau sur la boîte de pistolets. Je lui offris mon bras, et nous descendîmes. Cette femme, qui allait assister à la mort de son mari ou de son amant, marchait d'un pas ferme. Jeune et belle, mais les yeux brillants de fièvre, la figure marbrée, elle était effrayante à voir. Six mois à peine avant cette fatale soirée, je l'avais rencontrée rayonnante, calme, vertueuse et respectée. Une période nouvelle et funeste s'ouvrait pour elle à dater de sa séduction.

Nous voyageâmes toute la nuit et une partie du jour. La chaise de poste qui emportait lord Blakstone et M. de Langenais nous précédait à petite distance : dans l'après-midi, nous avions passé la frontière. Il fut convenu entre Saint-Lambert et lady Blakstone qu'elle resterait dans la petite auberge où nous étions descendus, et qu'elle y attendrait l'issue de la rencontre.

Je m'informai du médecin de l'endroit, et je l'allai chercher. Le brave homme avait étudié dans

le temps à l'université d'Heidelberg ; le duel lui était chose familière, et, comme il n'en avait point vu depuis plus de trente ans, il m'avoua que cette aventure le ragaillardissait un peu.

Les voitures demeurèrent attelées; l'une resta devant l'auberge où nous attendait lady Blakstone, l'autre nous accompagna sur la route, à petite distance, prête à nous servir en cas de besoin.

M. de Langenais et moi, nous étions fort agités ; les deux adversaires conservaient un calme étonnant.

Le docteur nous conduisit sur une pelouse entourée d'arbres, à cent pas environ du hameau ; il amenait avec lui deux braves paysans de l'endroit, dont l'un avait servi dans la garde suisse, avant 1830.

Pendant le trajet, je marchais à côté de Saint-Lambert ; il fumait son cigare avec une tranquillité parfaite.

— Ton adversaire, lui dis-je, tire bien le pistolet?

— Supérieurement.

— Tu peux être tué?

— Sans aucun doute.

— S'il t'arrive malheur, que désires-tu de moi?

— Que tu ne fasses pas la folie d'épouser une jolie fille sans argent.

— Tais-toi! lui dis-je avec colère. En ceci, je prendrai conseil de moi seul.

— A ton aise.

Après un silence, et comme nous arrivions au lieu de combat, il se rapprocha de moi et me dit :

— Ce qui me chiffonne, c'est que, si je suis tué, j'aurai joué en ceci le rôle d'un sot.

— Comment cela?

— Je ne suis pas l'amant de lady Blakstone.

Je m'arrêtai stupéfait; Saint-Lambert me fit signe de marcher et continua :

— Florentine me répétait sans cesse : « Je ne veux pas tromper mon mari; je ne veux pas jouer une comédie infâme de tous les jours et de toutes les heures entre lui et mon amant; je ne serai jamais à vous dans cette maison. Fuyons ensemble, et, quand nous aurons quitté la France, je serai votre femme devant Dieu. » Enfin, mon cher, des phrases et du mélodrame à n'en plus finir. Pas moyen de vaincre cette obstination. Ruse, prière, emportement, tout a échoué.

Une idée subite me traversa l'esprit.

— Écoute, lui dis-je avec un accent chargé de prières, tout bon sentiment ne s'est pas éteint dans ton cœur...

— Merci! fit-il avec ironie.

— Déclare, sur l'honneur, à lord Blakstone que

sa femme est encore pure et digne de lui ; permets-moi d'arrêter ainsi cet affreux duel ; n'achève pas de perdre cette femme ; rends l'honneur à cet homme, qui ne t'a fait que du bien ; ne t'expose pas à souiller tes mains du sang d'un vieillard. Saint-Lambert, ne recule pas devant cette bonne action ; je t'en conjure au nom de ma vieille amitié.

— Amen ! fit-il avec son sourire le plus sardonique ; tu prêches comme un séminariste ; j'en suis tout ému.

Je me détournai de lui avec horreur.

— Tu veux donc, reprit-il, que j'aille dire à cet homme : « Monsieur, je suis un imbécile, car jusqu'à cette heure votre femme m'a résisté. Après deux mois de soins, après m'être exposé pour elle à griller comme un pompier dans un incendie, je ne suis pas plus avancé que le premier jour ; je l'ai enlevée, et cependant elle n'est pas ma maîtresse : je suis un niais, et je vous présente bêtement mes excuses... » Que t'ai-je fait pour que tu veuilles me ridiculiser ainsi, mon pauvre Langenais? Ah ! que tu connais mal ton Saint-Lambert !

Nous étions arrivés.

— Quelle charmante contenance a votre ami le blondin ! me dit le docteur tout émerveillé.

Ce disant, le bonhomme commençait à préparer sa trousse.

La pelouse était assez étendue, fermée par des rideaux de verdure, déserte et parfaitement isolée. J'apprêtai les pistolets avec M. de Langenais et les deux paysans, qui nous regardaient faire ; l'ancien cent-suisse paraissait y prendre goût. Lord Blakstone se promenait grave et calme; Saint-Lambert, impassible, fumait un cigare.

Mes pistolets étaient d'excellentes armes de Devisme ; les deux adversaires pouvaient s'en servir d'une manière terrible. Je dis à M. de Langenais :

— Si lord Blakstone ne tue pas Saint-Lambert, lord Blakstone est un homme mort.

— Dieu sera juste, dit M. de Langenais.

Lord Blakstone et Saint-Lambert furent placés à vingt pas l'un de l'autre; ils devaient en faire chacun cinq en avant ; la distance était fort petite. En de telles mains, une balle ne pouvait s'égarer.

Tous deux s'avancèrent lentement, lord Blakstone pareil à une statue, Saint-Lambert souriant d'un air presque tendre. Tous deux avaient le bras tendu, tous deux cherchaient à ne perdre aucun avantage de la distance, car chacun sentait en face de lui une mort presque certaine. Arriver à dix pas et tirer le premier, tel était le plan de chacun.

J'avais l'habitude du terrain, mais il me semblait que j'y venais pour la première fois ; dans de telles circonstances, il est moins pénible de tenir

l'épée ou le pistolet que de regarder froidement deux hommes s'égorger. La main de M. de Langenais rencontra la mienne; elles se serrèrent convulsivement.

Lord Blakstone, plus grand que Saint-Lambert, avait gagné plus de terrain; il était arrivé à la limite de sa distance; son adversaire avait encore un pas à faire, encore un pas... L'Anglais visait, ferme comme un marbre; les deux coups de feu partirent presque à la fois; mais lord Blakstone avait tiré le premier : sa balle frappa Saint-Lambert à la main même qui tenait le pistolet; la balle écrasa le médium et l'annulaire sur la crosse qu'ils tenaient serrée; le coup de feu de Saint-Lambert, dérangé par cet accident, dévia de son but, la balle s'égara dans l'espace.

La douleur le fit pâlir, mais il ne bougea pas.

— A vous la première manche, dit-il à lord Blakstone.

Celui-ci le regarda froidement et ne répondit pas.

Nous voulûmes essayer d'arrêter le duel.

— Il faut, dit lord Blakstone, que cette affaire soit étouffée ici.

Quant à Saint-Lambert, il nous montra ses doigts brisés, et nous dit, en souriant, que milord ne pouvait lui refuser sa revanche. Le docteur lui fit un

pansement tandis que nous chargions les pistolets.

En rapportant son arme à Saint-Lambert, je fis une nouvelle tentative.

— Je te conjure une dernière fois d'arrêter là cette affaire, lui dis-je en le suppliant; laisse-moi raconter ce que tu m'as dit de lady Blakstone. A quoi te servira-t-il de tuer un homme que tu as déshonoré?

— Regarde bien cet Anglais, me répondit-il en serrant les dents; cette fois je ferai mouche.

Je m'éloignai. Les deux adversaires recommencèrent à marcher l'un sur l'autre. Comme la première fois, lord Blakstone arriva le premier à l'extrémité de la distance, Saint-Lambert avait à peine bougé; il tenait son pistolet de la main gauche; mais je savais que ce n'était point une difficulté pour lui. Lord Blakstone, toujours impassible, parut vouloir attendre que son adversaire se fût rapproché; Saint-Lambert feignit de marcher; mais, s'étant assuré sur ses pieds, au lieu d'avancer, il tira; lord Blakstone fit un léger soubresaut, mais il ne tomba pas. Les sourcils de Saint-Lambert se contractèrent; il se couvrit vivement et attendit le feu; le coup partit et l'atteignit au-dessus du sein gauche; il fit un tour sur lui-même et tomba la face contre terre.

Je courus à lui, je le retournai et le soulevai : il n'était pas mort.

Lord Blakstone, de son côté, était assis sur l'herbe, soutenu par M. de Langenais.

— Au plus pressé, dit le docteur.

Il courut à Saint-Lambert, tandis que M. de Langenais l'appelait à lui avec de grands cris.

Saint-Lambert le repoussa d'un signe de tête.

— Inutile, balbutia-t-il avec peine, inutile, je suis bloqué.

Le docteur, l'ayant regardé et pensant qu'en effet tout soin serait superflu, courut aussitôt où l'appelait M. de Langenais.

A ce moment, et pour comble d'horreur, apparut un nouveau personnage : lady Blakstone; elle n'avait pu demeurer à l'auberge pendant le drame qui se jouait si près d'elle, une anxiété terrible l'avait fait marcher sur nos traces ; cachée derrière les arbres, elle avait tout vu ; maintenant elle accourait sur ce champ funèbre où sa faute venait d'appeler la mort.

Je la vis sortir d'un bouquet d'arbres, en face de moi ; elle courut droit à Saint-Lambert, s'agenouilla près de lui, prit sa tête entre ses bras, et, l'œil hagard, les traits livides, elle l'appela des noms les plus doux. Lord Blakstone put la voir et l'entendre ; il repoussa la main du docteur et se débattit

contre les soins qu'on lui prodiguait. Je l'entendis qui disait :

— La voyez-vous? la voyez-vous? Non, laissez-moi mourir!

M. de Langenais, indigné, se rapprocha d'elle.

— Madame! lui cria-t-il d'une voix tonnante, madame, votre mari se meurt... C'est vous qui l'avez tué... Retirez-vous! n'insultez pas à cette mort d'un homme que vous déshonorez!

Elle se redressa furieuse.

— Celui qui meurt, dit-elle, c'est mon amant. Que m'importe ce vieillard assassin, je l'exècre et le maudis! Pourquoi m'a-t-il épousée? Est-ce moi qui l'ai cherché?

Et, fondant en larmes, elle couvrait de baisers le front de Saint-Lambert.

Il revint à lui une minute, et la reconnut. Il lui sourit. Dieu me pardonne! il y avait de la raillerie dans ce sourire de la mort.

— Tiens, dit-il, c'est vous, Florentine.

— Oui, murmura la malheureuse d'une voix frémissante, c'est moi, moi, Florentine.

— Et dire, ajouta le moribond, dont la voix s'éteignait, dire que je meurs comme un sot, sans avoir été votre amant!

La pauvre femme eut un tremblement convulsif, l'image de la terreur passa dans ses yeux; on

eût dit qu'elle entendait un coup de tonnerre. Étaient-ce bien là les adieux de l'amour? Mais les femmes, et les hommes aussi, hélas! ne veulent pas croire au témoignage de leur raison quand ils subissent le fanatisme de la passion ; elle reposa ses lèvres sur le front du sceptique.

— Oh! ne meurs pas, ne meurs pas! lui disait-elle. Je suis à toi, tout entière à toi, tu le sais bien. Ne meurs pas ; nous irons en Italie, à Naples, dans une villa charmante, au bord de la mer. Oh! ne meurs pas! je t'aime! je t'aime! Ne meurs pas! sinon je meurs avec toi!

Les sanglots étouffèrent sa voix.

Saint-Lambert avait écouté, toujours railleur, cette navrante élégie ; il se souleva, les lèvres blanches, l'œil terne, et, d'une voix plus haute, d'un cri supérieur, il répondit ces mots horribles :

— Bah! vous en prendrez un autre.

Florentine jeta un cri où la colère se mêlait à la désolation et à la honte ; elle laissa tomber, elle rejeta, pleine d'horreur, la tête déjà livide qui reposait dans ses bras ; cette tête, ainsi repoussée, retomba lourdement et frappa le sol.

La malheureuse se leva droite et terrifiée, agitant ses mains tachées de sang ; elle recula comme devant un spectre ; c'en était un, en effet : c'était celui de la réalité déchirant le voile des illusions.

Saint-Lambert avait fait son dernier effort dans ce blasphème : il rendit un flot de sang et ne bougea plus.

Florentine, debout, immobile, pétrifiée, le front dans les mains, les yeux secs, resta quelques secondes ainsi ; puis elle se retira lentement vers son mari, et regarda cette belle tête de vieillard déjà couverte d'une pâleur qui ne devait plus passer.

Il se fit en elle une révolution ; elle se laissa tomber à genoux et se traîna ainsi jusqu'aux pieds de lord Blakstone.

Celui-ci lui tendit la main ; elle la prit et la baisa.

— Mon enfant, dit lord Blakstone d'une voix déjà faible, me pardonnez-vous?

— Oh! dit Florentine prosternée, ne m'accablez pas !

Lord Blakstone reprit ainsi :

— Les torts viennent de moi, je le reconnais ; vous ne m'aimiez pas, vous ne pouviez pas m'aimer. J'ai eu tort de vous épouser ; vous m'avez accepté, ne sachant pas ce qu'est le mariage. Cet homme est venu, jeune et beau, séduisant ; vous l'avez aimé : c'était de votre âge. Les torts viennent de moi. Pardon, mon enfant, j'ai fait votre malheur, je meurs puni : pardon !

Florentine sanglotait sans pouvoir proférer un

mot. Les spectateurs de cette scène déchirante pleuraient autour de cette mort sublime ; quelques paysans, des femmes, des enfants, attirés par les coups de feu, se tenaient auprès de nous ; le cadavre de Saint-Lambert gisait abandonné; on était allé chercher un prêtre.

Enfin, Florentine put parler.

— Pardon! pardon! dit-elle ; je pleurerai, je prierai, j'expierai.

— Oui, priez pour moi, dit lord Blakstone.

Je m'élançai vers lui.

— Monsieur, monsieur! m'écriai-je, vous pouvez pardonner sans regret. A cette heure, elle est encore digne de vous : elle est restée pure.

Florentine se souleva rayonnante.

— Comment le savez-vous? cria-t-elle, comment le savez-vous?

— Lui! répondis-je en montrant le cadavre de Saint-Lambert; lui! c'est lui qui me l'a dit : je le jure sur mon honneur et sur ma foi de chrétien.

Le pâle visage de lord Blakstone s'éclaira d'un rayonnement céleste.

— Mon enfant, dit-il, ma pauvre enfant! Oh! sois bénie et pardonnée : ton front, un dernier adieu !

Florentine appuya son front aux lèvres glacées

du vieillard ; elle-même déposa un dernier baiser sur ces cheveux blancs qu'elle avait respectés.

Lord Blakstone murmura quelques prières ; les assistants se mirent à genoux, priant aussi : il fit le signe de la croix d'une main défaillante, et il mourut.

Florentine s'évanouit.

Aidé du docteur et des paysans, je la portai moi-même dans la voiture, et nous nous éloignâmes au galop de ce lieu d'horreur.

XV

L'AVEU

Nous courûmes toute la nuit sans échanger une parole. Lady Blakstone, renversée au fond de la voiture, semblait privée de sentiment. Au jour, M. de Langenais et moi nous nous communiquâmes par les yeux la pitié que nous inspirait cette pauvre femme; on lui demanda si elle avait besoin de quelque chose, elle détourna négativement la tête.

Je n'avais pas fermé l'œil pendant toute cette nuit; un monde de réflexions occupa ma pensée. « Voilà donc, me disais-je, un des mille épisodes où vient aboutir le désordre des passions. Voilà comment des êtres, à qui la Providence avait donné tant de moyens pour arriver au bonheur, se creu-

sent, de leurs propres mains, un abîme de calamités ! »

Lord Blakstone, sachant bien qu'une jeune fille ne peut aimer un vieillard de soixante ans, si noble, si doux et si bon qu'il soit, a recherché la main de Florentine. Cet homme, déjà près de la tombe, s'est uni à la femme qui mettait le pied sur le seuil de la vie; la raison ne l'a-t-elle pas condamné? N'a-t-elle pas dû lui crier : « Ce mariage sera ton supplice; tu aimeras et ne seras point aimé; tu voudras ta femme joyeuse, et ta vue la rendra triste; si elle a des enfants de toi, tu les verras, fils d'un vieillard, frappés d'une vieillesse prématurée; tu sauras qu'il y a dans le cœur de ta femme une douleur cachée et permanente, un gémissement sans fin, parce qu'elle ne verra jamais passer un jeune couple, elle n'entendra pas un chant d'amour sans penser à tes cheveux blancs, à tes yeux éteints, à tes caresses qu'elle redoute. Homme! tu as vécu; songe à la mort et non à la vie; laisse à de plus jeunes le soin de tresser des berceaux, tu ne peux que creuser des tombes. »

Ainsi la raison dut parler sévèrement à lord Blakstone avant ce mariage fatal; mais le malheureux avait refusé de l'entendre; il écouta le langage de la passion, langage complaisant et perfide, qui développe en nous toutes les illusions, qui façonne

toutes les réalités au gré de notre égoïsme. Victime d'une passion qu'il n'eut pas le courage de comprimer, il n'avait pas le droit d'accuser un autre que lui-même de la chute de Florentine et de son propre malheur.

Florentine! Qui donc l'obligeait à ce mariage? La loi et le prêtre ne lui avaient-ils pas demandé tous deux : « Consentez-vous à prendre pour époux ce vieillard chauve et ridé? » N'avait-elle pas répondu : « Oui! » Qui l'avait empêchée de répondre : « Non! » Librement, elle s'était liée du lien que la mort seule peut briser. Souffrir en silence, honorer comme un père celui qu'elle ne pouvait aimer comme époux, respecter la foi du serment et prier, telle devait être désormais sa vie.

Sans doute elle était moins coupable que lord Blakstone; sa famille, séduite par un grand nom, par une alliance considérable, avait sacrifié cette jeune fille au contentement d'une vaine gloriole; quand elle avait résisté et pleuré en disant : « Je ne l'aime pas; » quand le fantôme idéal qui vit au cœur de toute jeune fille s'était dressé dans son imagination, et que, le voyant, elle disait : « Je serai malheureuse avec ce vieillard, » de coupables parents avaient répondu : « On s'habitue à cela; ce n'est pas l'amour qu'il faut chercher dans le mariage; la fortune tient lieu de tout; un grand

nom vaut mieux qu'un jeune mari; la position sociale est tout dans la vie. » Sans doute on avait égaré l'esprit de Florentine avec ces détestables sophismes; mais, chez elle aussi, la passion n'avait-elle pas sacrifié le cœur? N'avait-elle pas immolé sa jeunesse à la pensée qu'elle serait reine dans les salons, et que, par le nom et la fortune, elle écraserait ses rivales? Si, pendant cette nuit lugubre, Florentine fit un retour vers le passé, combien ne dut-elle pas frapper sa poitrine et dire : « Cette coupe remplie de fiel, c'est moi qui l'ai versée! »

Du vieillard et de la jeune femme, je pensais à Saint-Lambert. Il fut une époque où je l'avais connu sensible à de généreuses idées. Sa dépravation fut l'œuvre des leçons et des exemples du temps. Quand, tous deux, au début de la vie, nous nous étions rencontrés à Paris, nous eussions traité de calomniateur celui qui nous aurait dit : « Vous penserez ceci et vous ferez cela. » Comment donc s'était-il ainsi corrompu?

Dès le commencement, il avait rencontré comme moi des cœurs flétris et des esprits faux, dont il avait écouté les dangereuses leçons. Qu'avait-il lu, qu'avait-il entendu dans nos romans, sur nos théâtres, échos présumés fidèles de nos mœurs, peintures falsifiées de l'histoire, et le seul livre, cependant, où la jeunesse contemporaine apprend

ce que furent les temps passés? Dans le secret de la famille, on ne lui avait révélé que de honteux mystères et que de rares vertus ; dans les rapports sociaux, l'égoïsme, la cupidité, la bassesse; comme de problématiques exceptions, un peu de dévouement et d'honneur ; dans la magistrature, la concussion ; dans le clergé, l'hypocrisie ; dans le commerce, le vol ; dans le gouvernement, un odieux machiavélisme; dans la royauté, l'assassinat, la tyrannie, la luxure couronnée ; dans le peuple, la haine, la brutalité, la dépravation ; voilà ce qu'il avait appris dans les livres et sur les théâtres, peint par les habiles, avec tout l'éclat du style et de la pensée. Il crut à ce revirement absolu de l'humanité, et, théoriquement, il lui voua d'abord un immense mépris.

Peut-être, s'il se fût trouvé dans sa vie quelques faits pour lui servir d'antidote au poison que la littérature moderne a versé dans la société, cet esprit, naturellement élevé, fût-il revenu aux sentiments nobles de sa première jeunesse ; mais le hasard le servit mal. La première femme qu'il aima était une de ces créatures vénales qui font métier de trafiquer des paroles et des semblants de l'amour; trompé par elle, il reporta sur toutes les femmes un douloureux ressentiment. Ses premières relations d'intérêt le firent dupe d'un fripon ;

il saisit cette occasion de ne plus croire à la probité. Il rencontra de faux amis, et, trahi par eux comme par tout le reste, il prit le parti de s'isoler au milieu d'un monde où il ne voyait que des ennemis.

Les leçons, l'exemple et la préoccupation trop exclusive de la personnalité, jetèrent dans cette riche nature un germe de scepticisme que le temps développa. Tout nier, tout flétrir, tout dominer, tout briser, devint pour lui une passion systématique.

De ces trois êtres, dont deux avaient fini par une mort affreuse, dont le dernier allait vivre désormais entre deux tombeaux, entre la honte et le remords, ma pensée retombait sur moi-même.

Et moi aussi, j'avais passé, comme Saint-Lambert, par des épreuves terribles; comme lui j'avais dit, dans mes jours de criminelle exaltation : « L'homme joue, en ce monde, une parade sans objet; nulle intelligence ne croit au sérieux de son rôle; imbécile est celui qui ne sait pas se faire une large part sur les planches de bateleur où travaille la société. »

Ma décomposition morale avait marché moins vite, mais le temps pouvait m'amener à finir comme Saint-Lambert, avec le sarcasme à la bouche. Il avait fallu qu'une circonstance providen-

tielle me conduisît dans cette maison peuplée d'âmes saintes, où, ne rencontrant que des vertus, vivant au milieu d'un calme profond, d'une croyance ardente, d'une résignation absolue, je m'étais senti retrempé dans les idées premières de ma jeunesse.

Là j'avais retrouvé la famille aimante par le cœur, solidaire par le christianisme, forte par la tradition. Oh ! combien j'étais éloigné maintenant de ces théories monstrueuses qui mettent au-dessus de toute loi les emportements de la passion. Ma pensée dévorait l'espace qui me séparait des lieux où la lumière éteinte en moi avait commencé de se rallumer; fortune, plaisirs, vanité, ne m'étaient plus rien; j'aspirais au jour où je pourrais abjurer dans les mains de ma bien-aimée mes folies et mon ancienne adoration du veau d'or.

La nuit s'écoulait dans ces réflexions, pendant que le galop des chevaux nous emportait là où j'avais laissé mon cœur. Aux relais, quand le rayon de quelque lumière tombait sur lady Blakstone, je considérais cette pauvre femme, et je me disais :

«Les hommes s'agenouillent devant la fortune, et ceux qu'elle favorise sont un objet d'envie; celle-ci était riche, elle a aussi désiré la richesse; mais de quoi lui ont servi ses millions? Non, la fortune

n'est pour rien dans notre bonheur. Qui sont ceux qui me disent : Ne laisse pas échapper l'occasion de faire ce grand mariage ; étouffe ton cœur et sois riche. Ceux qui me parlent ainsi, je ne les estime point, et moi-même, à l'époque où je disais ces mêmes paroles, je me sentais abaissé à mes propres yeux.

« Le vulgaire ne voit dans la société que ce qui brille et sonne : sous le velours, sous les diamants, derrière le voile éclatant des grandes fortunes, l'œil de la foule n'aperçoit pas les douleurs, son oreille n'entend pas les sanglots. Que manquait-il, en apparence, à cette jeune femme, à son mari, que le prêtre d'un village obscur veille à cette heure en disant l'office des morts? Dans leurs salons, au bal, à l'Opéra, partout où rayonnait leur faste, on les regardait avec envie ; et cependant quelle catastrophe s'apprêtait sous l'insolence apparente de leur bonheur! Que reste-t-il de tout ce bruit? du sang et des larmes.

« Non, non, je ne sacrifierai pas ma vie ni l'avenir de mon cœur; je n'épouserai pas Berthe de Langenais avec tous ses millions, parce que ni mon hôtel, ni mes chevaux, ni mes valets, ni mes chiens, ni le plaisir, ni le bruit, ni l'admiration des sots, ni leur jalousie confondue, ne m'empêcheraient de penser à Claire, parce que nulle satis-

faction sensuelle ou vaniteuse n'arracherait de mon cœur l'image de la bien-aimée. »

Le jour me surprit et me laissa dans ces pensées, qui me remplissaient d'une force toute nouvelle.

Au moment où nous allions arriver, M. de Langenais prévint lady Blakstone.

— J'ai refusé, lui dit-elle, de vous suivre au couvent; maintenant je vous supplie de m'y conduire.

Nous descendîmes à la porte même de la maison religieuse qu'indiquait cette pauvre femme : M. de Langenais y entra seul. Au bout de quelques minutes, il revint et lui dit qu'on l'attendait. Mon cœur se serra quand je vis s'ouvrir et se refermer sur elle la porte de cet autre monde où l'attendaient le recueillement, le silence, la prière et l'oubli.

La voiture nous emporta.

— Son expiation va commencer, dis-je à M. de Langenais.

— Elle se repent, me dit-il; elle y trouvera la paix.

Quand elles nous entendirent arriver, les deux cousines vinrent au-devant de nous : la vue de ces deux êtres pleins d'innocence et de calme me reposa du drame lamentable qui s'était dénoué sous mes yeux.

Malgré que nous fissions bonne contenance autant que possible, l'altération de nos traits ne pouvait leur échapper. Claire surtout, impressionnable à l'excès, parut s'en alarmer; les caresses de son père et la tendresse que je lui témoignais ne réussirent qu'avec peine à la calmer.

Cette nuit, malgré les fatigues du voyage et la violence des émotions que j'avais subies, je dormis à peine; une inquiétude fiévreuse me tenait éveillé; je sentais que Claire et moi nous avions besoin de nous voir et de nous parler.

Le curé de Notre-Dame avait obtenu la promesse que je me tiendrais sur la réserve; mais je n'avais plus la conscience de moi-même : un entraînement plus fort que la froide raison m'obligeait à m'abandonner au courant de cet amour, et, du reste, ma décision était désormais inébranlable.

Le lendemain, tout reposait encore dans l'hôtel, et je me promenais déjà par les allées solitaires du jardin en attendant l'heure de nos tacites rendez-vous. Je ne savais pas bien encore ce que je dirais à Claire; mille projets fantasques se heurtaient dans mon esprit; il en sortait de ces phrases, de ces discours tout faits, que les amants composent à l'avance et qu'ils oublient en se voyant, pour ne plus écouter que l'inspiration.

Si ma promesse au curé de Notre-Dame me revenait en mémoire, ma conscience complaisante me suggérait de faciles accommodements. Que veut-il? me demandais-je; essayer de me séparer de Claire? Je ne le veux ni ne le puis. Ma route est tracée, ma volonté est fixée; je n'ai plus besoin que d'une chose : savoir si Claire est bien à moi comme je suis à elle.

Je n'attendis pas longtemps. Sa croisée, phare mystérieux que ne quittaient pas mes regards, s'ouvrit au soleil levant; elle me vit, me fit un signe affectueux et descendit au jardin.

Elle vint à moi sans embarras, comme je fus vers elle. Quelle crainte eût pu s'éveiller dans cette âme que la pensée du mal n'avait jamais effleurée? Elle me donna la main sans hésitation, et nous marchâmes ainsi vers un banc de pierre isolé des fenêtres de l'hôtel par un massif de quelques arbres. Je la fis asseoir et me mis près d'elle, tenant toujours sa main, qu'elle ne retirait pas. Elle était un peu pâle et je voyais battre son cœur; un instinct secret le faisait aller au-devant de mes paroles.

— Ma cousine, lui dis-je après une courte pause de recueillement, j'ai à vous dire des choses très-graves.

Elle leva vers moi ses grands yeux bleus. Je continuai :

— Savez-vous ce que je suis venu faire ici, à Dijon, chez vous?

Elle parut étonnée de ma question.

— Mais, dit-elle en souriant, je pense que vous êtes venu nous voir, faire connaissance avec nous, quoique un peu tard.

Claire ignorait donc mon projet de mariage avec sa cousine; je me sentis plus à l'aise, car je redoutais une explication que son ignorance m'épargnait.

— Eh bien, lui dis-je, je suis heureux d'être venu, heureux et malheureux tout à la fois.

— Malheureux! pourquoi?

— Parce qu'il faudra que je m'en aille.

— Vous en aller! et pourquoi ne pas rester avec nous? Ici, tout le monde vous aime tant!

— Mais, ma cousine, vous-même ne resterez pas toujours ici. Vous avez vingt ans, avant peu vous serez mariée.

Elle baissa les yeux, triste et interdite.

— Non, dit-elle.

— Cependant, si un homme bien né, jeune, riche; bien élevé, digne de vous, en un mot, vous demandait à votre père?

Je prononçai ces paroles avec effort; je tremblais comme si, d'avance, je n'étais pas sûr de sa

réponse. Elle essaya de me retirer sa main, et je la vis devenir plus triste.

— Vous pensez donc à vous en aller? me dit-elle.

— Oh! ma cousine, je voudrais passer ma vie auprès de vous!

— Eh bien, ne partez pas.

— Mais si je reste... si je reste, puis-je ainsi vous voir, vous parler, ne vous point quitter, sans achever de devenir fou?

— Fou! répéta-t-elle avec étonnement; et pourquoi?

— Écoutez, ma cousine, vous êtes une enfant, pure comme les anges; vous ne me comprenez pas, mais il faut que je sache si votre cœur m'entend. Claire, vous rappelez-vous le premier jour où je vous ai vue? C'était à l'église Notre-Dame. Sans vous connaître, sans vous avoir parlé, je ressentis pour vous un entraînement irrésistible. Une voix secrète me parla, et, quand je ramassai la rose que vous aviez laissée tomber, quand je vous la rendis, je me sentis tout frémissant; depuis que je vous ai vue, je vous ai connue, j'ai subi l'attrait de votre ineffable beauté, de la grâce charmante qui est en vous; nos causeries, nos entrevues solitaires, tout ce qui m'a rapproché de vous m'a charmé; s'il me fallait vivre sans vous mainte-

nant, je crois que je mourrais. Claire, ceci est de l'amour.

L'incarnat de la pudeur couvrait son beau front ; mais elle m'avait écouté avec ravissement.

— Mon cousin, me dit-elle, je n'ose pas vous répondre.

— Ma cousine, si je partais, me regretteriez-vous?

— Oh! oui!

— Et si je demandais à votre père cette main que vous m'abandonnez, me la refuseriez-vous?

Elle leva vers moi ses grands yeux chargés de langueur.

— Claire, murmurai-je à son oreille, vous m'aimez donc?

La pauvre enfant couvrit ses yeux avec la main restée libre ; je la pris par la taille et je l'attirai vers moi; je la sentis frissonner, mais elle me laissa faire, et, la tête penchée sur mon épaule, elle se mit à pleurer.

Toute parole humaine eût été pâle auprès de cette éloquence des pleurs ; nous restâmes silencieux l'un et l'autre, doucement unis dans cette chaste étreinte et mêlant nos larmes, que le bonheur faisait couler.

Quand je la vis plus calme, je m'agenouillai devant elle, et je pris ses mains :

— Claire, notre amour vaut la fortune des rois ; je crois en vous comme je crois en Dieu, je suis à vous comme à lui. J'irai trouver votre père, et je lui dirai que nous nous aimons. Adieu.

J'effleurai de mes lèvres sa main charmante, et je m'éloignai lentement, suivi de son angélique regard. Au moment de la perdre de vue, je me retournai et lui envoyai de la main un de ces baisers que les amants font voler à travers l'espace et que les sylphes de l'air savent transmettre avec tant de fidélité. Elle porta ses mains à ses lèvres, et je m'enfuis transfiguré.

Je traversai le vestibule en courant, et j'arrivai d'une haleine chez le curé de Notre-Dame. Je lui racontai tout.

— Vous avez manqué à votre promesse, me dit-il d'un air triste. Je suis bien inquiet pour Berthe, qui vous aime, pour Claire, pour nous tous.

— Je l'aime ! elle sera ma femme ou j'en mourrai ! lui disais-je en arpentant la chambre à grands pas.

— Ah ! jeunes gens, vous êtes toujours les mêmes ! disait le bon vieillard, moitié sérieux, moitié gai ; toujours les mêmes folies !

Après avoir tenu conseil, il fut décidé que nous irions tout dire à M. de Langenais.

Le comte parut atterré de cette révélation, qui renversait tous ses projets.

— Mais, malheureux! me disait-il, Berthe vous aime!

J'avais tout l'entraînement, mais aussi tout l'égoïsme de l'amour.

— Je ne puis aimer, lui disais-je à mon tour, qu'une femme au monde, l'aimer saintement, d'un amour absolu; j'ai pour Berthe l'amitié d'un frère, mais il m'est impossible de l'épouser sans faire son malheur et le mien. Je suis sans fortune: vous pouvez me refuser Claire; mais, avec du courage, du travail, du temps, je puis refaire ma position perdue; gardez-la-moi, j'attendrai.

Et comme je le voyais ébranlé :

— Rappelez-vous les paroles de lord Blakstone mourant :

« Marie ta fille à l'homme qu'elle aimera. »

Voici quel fut le résultat de notre longue conversation.

Le curé de Notre-Dame et M. de Langenais voulaient être bien sûrs que ceci n'était point un entraînement passager, un coup de tête de ma part, une surprise pour l'inexpérience de Claire; c'est pourquoi, afin de ne rien précipiter, on me demandait de partir pour la Suisse et d'attendre. Dans un mois, je recevrais à Neufchâtel une lettre

qui fixerait mon sort en m'apprenant si Claire m'aurait conservé son amour.

De mon côté, j'aurais le loisir de la réflexion, j'écrirais, je ferais connaître l'état de mon cœur, et je pourrais revenir à nos anciens projets, qui étaient de rétablir dans tout son éclat, par mon mariage avec Berthe, le nom appauvri des Langenais.

A déjeuner, on prévint les deux cousines que j'étais appelé en Suisse par une affaire importante, et que je reviendrais dans un mois. Berthe pâlit légèrement ; Claire faillit se trouver mal. Le curé de Notre-Dame, qui était resté à déjeuner, me regarda d'un air de reproche.

Je devais partir dans deux heures. Quand nous fûmes au salon, je demandai à mes cousines de me donner un souvenir qui pût me servir de talisman pendant le voyage.

Berthe réfléchit un instant ; puis elle prit son livre d'heures et me le donna.

— Tenez, me dit-elle, je n'en connais pas de meilleur que celui-ci.

Claire hésita et me dit :

— Je vous chercherai quelque chose avant votre départ.

Comme j'allais descendre pour gagner la voiture qui devait m'emporter vers l'exil, je la rencontrai

sur l'escalier ; elle tira de son sein un petit sachet de velours et me le remit.

— Vous y trouverez, me dit-elle, une fleur que vous connaissez déjà : c'est la rose de Notre-Dame.

XVI

L'ATTENTE

Je me soumis presque gaiement à cette épreuve de l'exil : que pouvais-je redouter? Était-il désormais possible à Claire de m'oublier ? Ne savais-je pas que son père l'aimait trop saintement pour essayer de lui arracher un refus qui aurait pu faire obstacle à son bonheur? En admettant même qu'il n'y eût de sa part qu'un entraînement passager, si Claire devait me dire : « Renoncez à moi ; » eh bien, je l'aimais assez pour sacrifier à son repos toutes mes espérances. « S'il en est ainsi, me disais-je, je passerai les mers, et j'irai chercher au loin la mort ; » la mort, car l'oubli me semblait impossible : contre de telles douleurs, il n'est d'abri que le cloître ou la tombe. Ceux qui n'ont point aimé

ne me comprendront pas ; mais, s'il en est dont la vie se soit arrêtée aux pieds d'un ange comme celui qui remplissait ma pensée, ceux-là retrouveront dans ces pages un souvenir d'eux-mêmes ; s'il en est dont le cœur se soit ouvert aux aspirations d'un chaste amour, ceux-là m'entendront comme un écho du ciel qu'ils ont rêvé.

Mais non, Claire ne devait pas m'oublier. Dans cette nature virginale qui avait appris l'amour au pied de la croix, les impressions pures que je laissais devaient germer et grandir. Dans cette âme élevée, il ne pouvait y avoir de place pour deux amours. Prédestinés l'un à l'autre, rien désormais n'avait la puissance de nous désunir.

J'avais évité de prendre, pour rentrer en Suisse, le chemin suivi par lord Blakstone et Saint-Lambert quand ils s'acheminaient vers leur dernier jour. Pour les suaves idées que j'emportais, j'aurais redouté l'aspect de ces lieux encore humides de leur sang ; rien n'était plus en moi que bonheur et qu'espérance ; replié sur moi-même, je savourais en paix toutes mes joies.

Tu sais, mon ami, comment on voyage en Suisse. Nulle existence ne convenait mieux à l'état de mon esprit, puisque j'y trouvais à la fois la solitude et le mouvement ; la solitude, qui laissait le champ libre à mes rêves ; le mouvement, néces-

saire à l'agitation fébrile que je puisais dans l'attente.

Je sortis de France par Besançon, et, sans guide, seul, au hasard, je m'aventurai dans les montagnes.

Quel changement dans mon existence ! Pendant sept années, je m'étais enterré volontairement dans ce sépulcre de moellons, de pavés et de boutiques, où un million d'hommes, renonçant aux champs, aux forêts, aux fleuves, à l'air libre, au soleil, à la nature enfin, viennent s'entasser dans d'étroites prisons que baigne une atmosphère putréfiée. Je ne m'en étais éloigné, pendant les mois d'été, que pour courir les eaux, où je retrouvais les mêmes vices et les mêmes fatigues. Jusqu'à ce jour la vie ne m'avait enveloppé que par ses formes factices; aujourd'hui seulement j'entrevoyais sa poésie simple et divine.

Avec la révélation d'une existence plus pure, d'une nature moins agitée, mon esprit s'élevait, et, en s'élevant, découvrait des horizons nouveaux. Combien je regrettais alors les dix années perdues que je laissais derrière moi! Pendant que l'existence de tant d'autres se remplit des biens acquis par le travail ou l'étude, il semblait que, dans la mienne, je me fusse étudié à creuser un vide.

Aujourd'hui que je me sens meilleur, il ne m'en coûte pas de faire cette déclaration. Pourquoi le

naufragé, miraculeusement arrivé sur le bord, répugnerait-il à raconter son désastre? Si, comme lui, je pleure maintenant sur mes biens engloutis, comme lui, je m'applaudis d'avoir conservé la vie, puisqu'elle me permet de rentrer dans la carrière avec l'expérience de mes fautes.

Dix années perdues depuis que l'âge d'homme a sonné! Que de choses honorables pour moi, utiles à mon pays ou à mes frères, je pouvais accomplir pendant ces dix années! Au flambeau de mon intelligence, allumé de la main de Dieu, la Providence avait ajouté la fortune, baguette enchantée qui permet de réaliser aussitôt qu'on a conçu. Dans cette foule vicieuse et dorée où m'avait jeté le désordre des passions, si je me comparais à mes compagnons de folie, le témoignage de ma conscience m'obligeait de descendre dans les rangs les plus infimes.

Dans ce monde gangrené de viveurs et de filles joyeuses, il en est du moins qui savent racheter leurs excès par le développement de certaines qualités, par des faits utiles et même glorieux. Il en est qui, de l'orgie, reviennent à l'étude, qui servent leur pays sous l'épaulette ou dans les luttes de la pensée; il en est qui trouvent dans les arts la purification de leurs souillures; mais moi, inutilité brillante, je n'avais dû mon éclat d'un jour qu'au

hasard de la fortune ; la nuit venue, il restait de moi ce qui reste d'un foyer éteint : des cendres et l'obscurité.

Dix années perdues ! Avec ces loisirs que Dieu m'avait faits, tant de choses m'étaient possibles ! toutes les voies m'étaient ouvertes. Soldat, depuis dix ans j'aurais contribué à l'édifice chrétien qui s'élève en Afrique sous le drapeau de mon pays ; devant moi s'ouvrirait un avenir peut-être glorieux ! Magistrat, j'aurais été la barrière opposée aux flots envahisseurs du crime qui montent dans nos sociétés mourantes. Savant, j'aurais apporté le concours de mes méditations aux progrès de l'industrie. Voyageur, je pouvais écrire une page nouvelle au grand livre de l'histoire des peuples. Artiste, peut-être eussé-je fait passer aux générations un nom de plus écrit sur la toile ou gravé sur le marbre, un de ces noms qui sont pour l'humanité un perpétuel encouragement à monter vers le bien et vers le beau.

Dix années de perdues ! les années de jeunesse, de puissance et de volonté ! Ah ! j'ose l'avouer, je me prenais en mépris quand ma conscience déroulait ainsi le tableau de ma vie passée ; je m'humiliais dans ma honte, et, parfois, je me sentais accablé d'un amer découragement. Mais alors je pensais à mes résolutions nouvelles, à Claire, ange

gardien qui veillerait désormais sur moi; mon front se relevait, et, les yeux tendus vers le ciel, je me sentais animé d'un courage invincible.

Dans les dispositions d'esprit que je viens de te dépeindre, nul pays au monde ne me convenait mieux que la Suisse; mais tu la connais, et, pour ceux qui l'ont vue, mon sentiment n'a pas besoin d'être expliqué. Dans mes idées, rien qui ne tendît à s'élever; dégagé des préoccupations d'une existence brutale, je laissais ma pensée monter librement vers d'autres sphères. Je me sentais en harmonie avec les forêts et l'immensité des montagnes. Les lacs tranquilles, les bois qui les entourent, les rochers sombres qui s'y baignent, les mousses des vallées, éternelles comme les neiges; les ruisseaux qui les parcourent, les cascades au gémissement sans fin que le même écho redit depuis la création; les hameaux tranquilles, les chapelles çà et là semées, les troupeaux silencieux, les montagnards à l'allure si calme, les jeunes filles aux traits si doux, la nature et l'homme se pénétrant dans la paix, voilà, mon ami, le spectacle au milieu duquel je vivais; mon âme s'y reposait, et les douces rêveries de mon cœur y rencontraient un aliment.

A Neufchâtel, j'avais laissé mes inutiles bagages, et, vêtu d'une blouse, un sac de soldat sur les épaules, le bâton du marcheur dans la main, j'é-

tais parti solitairement. Je voyageais à pied, presque toujours sans demander ma route. Le hasard, l'inspiration et l'attrait du paysage me guidaient à travers les chemins quelquefois loin des sentiers battus. Que m'importaient Zurich, Berne ou Genève? un monument vers le sud ou un lac vers le nord? Que me faisait la Suisse elle-même? Je n'étais pas venu pour voir, mais pour attendre et pour rêver. Mes distractions d'autrefois ne m'inspiraient que dégoût. Aussi je fuyais les grandes villes avec autant de soin que d'autres en mettent à les rechercher. Je traversai sans m'arrêter Neufchâtel, Fribourg et Berne, et j'arrivai dans l'Oberland, conduit par l'attrait de ses montagnes, qui, depuis le Jura, dominent les horizons de l'est. La nature, dans cette partie de la Suisse, est remplie d'une grandeur si calme, que je m'y sentis arrêté. Je suis resté là trois semaines, face à face avec l'immensité, que je peuplais de mon amour.

Les habitudes corrompues de ce qu'on appelle ailleurs la civilisation ne sont point encore arrivées dans ce beau pays. Le flot de voyageurs qui passent pendant trois mois de l'année suit invariablement la même route, mais il n'a point pénétré dans l'intérieur même des montagnes : il les tourne ou les franchit. Il est certaines vallées que le voyageur ne visite pas. Au pied des roches qui les for-

ment, le monde semble finir. C'est là que j'aimais à vivre, au milieu de populations aux formes antiques, qu'un jour à peine semble séparer du siècle de Guillaume Tell.

Dans un petit village de la vallée de Hasli, j'ai rencontré un jeune pasteur que je suis revenu voir souvent. Quel mépris cet homme m'a donné pour le bonheur de convention que poursuit le vulgaire! Je voudrais te peindre ce grand esprit à qui rien ne manque pour acquérir la célébrité, et qui passera sans l'avoir même désirée. Tu sais que le canton de Berne est protestant; la vallée de Hasli fait partie de ce canton.

Jacques Muller, c'est le nom du jeune pasteur, est né dans cette vallée, dans le village même qu'il habite. Il a fait ses études dans une université d'Allemagne, et les a faites avec un remarquable succès. Les professeurs tentèrent de le conserver, de lui faire quitter ses montagnes et de le lancer dans le monde intellectuel, où tout lui promettait gloire et succès. Jacques Muller a préféré retourner au fond de son pays inconnu; il s'est marié; il a succédé à son père, pasteur comme lui, et il vit en faisant le bien.

C'est un esprit immense. Ce qu'il possède de savoir est prodigieux. Son éloquence est entraînante: il a passionnément aimé la science, mais la

méditation a fini par l'en détourner. « Il y a, me disait-il, au-dessus de toutes les connaissances humaines, dont la plupart sont des erreurs, une science absolue, plus précieuse mille fois : celle du bien et du mal, la science qui vient de Dieu. Les volumes écrits par millions de la main des hommes ne valent pas une page de l'Évangile. Ma bibliothèque est assez belle, mais voici déjà plusieurs années que nulle main n'a dérangé un seul livre de ses rayons.

« A quoi me servirait-il d'étudier encore? En serais-je meilleur ou plus heureux? Je lis ma Bible, et je ne puis rien lire de plus parfait, car c'est Dieu qui parle. Qu'irais-je chercher dans Homère, Virgile, Gœthe, Milton, le Dante ou Racine? La poésie? mais ouvrez les yeux et voyez devant vous : ces montagnes, ces forêts, ces vallées, ces torrents, ce ciel, ces orages, sont la poésie de Dieu. Ah! que l'orgueil humain me semble misérable en présence de ces deux merveilles, la Bible et le monde! Non, je ne jetterai pas un volume de plus dans le cercle sans issue de la discussion. Que pourrais-je écrire pour faire quelque bien? Un livre de morale? Voici le livre des livres, l'Évangile! Toute morale est là. Le plus grand bien qu'on puisse faire ici-bas, c'est d'enseigner à lire ce livre.

« J'admire, me disait-il, les hommes qui gou-

vernent l'Europe, et qui, chacun, apportent un système différent pour raffermir la société croulante.

« Que peut-il sortir de leurs discussions? le chaos! Jamais une loi sociale n'est venue de la discussion, jamais!

« L'Europe, de nos jours, Rome, la Grèce, l'Égypte, l'Inde, la Chine et les peuples disparus après des siècles de splendeur, ont-ils demandé leurs lois consécutives à des assemblées délibérantes? Non; un homme, un législateur, un prophète, un Messie, s'est toujours rencontré qui leur a dit : « Voici « la loi! » Et les peuples ont cru, et ils ont vécu, comme peuples, parce qu'ils croyaient.

« Toute la civilisation européenne repose sur une loi qui lui a été donnée par un Messie. Hors de cette loi, la discussion des assemblées ne peut rien, elle n'enfantera que la confusion et ne produira que la mort sociale. L'Évangile seul peut sauver ce qu'il a fondé. Conservateurs et socialistes discutent avec des journaux et l'argument du canon.

« Entre eux, comme dans toute contestation, un arbitre seul peut décider à qui appartient le droit; l'arbitre, c'est le Messie de Dieu, la parole qu'il a laissée, l'Évangile, loi absolue chez les chrétiens. Conservateurs et socialistes, reconnaissez de

bonne foi l'arbitre dont nul n'a le droit d'appeler, et aussitôt la paix régnera. »

Ainsi que Berthe de Langenais, Jacques Muller considère la société comme atteinte d'un mal profond ; la vieille Europe marche dans les ténèbres, elle n'en peut sortir que sous la conduite d'un Messie nouveau. Il croit à la venue de ce Messie. « Mais, me disait-il, son temps n'est point arrivé. Les Pharisiens de la société moderne nagent dans une abondance dont ils ne veulent rien sacrifier, le peuple ne souffre point encore assez : à cette heure, un prophète passerait sans être écouté. Il faut que le cataclysme social ait éclaté, que pauvres et riches, puissants et faibles, se soient abîmés dans les flots de la misère ; il faut que les nations aient péri, que les gouvernements et les rois aient disparu sous la vague de sang ; il faut que les générations, errantes parmi les ruines, se soient purifiées des crimes de leurs pères par l'expiation et par les pleurs : alors les temps seront venus.

« L'humanité, comme la femme, n'enfante que dans la douleur ; l'homme n'appelle Dieu que dans ses désastres ; il n'écoute la parole des prophètes que s'il a besoin d'être consolé. Dans son temps et à son heure, le Messie nouveau sera suscité parmi les hommes, et il leur donnera la loi civile, comme

le Christ, fils de Dieu, leur a donné la loi morale. »

J'ai voulu prendre conseil du sage de ces montagnes, et je lui ai raconté mon histoire.

« N'agissez pas légèrement, m'a-t-il dit; recueillez-vous et calculez vos forces. Deux voies s'ouvrent à vous : l'une de jouissance matérielle, l'autre de sacrifice; l'une facile et l'autre malaisée; la première ne vous donnera qu'une existence végétative telle que la désirent la plupart des hommes, sans grandeur comme sans douleur; vous repasserez ainsi par le chemin que vous avez parcouru : ce chemin, vous le connaissez. L'autre donne la perspective des joies les plus vives, du bonheur le plus enivrant que l'homme puisse goûter dans un monde où le germe du ver est au milieu des plus beaux fruits; mais le sacrifice ne peut être tenté que par les forts : ainsi recueillez-vous et calculez bien ce que vous pouvez.

« L'homme et la femme sont faits pour vivre unis; c'est la loi de Dieu, ce que les infirmes d'esprit, qui, en ce monde, se croient les forts, appellent loi de nature. Cette union ne doit provenir que d'une mutuelle sympathie : les parents sont coupables s'ils mettent obstacle à l'attrait de deux jeunes cœurs.

« La manière dont se trafique le mariage, dans

notre civilisation égarée, est une cause de dissolution pour la famille. Sous aucun prétexte, n'épousez pas une femme si vous ne l'aimez pas; mais, si vous aimez sincèrement, n'hésitez pas à vous lier pour la vie. Vous aurez fait cet acte sous l'inspiration d'un bon sentiment, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir si le bon sentiment persiste en vous.

« Je sais tout ce qu'on peut dire en faveur d'un riche mariage, selon les maximes du monde; mais ce sont là des maximes de mensonge et d'égoïsme; le monde les a faites pour lui.

« Ainsi, je vous le répète, si vous vous sentez fort, entrez dans la voie du sacrifice, vous y trouverez des joies infinies, parce que l'homme s'élève d'autant plus vers la Divinité qu'il se dévoue davantage à sa loi. Vous ne serez plus seul à croire et à espérer aussi longtemps que vous conserverez votre compagne, parce qu'il y a d'inépuisables trésors dans le cœur de la femme chrétienne. »

J'écoutais avec bonheur ce langage si conforme à toutes mes pensées; je racontais au jeune pasteur les perfections de ma bien-aimée, les grâces de son esprit, l'ineffable pureté de son âme, comme je les redisais, en le quittant, aux montagnes, aux forêts et au désert. Je passai près de lui la plus

grande partie de mon exil, et je lui fis promettre de m'écrire; lui-même voulait savoir la nouvelle définitive de mon bonheur, afin de s'en réjouir avec moi.

XVII

LA LETTRE

Au jour fixé, je revins à Neufchâtel; c'est là, tu ne l'as point oublié, que je devais trouver une lettre du curé de Notre-Dame. Je ne pus recevoir, sans une certaine appréhension, ce pli qui contenait mon arrêt. En m'éloignant de la poste, je gagnai la campagne d'un pas agité; je m'assis sous un arbre, au bord d'un chemin solitaire, et je considérai quelque temps, avant de l'ouvrir, ce papier muet. Sous son enveloppe mystérieuse, énigme dont je tremblais d'entendre le mot, il y avait pour moi tout un avenir de bonheur ou de larmes; pouvais-je rompre ce cachet sans une certaine terreur? Je le rompis enfin et je dévorai les pages que tu vas lire. Les voici :

« Mon cher enfant,

« Je devance de huit jours l'époque où je devais vous écrire. Ce qui s'est passé depuis votre départ me détermine à ne pas vous faire attendre plus longtemps les nouvelles que vous désirez. Vos lettres me sont arrivées, et, si j'en juge d'après elles, je ne puis douter de la sincérité de votre attachement pour mademoiselle Claire de Langenais. Il ne me reste donc plus qu'à vous faire connaître ses dispositions envers vous et celles de sa famille.

« Après votre départ, son père et moi nous résolûmes de laisser faire l'absence et de juger, par l'état où nous la verrions, la nature du trouble que vous avez occasionné dans ce jeune cœur. Il nous importait aussi d'observer sa cousine, sur qui M. de Langenais redoutait l'effet d'une révélation pénible. Au bout de huit jours, Berthe restait à peu près la même; elle nous demandait souvent de vos nouvelles avec un intérêt marqué, mais elle attendait votre retour sans impatience, comme un événement certain. La malheureuse enfant ne se doutait pas de la déception cruelle que lui préparait ce retour.

« Il n'en fut pas de même de Claire : rarement

elle prononçait votre nom, et, quand elle parlait de vous, c'était avec un embarras qui n'échappait qu'à sa cousine. En revanche, elle écoutait avec joie toute parole qui vous concernait, et nous voyions bien que la conversation ne lui semblait jamais longue quand elle vous avait pour objet. Cependant, comme elle comptait aussi sur votre retour et que rien n'altérait sa confiance en vous, elle supportait avec assez de calme les ennuis de votre absence.

« Vous savez qu'elle n'a rien de caché pour moi, qui suis son confesseur. Eh ! que chercherait-elle à cacher, cette jeune âme où tout n'est que pureté et perfection? Je voulus savoir ce qui se passait en elle à propos de vous, et nous eûmes une longue conversation dans cette même allée du jardin où vous l'avez entretenue le jour de votre départ. Je lui dis que vous m'aviez raconté tout ce qui s'est passé entre vous deux; elle rougit un peu, car ce secret de son cœur, n'ayant pas troublé sa conscience, n'était pas de ceux qu'elle doit au confesseur; cependant elle n'en parut ni surprise ni fâchée. Ignorante comme elle est de ce que le monde appelle amour, elle m'ouvrit comme un livre ses impressions et ses souvenirs. La première fois, me dit-elle, que j'ai vu mon cousin, j'ai senti mon cœur battre, sans savoir pourquoi; quand il n'é-

tait pas là, je pensais à lui constamment ; je ne cherchais pas à me défendre contre cette pensée, car je ne croyais pas que ce fût mal. Toutes les fois que je le voyais, je me sentais heureuse, mais je n'aurais pas pu dire d'où me venait ma joie; s'il me parlait, sa voix arrivait à mon oreille comme une musique remplie de douceur; s'il souriait, je souriais aussi; quand il paraissait triste, j'avais envie de pleurer; la nuit, je rêvais de lui, et mes rêves me le montraient toujours bon, gracieux et doux. Quand je descendais le matin, et que je me promenais dans les allées avec mon pauvre Black, quelque chose me disait : « Il va venir ; » et, quand il venait, je me sentais portée au-devant de lui ; s'il n'était pas venu, je crois que j'aurais pleuré. Maintenant qu'il n'est plus là, je pense à lui comme avant; au piano, je ne puis jouer que les airs qu'il aimait; dans ma volière, les fleurs qu'il a touchées, les oiseaux qu'il a caressés, me sont devenus plus chers ; dans ce jardin, quelque chose que je ne puis définir m'attire constamment vers ce banc de pierre où il s'est assis près de moi. Depuis son départ, je calcule les jours et les heures; je sais qu'il doit revenir dans un mois, et, chaque matin, ma première pensée est celle-ci : Encore un jour de passé ! Avant de le connaître, je priais pour mon père, pour Berthe et pour vous; maintenant

j'ajoute à ma prière, chaque matin et chaque soir : « Mon Dieu, bénissez mon cousin Robert. » Est-ce mal, ce que je fais là ?

« Vous pensez, mon cher enfant, que je n'ai rien dit pour blâmer cette naïve affection dont je vous crois digne; eussé-je voulu la combattre, d'avance je sentais l'inutilité de mes efforts. Je reconnaissais, dans le cœur de Claire, l'instinct que Dieu a mis dans toutes ses créatures, et qui, chez la femme, a la puissance d'entraîner tous les sentiments, de dominer la vie, d'enchaîner irrévocablement l'avenir. Il m'était démontré, par cet aveu si candide, que son mariage avec vous était la condition de son bonheur de femme. Mais, lui dis-je pour la sonder davantage encore, si votre cousin changeait de sentiment? Elle se prit à sourire avec une confiance angélique, et me dit que je connaissais bien mal votre cœur, puisque j'en parlais ainsi. Mais, repris-je encore, s'il mourait? Eh bien, me répondit-elle avec une simplicité qui me toucha, je mourrais.

« Voilà quel fut le résultat de notre conversation huit jours après votre départ. Maintenant il fallait voir Berthe et aborder la difficile révélation. Dans quelle situation terrible vous nous avez mis, mon cher enfant, et que nous aurons de peine à en bien sortir ! Je restai deux jours à me demander

comment je préparerais celle que vous délaissiez au coup qui devait la frapper. Peut-être avez-vous jugé son caractère moins impressionnable qu'il ne l'est en réalité. Sous des dehors très-graves, presque froids, Berthe cache un cœur susceptible des plus grandes exaltations. Le connaissant ainsi, combien ne devais-je pas redouter une révélation qui renverserait tous les projets de son esprit et la blesserait si cruellement! Cependant il fallut se résigner.

« Berthe était dans sa bibliothèque, là même où vous l'avez vue le jour de votre arrivée. Voici, à peu près, ce que je lui dis : Ma chère enfant, j'ai des choses sérieuses et pénibles à vous apprendre. Je pourrais employer de longs détours, mais je rends hommage à la fermeté de votre caractère, et je vais vous parler avec la franchise qui convient entre nous : je sais que vous trouverez toujours dans vos sentiments religieux une grande force contre les épreuves de la vie.

« La solennité de ce début la fit légèrement pâlir; je continuai : Nous avons tous nourri l'espoir que vous épouseriez votre cousin ; vous-même avez désiré ce mariage; depuis que vous avez vu votre cousin, la résolution où vous étiez s'est affermie; si je ne me trompe, il y a maintenant en vous autre chose que le désir de faire un mariage de con-

venance et de famille : votre cœur n'est pas insensible, vous aimez votre cousin.

« Elle me répondit sans embarras : C'est vrai.

« Eh bien, lui dis-je en tremblant un peu, car c'était ici le moment fatal, mon enfant, c'est Dieu qui tient la clef des cœurs; il faut, quoi qu'il décide, savoir se soumettre à sa volonté. Si vous aviez été seule ici avec votre cousin, nul doute qu'il n'eût subi l'attrait de vos belles qualités, qui l'ont du reste si vivement frappé; s'il n'eût rencontré que vous, il vous eût aimée; mais vous n'étiez pas seule.

« Pendant que je lui disais ceci, Berthe était devenue très-pâle; les sourcils contractés, l'œil fixe, elle semblait avoir devant elle une apparition terrible. A ce mot : — Mais vous n'étiez pas seule, — elle s'écria d'une voix sourde :

« — Claire !

« — Oui, Claire, repris-je avec douceur; Claire, dont les vertus si gracieuses et que vous appréciez si bien, ont fait sur votre cousin une impression que je crois ineffaçable; Claire, dont l'âme aimante s'est donnée sans réflexion, et, je le crois, sans retour. Ces deux cœurs sont unis maintenant d'une de ces affections saintes qu'on ne peut briser sans danger, et peut-être sans violer les lois de Dieu.

« Berthe semblait ne m'avoir pas entendu. L'air

sombre de son visage me laissait deviner toute sa désolation.

« — Claire! répéta-t-elle à voix basse, Claire, que j'aimais comme ma sœur!

« — Mon enfant, lui dis-je alors, prenez garde, la jalousie est une mauvaise passion.

« Elle se leva vivement.

« — Soit! me dit-elle avec une violence que je ne lui avais jamais connue. Que ce mariage soit rompu. Chacun de nous reprend sa liberté. Berthe de Langenais peut choisir parmi les plus grands noms de France.

« Je jugeai qu'il était inutile de m'opposer à cette explosion; la parole était à la passion, la raison ne pouvait se faire entendre que plus tard.

« — Devant tout autre, me dit-elle, je saurais me contenir et ne rien laisser paraître au dehors des sentiments qui me bouleversent; mais, devant vous, je ne rougis pas de m'y livrer. Jalousie! dites-vous; eh bien, oui, je suis jalouse, je l'avoue : j'aimais Robert, et je ne puis me le laisser enlever sans colère. Je me sens humiliée, profondément humiliée dans mon amour-propre. Ah! mademoiselle Claire! oui, je l'avoue, ma jalousie, mon humiliation, vont jusqu'à m'arracher des larmes que je voudrais pouvoir dévorer!

« Je crus le moment venu de calmer son irrita-

tion, mais tout ce que j'essayai fut sans résultat, elle refusa de m'écouter. Je l'entendais formuler, à mots entrecoupés, mille projets incohérents. Elle parlait des divers partis qui, déjà, s'étaient présentés pour elle, partis considérables par la naissance et la richesse ; elle reviendrait sur ses refus, disait-elle, un mot lui suffisait ; je l'entendis nommer plusieurs personnes fort honorables, en effet, et dont je connaissais les anciennes démarches faites pour obtenir sa main. Puis elle parlait de se retirer dans un couvent, de donner sa fortune aux pauvres : cette dernière idée finit par la dominer seule. Quand je fis de nouveaux efforts pour la ramener à des sentiments plus calmes, à une soumission plus chrétienne, elle se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à pleurer.

« — Ma résolution est irrévocable, me dit-elle, j'entrerai dans un couvent. Pardonnez-moi les sottises que j'ai pu dire sous l'impression de ma jalousie contre Claire : ce pauvre ange n'a pas voulu me faire de mal ; mais, puisque ma vie est brisée, je n'ai plus qu'à pleurer et à chercher l'oubli. Le jour même de ce mariage, rien au monde ne m'empêchera d'aller frapper à la porte d'un couvent.

« M. de Langenais attendait impatiemment le résultat de cette conversation ; je courus la lui rapporter. Vous connaissez son excellent cœur, sa

tendresse pour Berthe, sa délicatesse excessive, les scrupules de cet honneur sans tache. Ce que je lui appris du désespoir et des résolutions de Berthe le bouleversa.

« — Malheureux enfants ! malheureux enfants ! s'écriait-il avec douleur. Comment arranger cela ?

« Il voulut voir Berthe lui-même, et lui exprimer son regret de ce que sa fille était devenue ainsi la cause involontaire d'un malheur pour elle ; mais Berthe répondit invariablement :

« — Que ce mariage se fasse, puisque leur bonheur en dépend. A Dieu ne plaise que j'y sois un obstacle ! j'en serais désolée ; mais pourquoi vouloir m'ôter, à moi, la consolation si naturelle qui me reste, celle d'aller chercher la paix dans un couvent ? Je pardonne de tout mon cœur à Claire le mal qu'elle me fait ; je partagerai ma fortune entre elle et les pauvres ; mais, pour moi, je demande au moins la paix et l'oubli : je les trouverai dans un cloître.

« M. de Langenais, la voyant inébranlable, ne voulut pas lui céder en générosité :

« — J'aime mieux, me dit-il, m'exposer à briser le cœur de ma fille que d'assurer son bonheur aux dépens de celui de Berthe. Claire n'épousera pas son cousin.

« Claire ne se doutait pas de quel drame l'hôtel

Langenais était en ce moment le théâtre; son père la fit appeler en ma présence; il la fit asseoir, lui prit les mains, et voici la substance de ce qu'il lui dit :

« — Ma chère enfant, je connais ton affection pour notre cousin Robert; il en est digne, et je ne la blâme pas; mais un obstacle des plus graves s'oppose à ce que tu sois sa femme. Nous avions formé le projet de le marier avec Berthe, et, comme toi, Berthe l'aimait. Je viens de la voir. Quand elle a su la rupture de son mariage, elle s'est désespérée et nous a dit qu'elle irait dens un couvent. Que veux-tu faire? Épouserais-tu ton cousin au risque de faire à jamais le malheur de Berthe?

« Comment vous peindrai-je le désespoir de cette pauvre enfant? Pâle, muette, désolée, elle était à faire pitié; elle s'est trouvée mal, puis les larmes l'ont soulagée. Son père l'encouragea de nouveau à montrer de la force d'âme; il lui fit envisager son renoncement comme une question d'honneur, tel, du reste, que lui-même le comprenait. La pauvre petite l'écoutait avec une soumission angélique; elle lui baisa la main et déclara, au milieu des sanglots, qu'elle renonçait à vous.

« Ceci, mon cher enfant, se passait le dixième jour après votre départ.

« Dès ce moment, l'hôtel Langenais prit l'aspect

d'un sépulcre. On eût dit que la mort y était entrée et que des ombres l'habitaient. Berthe passait les journées entières dans la bibliothèque, et, le soir, elle restait de longues heures à méditer dans la grande galerie du rez-de-chaussée où sont les tableaux de famille. Son air était presque toujours sombre et préoccupé, rarement elle nous adressait la parole, et nous sentions qu'il était inutile de chercher à la distraire. M. de Langenais se lamentait entre ces deux infortunées, d'autant plus qu'un changement effrayant s'opérait chez sa fille. La vie de Claire se passait tout entière au jardin, sauf les nuits et l'heure des repas, où elle mangeait à peine.

« Comme sa cousine, elle était devenue silencieuse, ne parlant jamais, répondant à peine. Sa figure avait pâli, ses yeux brillants attestaient la présence d'une fièvre continuelle; sa florissante santé disparaissait de jour en jour. De tout le jardin, elle semblait ne plus connaître, ne plus aimer, que le banc où vous vous étiez assis. Je l'ai toujours trouvée là ou dans sa volière, au milieu des fleurs et des oiseaux qui lui parlaient de vous.

« Ce matin, j'ai voulu tenter de nouveaux efforts pour la calmer. Comme toujours, elle était au jardin, assise sur le banc où il lui semble, dit-elle, que vous allez revenir; ses yeux, tout brillants de fièvre, étaient fixés vers le ciel.

« — A quoi pensez-vous? lui demandai-je.

« — Au ciel, où je vais l'attendre.

« — Enfant! Dieu vous réserve de longs jours.

« Elle me regarda en souriant.

« — Dieu est bon, me dit-elle, et c'est pour cela que je lui demande de m'appeler à lui. Avant peu, ce sera fini.

« Je la quittai navré, car je sentais qu'elle disait vrai. Le spectacle de cette douleur qui se nourrissait des idées de la tombe me fit prendre une résolution subite : je montai à la bibliothèque, j'y trouvai Berthe, assise devant un livre ouvert, mais ne lisant pas. J'allai droit à elle, et je lui dis en la regardant fixement :

« — Claire se meurt!

« Berthe se leva, douloureusement émue.

« — Claire se meurt? murmura-t-elle; elle l'aime donc bien?

« — Avant un mois, cette pauvre enfant sera morte.

« Berthe se promena quelques instants, en proie à la plus vive émotion.

« — Mais, dit-elle enfin, qui l'empêche de l'épouser?

« — Vous.

« — Comment, moi! je ne demande qu'à me retirer dans un couvent.

« — C'est à cause de cela que votre oncle s'oppose absolument à son mariage; vous n'avez pas besoin d'aller au couvent pour faire votre salut. Renoncez à cette résolution, et Claire sera sauvée parce qu'elle épousera Robert.

« Berthe, très-émue et très-agitée, parcourut encore la bibliothèque; enfin, elle revint à moi, et, me prenant la main :

« — Je vous en fais l'aveu : je me réjouissais de voir que Robert, ne pouvant pas être à moi, ne serait point à elle. Moi aussi, j'aime Robert. J'ai bien vu la douleur de Claire, mais je croyais qu'elle passerait; je comptais sur le temps : folle que j'étais! comme si le temps pouvait emporter ces choses-là! Moi, je suis forte, je n'en mourrai pas; mais vous avez raison, Claire peut en mourir, je comprends cela. Pauvre Claire! elle est si douce, si bonne, si complétement aimante! mais elle ne mourra pas. Venez!

« Nous montâmes chez M. de Langenais. L'affliction de ce pauvre père se lisait dans tous ses traits; mais quelle joie, quelle reconnaissance, quand Berthe lui eut déclaré spontanément que, malgré le mariage de Claire, elle n'entrerait pas au couvent! Retenu par une excessive délicatesse, il hésitait encore; j'eus besoin de m'en mêler pour achever de le vaincre.

« Nous descendîmes tous trois au jardin. Claire n'avait pas quitté son banc, elle regardait toujours le ciel.

« —Vous avez raison, me dit Berthe en la voyant, elle en mourrait.

« Berthe s'assit auprès d'elle et l'embrassa tendrement. Claire nous regarda d'un air étonné.

« — Claire, lui dit sa cousine, tu ne vois pas que ton père a l'air joyeux? tu ne vois pas, ajouta-t-elle avec effort, que nous sommes tous contents?

« — Qu'est-il donc arrivé? dit Claire.

« — Il est arrivé que Robert va revenir et que tu l'épouseras.

« Claire tourna vers sa cousine ses grands yeux où déjà revenait la joie, et lui dit naïvement :

« — Et toi?

« — Moi, répondit Berthe avec une hésitation douloureuse, je croyais aimer mon cousin; mais je me suis trompée... je ne l'aime pas...

« Claire poussa un cri de bonheur, et, tenant sa cousine embrassée, elle fondit en larmes.

« Berthe et moi nous laissâmes à leur joie le père et la fille.

« — Bien! lui dis-je, très-bien! vous êtes héroïque!

« Elle était près de défaillir; elle s'appuya sur mon bras.

« — Je ne l'aime pas ! je ne l'aime pas ! murmurait-elle en remontant l'escalier. Vous me donnerez l'absolution de ce mensonge, ajouta-t-elle avec un sourire amer.

« En arrivant dans sa chambre, elle se laissa tomber à genoux au pied de son lit et se mit à prier à haute voix pour vous et pour Claire.

« La Providence a sans doute conduit tout ceci pour le mieux; elle s'est plu à déranger les calculs des hommes; ce n'est donc pas Berthe que vous épouserez. Avec le temps et la prière, son amour pour vous deviendra l'amitié d'une sœur; peut-être eût-il été plus sage à moi de vous le laisser ignorer, mais j'ai voulu que son dévouement vous fût connu dans tout son héroïsme. Ce doit être un lien de plus qui vous attachera à la jeune fille accomplie qui va devenir votre femme. Si vous aviez, dans l'avenir, une autre pensée que celle de son bonheur, vous seriez, en vérité, bien coupable.

« Je n'ai plus rien à vous dire, maintenant que tout est fini; c'est pourquoi je devance l'époque fixée, et je vous dis : « Venez et remerciez Dieu. »

XVIII

LA LEÇON DES AÏEUX

Ma lettre à la main, je repris, marchant à grands pas et l'œil au vent, le chemin de l'hôtel; le général, après bataille gagnée, n'est pas plus rayonnant que je ne l'étais; l'enthousiasme me possédait, je souriais à tous les passants; volontiers je les aurais embrassés; j'épuisai ma bourse à remplir la main de tous les pauvres que je rencontrais. N'as-tu pas remarqué qu'on n'est jamais plus disposé à faire le bien que lorsqu'on est heureux? Ivre de mon bonheur, j'aurais voulu pouvoir le faire partager à toute la création.

Au moment où je regagnai mon hôtel, une diligence allait partir, mais elle était pleine; je me jetai sous la bâche de l'impériale et je m'acheminai vers la frontière de France, accusant de la lenteur

de ma course les montagnes qu'il fallait gravir. Un mois avant, j'étais descendu par ces mêmes pentes; mais alors rien ne me pressait; alors je laissais derrière moi ce que je brûlais de retrouver; maintenant Claire était au bout de ma course, et, de même que je l'appelais, elle m'appelait. Une idée noire traversait parfois le ciel pur de ma pensée; l'image désolée de Berthe m'apparaissait auprès du front radieux de Claire; je me reprochais d'avoir favorisé la naissance de cet amour, et ce remords faisait tache dans mon bonheur; mais l'homme est un tissu de contradictions; je me consolais en disant : « Le temps calmera cette douleur; avec le temps, elle oubliera. » Injuste que j'étais! Comment aurais-je accueilli celui qui m'eût dit : « Avec le temps, vous pouvez oublier Claire! »

En arrivant à Dijon, je courus d'un trait jusqu'à la rue de la Verrerie. C'était le matin, huit heures venaient de sonner : une prescience intime me la faisait voir au jardin. De la porte de l'hôtel jusqu'auprès d'elle je ne fis qu'un bond. Claire était assise sur le banc de pierre que mon souvenir lui avait rendu si cher. A ma vue, je la vis se lever, l'œil fixe, les mains tendues, ayant l'air de douter si je n'étais qu'une apparition. Elle tomba dans mes bras, et nous restâmes longtemps ainsi,

unis dans une étreinte muette : la terre avait disparu.

Mon ravissement n'est pas de ceux qui se décrivent. Quand nous fûmes revenus à nous-mêmes, elle me prit par la main et me dit :

— Allons chez mon père.

En nous voyant, M. de Langenais m'embrassa.

— Je vous la donne, me dit-il, mais ce n'est pas à moi que vous la devez.

Je quittai M. de Langenais pour aller chez le curé de Notre-Dame.

— Ah ! vous voilà donc ! me cria le bon vieillard du plus loin qu'il m'aperçut; nous avons cru que vous n'arriveriez jamais. Il y a onze jours que je vous ai écrit. Claire me demande chaque matin : « Quand vient-il ? »

Je lui expliquai que, fidèle à mes engagements, j'étais arrivé à Neufchâtel exactement le jour où je devais y recevoir sa lettre.

— Dieu veuille, me dit-il, que vous teniez toutes vos promesses aussi fidèlement que celle-ci !

— Oh ! m'écriai-je, soyez sûr que ma vie tout entière appartient à la femme que j'aime. Que je sois éternellement maudit si je l'oublie !

— Ne faites pas de vœux pareils, me dit-il sévèrement. Après les plus grandes faiblesses, il reste toujours le repentir, et au repentir le pardon.

Je revis Berthe avant déjeuner; elle se leva lorsque j'entrai au salon, et m'attendit, appuyée au dossier de son fauteuil; elle était blanche comme le marbre, ses yeux vivaient seuls dans son visage immobile. Je baisai religieusement la main de cette héroïne.

— Soyez le bienvenu ! me dit-elle sans affectation; Claire était bien impatiente de vous revoir.

J'étais interdit, je balbutiai quelques mots sans suite; elle vint gracieusement à mon secours en me faisant parler sur ce que j'avais vu de la Suisse. Cette jeune fille était vraiment aussi forte que généreuse. A déjeuner, elle conserva sa présence d'esprit, et ne paraissait point blessée de la joie tranquille que laissait voir sa cousine. Claire avait pris naïvement au sérieux les paroles de Berthe : « Je ne l'aime plus. »

Il me tardait de me retrouver seul avec celle que je pouvais maintenant appeler ma fiancée ; comme ce nom m'était doux aux lèvres, et que de charmantes idées il éveillait en moi ! Un accord tacite nous réunit au jardin, où nous rencontrions la solitude qui plaît aux amants. Les heures que j'y passai furent les plus heureuses que j'eusse connues jusqu'à ce jour, parce qu'elles étaient les plus tranquilles. Dans l'affection pure qui m'embrasait, je marchais de ravissement en ravisse-

ment. Quand l'amour se révèle, il excite toujours en nous des mouvements d'une certaine violence ; mais, quand il s'est emparé successivement de toutes nos facultés, quand il a purifié nos sentiments, quand il règne en nous, l'âme éprouve une placidité, un bien-être, une satisfaction sans nuages.

J'en étais à cette période de l'amour qui est le bonheur contemplatif, et je ne désirais rien de plus. Celui à qui n'a pas suffi, ne fût-ce qu'un jour, la possession du cœur, celui-là n'a point aimé. L'amour, fils du ciel, est immatériel comme lui ; c'est une faiblesse de notre nature si nous le faisons descendre des sphères idéales qui sont, en quelque sorte, sa patrie : c'est ainsi que je le sentais. Aussi longtemps que nous pouvons aimer ainsi, la paix est en nous et le bonheur nous est fidèle. Il me semble que je serais resté des mois, des années peut-être, à respirer, sans y toucher, cette fleur éclose pour moi. A l'heure dont je parle, toute autre pensée que celle de l'union intime de nos âmes me semblait une profanation.

Les heures s'écoulaient pour nous dans des causeries charmantes, où Claire me laissait pénétrer le secret de son cœur, sans autres voiles que l'instinctive pudeur de la femme : nos sentiments les plus intimes se mariaient sans effort comme se

confond le rayonnement des étoiles. Au delà de la joie sans bornes où je planais, je ne concevais rien. Nous ne parlions que de nous deux; car, à nous seuls, nous étions pour nous le monde. De même que, pour le pasteur de la vallée de Hasli, toute science et toute loi sont dans la Bible, de même, pour nous, l'univers était dans cet amour. Je lui faisais raconter ses douleurs pendant l'absence ; elle me demandait les miennes pendant les longues heures de l'attente, et nous nous réjouissions d'être enfin réunis sans avoir à redouter de nouvelles épreuves.

Cependant l'égoïsme de mon bonheur n'allait pas au point de me faire oublier tout à fait ce que Berthe avait souffert, ce qu'elle souffrait encore à cause de moi. Dans la soirée, j'étais descendu seul au jardin ; le ciel, chargé d'orage, invitait à la mélancolie : je pensais à l'instabilité du bonheur, d'après l'idée que s'en forme le vulgaire. « Voici, me disais-je, une jeune fille, belle, riche, avec un grand nom. En apparence, que lui manque-t-il? Cependant la voilà dévorée d'ennuis parce que j'ai mis le pied dans cet hôtel, et, si je n'y étais pas venu, rien peut-être ne l'eût jamais troublée, et, si je n'eusse pas rencontré Claire, bien certainement je l'aurais aimée.» Comme je faisais ces réflexions, une lumière parut dans la galerie du rez-de-chaus-

sée, et, à mesure qu'elle passait, je vis se dessiner sur les vitres la silhouette d'une femme : c'était Berthe, qui, chaque soir, depuis un mois, venait rêver dans cette salle peuplée de l'ombre de ses aïeux.

Elle posa sa bougie sur un guéridon, ouvrit une des portes vitrées qui donnent sur le jardin et resta là quelques minutes, respirant le souffle orageux de la nuit. Mon premier mouvement fut de me cacher ; mais il me sembla que cette réserve était aussi peu digne d'elle que de moi ; je sortis du massif d'arbres qui m'abritait, et je marchai vers elle. Berthe parut aussi peu surprise que si elle m'avait attendu. Elle me fit entrer dans la galerie et referma derrière moi la porte vitrée.

Une seule bougie éclairait cette vaste salle, dont les extrémités et le plafond demeuraient dans l'ombre. Les évêques, les chevaliers de Malte, les gentilshommes cuirassés, les grandes dames au costume bizarre, se distinguaient vaguement au milieu de leurs cadres dorés ; chaque parole éveillait un écho plaintif ; au dehors le vent sifflait, la pluie commençait à tomber ; cette galerie apparaissait comme un lieu lugubre dont Berthe semblait le fantôme. Toujours vêtue de noir, plus pâle que jamais, le regard illuminé d'un feu sombre, elle aurait pu poser pour la statue de la Force

dans le malheur. En la voyant ainsi, j'étais plein de respect, de sympathie et presque de remords. Un mois avant, la veille de mon départ, elle était calme, radieuse, presque gaie; j'avais rencontré des airs si doux sur sa bouche si fière! Elle comprit ce qui se passait en moi, car elle me dit, avec un sourire étrange :

— Vous me trouvez changée?

J'aurais désiré une explication, mais je n'osais la provoquer. Berthe vint encore au-devant de ma pensée.

— Il y a des choses, me dit-elle, que vous avez sur les lèvres, mais vous craignez de me blesser en les disant; ne les dites pas, non que je les redoute, mais parce qu'elles sont inutiles : d'avance, je les connais.

Mon cousin, je ne suis pas tout à fait une femme ordinaire; ne vous étonnez pas si je sors avec vous des habitudes communes : je veux vous donner quelques explications sur ce qui s'est passé ici depuis votre arrivée.

Ces paroles furent prononcées avec le calme d'une supériorité qui ne s'ignorait point.

Elle reprit :

— M. le curé de Notre-Dame m'a fait part ce matin de ce qu'il vous a écrit il y a dix jours. Je regrette qu'il ait cru nécessaire d'entrer dans

d'aussi grands détails sur ce qui me concerne personnellement. J'aurais préféré qu'il ne fût pas question de moi, et je vous demande d'oublier ce que vous en savez.

— Je ne me le rappellerai, répondis-je en m'inclinant, que pour vous bénir.

Berthe reprit avec un sourire triste :

— Vous savez que je me suis fait, sur les devoirs de l'ancienne aristocratie, une opinion que vous ne partagez pas. Toutes mes actions sont subordonnées à cette règle ; aussi je pense que, sous aucun prétexte, si ce n'est pour le service du roi, les membres d'une grande maison ne peuvent rien distraire de leur fortune au préjudice de la splendeur de leur famille. C'est pour cela que j'ai refusé toutes les propositions de mariage qui m'ont été faites jusqu'à ce jour. Il existait un représentant de ma famille, et, justement parce qu'il était sans fortune, j'ai pensé que c'était un devoir pour moi de donner la mienne au dernier des Langenais.

Je l'aurais fait, eût-il été difforme et idiot; ce que j'eusse exécuté, dans ce cas, comme une immolation, j'avoue que je le faisais avec plaisir quand il s'est agi de vous. J'ai cru, dans les premiers temps de votre séjour ici, remarquer que, pour vous non plus, ce mariage n'était pas un sacrifice ; il m'avait semblé voir dans vos manières

un peu plus que de la politesse ; de là, je ne sais quelles folies de mon esprit... je vous estime assez pour ne point chercher à vous les cacher, ajouta-t-elle avec un singulier mélange de tristesse et de hauteur.

Quant à vous, qui n'avez pas sur les devoirs de l'aristocratie les mêmes idées que moi, vous avez raison de ne point faire aveuglément le sacrifice de votre cœur. Dès que vous avez vu Claire, vous l'avez aimée, je le comprends, car il est impossible de rencontrer une perfection plus achevée.

Le curé de Notre-Dame m'a fait lire la copie de la lettre que vous avez reçue de lui. Il vous a dit vrai en vous peignant mes premières impressions de colère ; vous m'en voyez aujourd'hui toute confuse ; j'ai cherché depuis à réparer ces faiblesses. Le devoir a parlé plus haut que le sentiment ; à cette heure, je n'entends plus que lui. Si j'étais tentée de l'oublier, je n'aurais qu'à venir ici, dans cette salle où les tableaux que vous voyez me rappellent mes aïeux, de grandes leçons et d'austères devoirs.

Chaque soir j'y viens passer une heure ; la société m'importune. Ici, je médite sur le passé, sur l'avenir, sur les leçons que me donnent les aïeux, et je me sens un courage qui me rend la vie plus facile. C'est ici que toutes mes résolutions ont été

prises; c'est ici que j'ai trouvé la force de ne mettre aucun obstacle au bonheur de Claire, et même de m'en réjouir.

J'ai eu d'abord, vous le savez, la pensée de me marier ailleurs, puis celle d'entrer dans un couvent. C'étaient là des folies, je n'y pense plus; les conseils que j'ai pris de tous ces tableaux, muets en apparence, m'ont dissuadée de ces idées.

Si telles ne sont pas exactement les paroles de ma cousine, c'est au moins le sens de ce qu'elle me disait; j'étais trop embarrassé, trop ému, pour oser lui répondre. Au surplus, que pouvais-je dire?

— Je fais, continua-t-elle, les vœux les plus ardents pour votre bonheur à tous deux; vous êtes créés l'un pour l'autre, la conviction que j'en ai modère mes propres regrets. Je sens, dit-elle avec un effort visible, que vous n'auriez pas trouvé près de moi le calme que vous donnera ma cousine.

Comme si elle eût voulu me convaincre de ce qu'elle ne croyait pas elle-même, je l'entendis poursuivre avec une exaltation fébrile :

— Entre vous et moi, il y a des idées qui ne s'accorderont jamais; c'eût été pour nous un perpétuel sujet de discorde. Vos tendances politiques m'auraient blessée; je les aurais contrariées par mes observations; j'aurais essayé de vous pousser dans une voie tellement rétrograde, qu'elle ne

peut être aujourd'hui celle de personne. Vous appartenez à votre siècle, et moi, je suis en arrière de trois cents ans. Il ne faut donc pas regretter un mariage qui eût pu vous devenir fatal.

Quant à moi, je me réjouis maintenant de ce qui est arrivé. Ne vous reprochez donc jamais d'avoir mis un nuage sur ma vie : au contraire, vous m'aurez sauvée. Je sens bien aujourd'hui que je n'étais pas faite pour le mariage.

Seulement, je vous demande la permission de vous adresser un conseil de sœur et d'amie. Ne dites jamais à Claire qu'elle a pu être pour moi, dans cette circonstance, l'occasion d'une douleur : la pauvre enfant ne s'en consolerait pas. Il faut qu'elle ignore tout ce qui s'est passé.

Berthe ajouta après un instant de réflexion :

—Vous devez vous étonner de m'entendre parler ainsi. Je sais tout ce qu'il y a d'insolite et de bizarre dans la franchise avec laquelle je m'exprime sur des choses aussi délicates ; mais je vous estime tellement, que je veux vous traiter comme un frère.

Soyez donc sans inquiétude à propos de moi ; je suis très-calme ; je ne me marierai pas, parce que je n'ai aucun attrait pour le mariage ; je n'irai pas non plus dans un couvent, je continuerai à vivre, comme par le passé, dans cette salle et dans ma bibliothèque ; mes livres et mes portraits de fa-

mille, pour moi, c'est le monde. Quant à ma fortune, elle ne m'appartient pas; je la considère comme un dépôt...

— Ah! ma cousine, je vous en prie!... m'écriai-je en l'interrompant avec vivacité.

— Je vous comprends, me dit-elle en souriant, n'en parlons pas.

— Vous avez, lui dis-je, un courage et une grandeur d'âme qui me pénètrent d'une admiration profonde.

— Je n'ai pas un grand mérite, reprit Berthe; vous savez quelles sont mes idées sur les devoirs de famille et sur la manière dont on doit comprendre l'honneur quand on porte certains noms. J'en suis tellement pénétrée, que je ne m'appartiens plus. Fille du quinzième siècle, contemporaine de la grande monarchie par l'idée fixe qui est en moi, je n'ai point d'âge : telle que je suis, je vivrai; telle que j'aurai vécu, je mourrai. Esclave de ce que le monde appelle des préjugés, selon le monde, je n'ai point de cœur...

— Point de cœur! m'écriai-je, il n'y a que cela dans vos paroles!

— Non, dit-elle, puisque je n'en subis pas les entraînements.

Elle refoula dans ses paupières des larmes prêtes à tomber. Ces larmes, qui révélaient la femme,

donnaient un démenti au fatalisme de ses paroles.

— Oh ! lui dis-je, ne vous calomniez pas !

— Je dis la vérité, je me connais et je me juge froidement. Nous allons nous séparer bientôt, reprit-elle après un silence, pour quelque temps du moins ; laissez-moi vous dire ici, au milieu de ces portraits qui nous regardent, ce qu'ils diraient eux-mêmes si la parole leur était donnée. Vous avez, jusqu'à ce moment, vécu sans utilité, sans gloire, sans prendre souci de votre nom ; vous allez commencer une nouvelle existence.

Dorénavant rappelez-vous qui vous êtes ; vivez comme il convient à un Langenais. Vous croyez que l'aristocratie doit abdiquer devant la démocratie ; ces idées auraient fait mon désespoir si j'eusse été votre femme ; mais, enfin, si vous n'y pouvez renoncer, si vous ne demeurez ce que vous êtes, aristocrate, et, en cette qualité, chef par la grâce de Dieu, chargé par lui de commander au peuple pour son bien et pour son repos, du moins n'abdiquez jamais l'obligation de maintenir le vieil honneur des Langenais.

Servez votre pays comme vous l'entendez, mais, au moins, ne compromettez jamais, serait-ce par un excès de zèle, en vous mêlant à certains hommes et à certains partis, le nom dont vous êtes chargé. De la liberté, de l'égalité, du progrès

à l'avenir desquels vous croyez, ne séparez jamais la monarchie; de la nation ne séparez jamais le roi. Depuis mille ans, vos pères ont suivi la même voie, ne la quittez pas; si vous deviez l'abandonner, n'entrez jamais dans la vie politique.

Mais, reprit-elle après un moment de réflexion, voici encore que je veux vous plier à mes idées; j'ai tort, vous êtes libre : travaillez donc à fonder l'avenir, puisque vous y croyez. Oui, soyez libre, vous ne relevez, après Dieu, que de votre conscience et de votre honneur.

Adieu, dit-elle encore en me tendant la main, faites le bonheur de ma pauvre Claire; elle en est digne. Soyez toujours bon comme vous l'êtes redevenu, et, quand vous aurez appris à prier, priez pour moi.

Je mis un genou en terre devant cette sainte fille, si fière, si profondément blessée, si courageuse dans le pardon.

— La leçon que vous me donnez, lui dis-je d'une voix pénétrée, sera la règle de ma vie.

Elle leva la main vers les portraits de nos ancêtres et me dit ces paroles, qui furent les dernières :

— C'est la leçon des aïeux.

XIX

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE

Malgré l'héroïsme dont Berthe avait donné tant de preuves, nous sentions tous que l'attente de ce mariage était pour elle un supplice; il fallait en finir le plus tôt possible. Au sortir de l'église même, je devais emmener Claire loin de Dijon. Berthe ne pouvait demeurer l'impassible témoin d'un bonheur qui brisait sa vie. Il fut donc convenu que le mariage aurait lieu dans le plus bref délai que nous permettait la loi.

La résignation de Berthe ne se démentit pas un instant : toujours bonne pour moi, redoublant d'amitié pour sa cousine, elle la comblait de mille attentions; Claire ne put soupçonner un instant les luttes terribles qui se livraient dans le cœur de cette infortunée. Berthe voulut se charger elle-

même de la corbeille ; je ne pus m'y opposer. Les bijoux de sa famille y furent jetés avec une prodigalité qui montrait combien était sérieuse son intention de ne pas se marier.

— Si dès à présent je ne lui donne pas tout, dit-elle au curé de Notre-Dame, c'est que je veux me réserver le plaisir de lui causer encore de temps en temps de nouvelles surprises.

On fit venir de Paris ce que les magasins à la mode avaient de plus beau; Claire fut parée comme une princesse, sans se douter de combien de larmes étaient arrosées ces parures. Enfin, au milieu de toutes ces richesses, Berthe avait mis une donation d'un million, représentée par une terre superbe, située en Provence. M. de Langenais voulut s'y opposer; moi-même, je me sentais confus de cette générosité ; mais l'insistance gracieuse de ma cousine triompha de nos répugnances.

— Ce n'est, disait-elle avec un sourire triste, qu'un avancement d'hoirie.

Intérieurement, je me réjouissais de cette fortune inespérée qui me permettait de continuer à Claire toutes les jouissances de la vie.

Le lendemain, je rencontrai Louis Monot.

— Eh bien, lui dis-je, tout est décidé; je me marie.

— Avec laquelle ?

— Claire.

Monot fit un geste désespéré.

— Tu n'es qu'un niais! me cria-t-il.

Mais il changea de ton quand il sut que Claire avait un million.

— Sa cousine en a quatre, me dit-il encore.

Monot comptait pour rien l'inépuisable trésor de joie que j'avais au cœur.

Le mariage eut lieu la nuit, à l'église Notre-Dame. Berthe, M. de Langenais, le chevalier de Malestot, madame de Lancade et les domestiques de la famille y assistaient seuls.

Berthe fut sublime. Elle voulut tenir de ses propres mains le voile sur nos têtes; elle était pâle à faire frémir, mais Claire ne rencontra jamais que son sourire.

Après la cérémonie, Claire et moi nous montâmes dans un coupé de voyage, et les chevaux nous emportèrent vers la Provence.

Quels événements, mon ami! que d'ivresse et que d'espérance! Vers trois heures du matin, Claire s'endormit sur mon épaule, moi, je veillais. Tout ce qui m'était arrivé me semblait un rêve.

A Lyon, je m'arrêtai pour faire reposer ma femme. Elle eut beau me dire qu'elle n'était point fatiguée, je n'y voulus point entendre : elle fut obligée de se coucher et de dormir. Soumise

comme un enfant, elle fit ce que je voulus. Moi, je sortis et j'allai courir au hasard le long des quais.

J'ai toujours détesté Lyon ; je trouvais autrefois cette ville affreuse; mais, ce jour-là, tout me parut splendide. Je découvrais à chaque objet des beautés que je n'avais point soupçonnées. Il me semblait n'être passé à Lyon que par des jours de pluie; mais le ciel s'était mis à l'unisson de mon âme, il rayonnait.

Le lendemain, nous descendîmes en Provence par le bateau à vapeur. Quelle délicieuse chose que de voyager avec une femme qu'on aime! Claire était d'une gaieté folle; sa gaieté resplendissait pour moi jusque sur le paysage.

On arriva à Avignon vers quatre heures. Il fallut près d'une heure pour débarquer la voiture et se procurer des chevaux de poste; je payai doubles guides, et nous partîmes comme l'éclair. A six heures, nous étions arrivés dans le château splendide que nous devons à la générosité de Berthe.

C'est une belle habitation dans le goût italien, bâtie pendant le siècle dernier par un grand seigneur provençal, qui n'a rien épargné pour en faire une délicieuse résidence; à quelques minutes au-dessous de nos fenêtres, le Rhône forme comme un lac; mais je te ferai quelques jours cette des-

cription. Que te décrirais-je maintenant? La joie me déborde, je ne suis plus que sentiment.

Dès le lendemain de notre arrivée, j'eus des nouvelles de Dijon. M. de Langenais me parlait de sa fille comme un homme peut parler d'un trésor qu'il a confié. Voici ce qu'il me disait de Berthe :

« Quand vous fûtes partis, je mis Berthe en voiture, et nous retournâmes à l'hôtel. A peine arrivée dans sa chambre, elle s'évanouit ; ses forces étaient à bout. Cependant elle est aujourd'hui très-calme ; elle parle volontiers de Claire et de vous ; elle est convaincue que vous étiez faits l'un pour l'autre, et que le doigt de Dieu est dans tout ceci. Quelle admirable nature ! »

Maintenant veux-tu savoir comment nous vivons ici?

Le matin, avant le jour, Claire descend au jardin, comme autrefois à l'hôtel Langenais : c'est là que je la retrouve. En avant et sur les ailes du château sont disposées de grandes corbeilles de fleurs à travers lesquelles circulent de belles allées sablées. Ces fleurs ont toujours notre première visite; de là nous descendons dans le parc; il est petit, mais planté de grands arbres.

Nous errons toute la matinée de leur ombrage à nos fleurs ; j'écoute le doux gazouillement de Claire, qui tantôt marche suspendue à mon bras,

ou se remet à courir comme autrefois, poursuivie par le fidèle Black, que nous n'avons pas abandonné. Dans l'après-midi, nous lisons, nous faisons de la musique, ou bien je reprends mes pinceaux, tandis qu'elle s'occupe de quelque ouvrage de tapisserie.

Avant dîner, nous montons à cheval, et nous courons au hasard, à travers les chemins plantés de saules ou dans les sentiers abrupts de la montagne.

Le château, bâti avec cette belle pierre du pays que le soleil colore de tons fauves, est situé entre la plaine et le village; Claire en connaît déjà les femmes et les enfants : les pauvres ont compris que la Providence leur envoyait une amie, et moi, je suis heureux de l'affection qu'on lui porte.

Voici trois semaines que nous sommes fixés sous ce ciel du Midi, presque toujours serein : nous y passerons l'hiver.

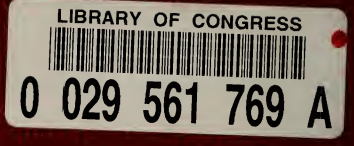
Le soir, à dix heures, je donne à Claire un baiser sur le front, un baiser de frère, et nous remontons chacun chez nous. Si tu trouvais étrange ce baiser de frère après trois semaines de mariage, je te l'expliquerais par l'excès même de mon amour.

— Que te dirais-je de plus? Du Robert de Langenais que tu as vu l'année dernière, et sur lequel

tu t'es attristé, réjouis-toi, mon ami, car il ne reste plus rien : cet amour m'a régénéré.

Aujourd'hui l'agitation que j'ai recherchée pendant sept ans me serait odieuse : je m'occupe d'administrer les biens que la Providence m'a rendus; je mène la vie la plus régulière et la plus sage, je n'ai de désirs, de goûts et de joies que les désirs, les goûts et les joies de Claire ; matériellement et moralement, je suis heureux. C'est le calme après la tempête.

FIN.


LIBRARY OF CONGRESS
0 029 561 769 A